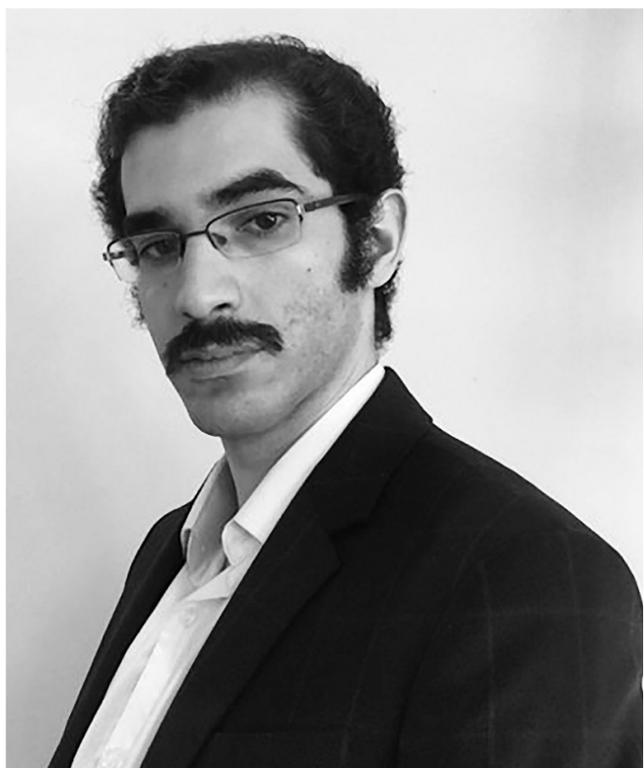


LE LITTÉRAIRE

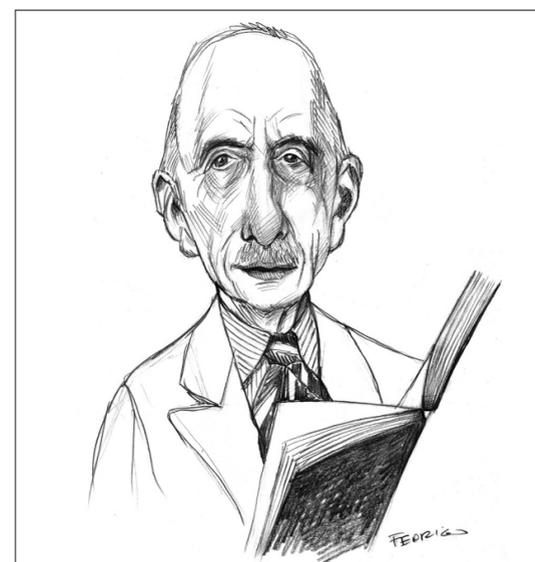
ISSN 1420-0499

Un livre-cathédrale de Romain Debluë La Chasse au cerf

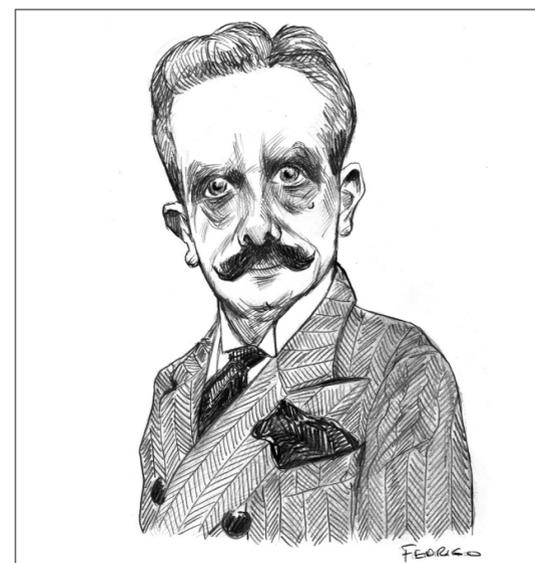


Romain Debluë est un écrivain hors-norme, hors-sol et hors catégorie. Jeune docteur en philosophie de la Sorbonne, il nous offre un livre somptueux de 1048 pages qu'il appelle modestement roman de formation. Il est vrai que par rapport à l'écriture, nous sommes tous des apprentis. Son don naturel pour le verbe est utilisé au service d'une spiritualité indispensable à la condition humaine. Blaise Pascal lui taperait sa main sur l'épaule et Charles Péguy lui dirait: «tu es des nôtres». Que l'on soit athée ou agnostique on est tous interpellé par la question de l'Infini. Ce roman riche en digressions philosophiques est un exercice de haut vol car l'auteur plane en haute altitude et par conséquent ses lectrices et lecteurs aussi. La particularité de cette chasse spirituelle, c'est son intensité. Après cette lecture de plus mille pages on a envie de dire: Déjà la fin!

CHF 39.–



Mauriac



Bernanos



Claudel

Dix questions à Romain Debluë

1) Dans quel milieu êtes-vous né? Un rapport avec l'écriture ?

Au moins *deux* rapports avec l'écriture; outre le fait qu'il y a toujours eu des livres à la maison, et que par bonheur, les dictionnaires de langue française étant rangés à hauteur de bambin, j'ai pu très tôt les extirper de la bibliothèque, et passer de longues heures à les compulsier sans toujours comprendre d'ailleurs ni les mots ni les définitions que j'y découvrais. Mais en plus de cela, il se trouve que ma famille compte deux écrivains: mon grand-oncle, Henri Debluë, que je n'ai hélas pas connu, et mon oncle, François Debluë. Nous leur devons, entre autres, deux livrets pour la *Fête des vigneron*s (1977 & 1999). L'ambiance familiale était donc à la musique, par mes parents et mon grand-père, – et à la littérature: celle que l'on admire, et celle aussi à quoi l'on s'essaie. Contrairement à nombre de mes amis talentueux et très cultivés, je n'ai pas le moindre mérite à m'être passionné dès l'enfance pour les actes et les œuvres de l'esprit: j'y ai été conduit très naturellement et de la meilleure façon qui soit, c'est-à-dire par l'exemple de tous ceux-là qui m'entouraient.

2) Que représente pour vous Montreux ?

Toute mon enfance, toute mon adolescence, – et désormais la joie de prendre des vacances au bord du Léman. Même s'il me faut admettre que Montreux n'a rien, au fond, d'une belle ville. Montreux est un *point de vue*; ce n'est pas elle que l'on contemple, mais *depuis elle* que l'on admire les alentours. Sa situation est sa plus grande qualité, et c'est un éblouissement toujours recommencé que de contempler depuis le bas ou depuis le haut de la ville le commencement immense du lac, et les sommets à gauche du Valais, et les Alpes françaises en face.

3) Comment se sont déroulées votre scolarité et vos études en Suisse? Et en France ?

De manière assez banale, et sans grands éclats, à l'exception peut-être de quelques succès dans mes dissertations. J'ai eu tout de même la chance de faire mon gymnase dans les «classes spéciales» du Gymnase Auguste Piccard, à Lausanne, où nous avions moins d'heures de cours que nos

(suite en page 2)

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

ÉDITORIAL

Rien ne ressemble plus à un visage qu'un livre. Les deux sont empreints de rides de joie et de peine. Le visage peut être souriant, sérieux, triste, énigmatique ou inspiré; le livre l'est aussi, si on veut le lire. Leur principale différence réside en ce que le visage aime plaire mais pas être vendu. La vente d'un ouvrage spécialisé ne pose pas de problèmes de commercialisation; il trouvera toujours son destinataire. Un code juridique sera vendu à un homme de loi et un texte sur la résistance des matériaux sera vendu à un ingénieur ou à un spécialiste de la construction. En revanche, en littérature les choses se corsent et les raisons d'un succès ou d'un échec restent mystérieuses. Souvent les romans de qualité ou les bons recueils de poèmes ne trouvent pas preneurs. Pour la littérature, il n'y a pas de public cible. Celui-ci est épars comme dans un stade, le professeur de philosophie applaudit son équipe assis à côté d'un employé de voirie. Tous regardent le même match et chacun en fait un compte rendu différent. Même si l'on pense à juste titre que l'écriture reste un critère de base, il arrive que des œuvres de grand style fassent bailler certains lecteurs. On peut aimer Proust et ne pas être intelligent et inversement. Une belle couverture ne pousse pas forcément quelqu'un à déboursier trente francs pour acheter un livre. Reste la rumeur. Elle est ingérable comme le brouillard. Le prix de vente est secondaire. On sait qu'un roman, en matière de coût, représente le prix d'une pizza ou d'une place de cinéma. La critique était jadis toute puissante, mais aujourd'hui, elle est restreinte par la force des choses. La crise de la presse semble être un mal sans solutions. Il reste donc les blogs et quelques réseaux sociaux pour défendre les livres et le résultat est toujours au-dessous de nos espérances. Certes, Internet est performant pour vendre des aspirateurs, des ustensiles de cuisine, des tondeuses à gazon et même des bagnoles mais pour les livres, c'est une autre chanson. La liseuse annoncée il y a quelques années à grand fracas est en perte de vitesse. Les libraires et les journalistes se plaignent que la production de livres est pléthorique alors que verdict contraire serait dramatique. Que faire ?

Les Salons du Livre organisés ici ou là ont le mérite d'exister, mais à la fin personne n'y trouve son compte: organisateurs, exposants et auteurs. On peut affirmer sans risques de se tromper que la littérature est dans une phase difficile. Tous les livres n'ont pas le profil des Mémoires du Prince Harry ou du dernier roman de J. Dicker. Ces livres sont à la littérature ce que le chips est à l'alimentation. Ils s'émiettent un peu partout et se vautrent sur nos moquettes. On imagine le murmure discret de Balzac et de Victor Hugo pour nous rappeler qu'une bibliothèque digne de ce nom est d'abord réservée aux écrivains et non aux écrivains.

Au passage, on se souviendra que l'écriture est un exercice difficile et solitaire et comme l'a écrit Erri de Luca dans le «Le Tour de l'oie»: «Face à l'écriture nous sommes tous des apprentis». Les plus inspirés sont peu concernés par les royalties, ils pensent comme Musil que «Ecrire n'est pas une activité mais un état». Et nous les professionnels du livre, nous devons en toute humilité sélectionner les meilleurs. Favoriser l'élite et l'excellence est notre souci premier et ce, avec tous les risques économiques qu'une telle philosophie comporte. Un libraire sérieux ne parvient plus à ouvrir tous les colis qu'il reçoit d'office entre le 15 novembre et le 15 décembre. Un modeste éditeur comme l'Aire reçoit neuf cents manuscrits par an mais il en refuse huit cent septante. Dire autant de fois non ne nourrit guère l'enthousiasme. Publier un livre est une chose, mais le vendre en est une autre. Internet ne sert pas à être lu, mais à être vu ce qui ne fait le bonheur de personne si ce n'est celui de J. Bezos et celui de Musk. Cela étant dit, je pense que la librairie reste le lieu privilégié pour vendre un livre dans de bonnes conditions. Mon vœu pour 2023, c'est que ce système de vente modelé par les Anciens perdure. Ne serait-ce que pour défendre les jeunes auteurs d'aujourd'hui. Ce serait stupide de retourner d'un revers de main les nouvelles technologies; plus que jamais il faut additionner toutes les méthodes de ventes. Faire de sorte que Xochitl Borel, Bruno Pellegrino, Perrine Poget, Damien Murith, Ivan Salamanca, Romain Debluë etc... prennent la place qu'ils méritent dans nos bibliothèques au côté de Proust, Verlaine, Ramuz et tant d'autres. Les bonnes fréquentations ont toujours des répercussions heureuses.

MM

(suite de la page 1)

camarades, pour nous laisser le temps de pratiquer le sport ou la musique – le second cas ayant été, évidemment, le mien. Au reste, nous y étions dispensés de gymnastique, ce qui constituait pour moi un soulagement considérable, et une source de jubilation jamais tarie. Ensuite de quoi, je me suis engagé sans grande originalité dans une Licence de lettres et de philosophie à l'Université de Lausanne, où l'enseignement philosophique était d'une indigence telle que je me suis enfui à Paris, au moment de commencer ma Maîtrise, dans l'espoir d'y commencer enfin à étudier l'histoire de la philosophie sérieusement. J'y suis resté, ensuite, pour préparer ma thèse.

4) Comment est né votre goût pour la philosophie ?

Au fond, comme une conséquence inévitable de mon goût pour la littérature, et pour la langue. Je crois, avec Cicéron, qu'il est impossible de bien écrire sans tâcher de bien penser, et pour cela, il n'est pas d'autre moyen ce me semble que de pratiquer les œuvres de ceux-là qui, avant nous, ont consacré leur vie à la conquête du «le royaume de l'esprit [qui] est le royaume de la liberté» (Hegel). J'ai lu tout récemment le *De Oratore* de Cicéron, au commencement de quoi l'on trouve ces quelques lignes: «on ne saurait devenir un orateur parfait, si l'on ne possède tout ce que l'esprit humain a conçu de grand et d'élevé. Cet ensemble de connaissances positives peut seul soutenir et alimenter le discours, qui, s'il n'est appuyé sur des notions précises et solides, ne sera plus qu'un vain et frivole étalage de mots». On peut sans hésitation aucune remplacer l'orateur par l'écrivain. D'ailleurs, il n'est pas un seul grand auteur qui ne soit un grand lecteur de philosophie. Voyez, simplement au XIX^e siècle, les exemples de Dostoïevski, de Balzac, de Hugo, de Baudelaire, de Barbey d'Aureville, de Bloy, de Mallarmé, de Melville, etc. Et la liste pourrait continuer au siècle d'après: Claudel, Valéry, Proust, Joyce, Pound, Thomas Mann, et j'en passe. Le peu de cas que font certains écrivains – souvent de second ordre d'ailleurs – de la philosophie, relève de la coquetterie, dissimulatrice d'impéritie, dont la punition immanente est dans leurs écrits privés par là de toute profondeur, et dont demain ne se souviendra pas.

5) Vous avez semble-t-il une prédisposition pour saint Thomas d'Aquin? Comment l'avez-vous découvert ?

Un peu par hasard, en somme. J'ai eu quelques cours de philosophie médiévale, à la Sorbonne, durant quoi son nom fut prononcé sans que sa pensée jamais y fût approfondie; et puis il se trouve être, dans un tout autre ordre, le *Doctor communis* de l'Église catholique, ce qui m'a excité à tâcher de faire un peu par moi-même le travail que l'Université ne m'a jamais demandé, à savoir de lire au moins les deux grandes Sommes de saint Thomas – pour commencer. Or donc, en y allant voir de près, j'y ai trouvé tant de splendeurs d'intelligence (et de style) que j'ai décidé aussitôt de lui consacrer ma thèse, dans la compagnie d'une autre mienne passion rationnelle, à savoir Hegel. Avec ces deux-là, j'ai découvert, aussi étrange que cela

puisse paraître, une véritable *poésie de la pensée*, exprimée en deux langues rigoureuses, précises, en quête toujours d'exactitude (notion qui me fascine), et cependant pleines pour qui sait les y voir de lyrisme et de grandeur épique. Pour l'un comme pour l'autre, «le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'homme» (Rimbaud); et cependant ce combat est mené non dans l'angoisse perpétuelle, mais au contraire dans une grande sérénité surnaturelle, un calme littéralement olympien, dont Hegel a donné à mon sens la formule la plus admirable qui soit: «le courage de la vérité, la foi en la puissance de l'esprit, telle est la première condition de la philosophie. L'homme doit s'honorer lui-même et s'estimer digne de ce qu'il y a de plus élevé. De la grandeur et de la puissance de l'esprit, il ne peut avoir une trop grande opinion, L'essence fermée de l'univers n'a en elle aucune force qui pourrait résister au courage du connaître, elle doit nécessairement s'ouvrir devant lui et mettre sous ses yeux, ainsi qu'offrir à sa jouissance, sa richesse et ses profondeurs».

6) Pouvez-vous brièvement résumer les points de vue sur la société de Hegel, saint Thomas d'Aquin et le vôtre. Qu'est-ce qui différencie ?

Difficile de résumer de tels monuments. Disons simplement que, toute admiration mise à part, je me tiens résolument du côté de saint Thomas, dont je partage la foi catholique, et les considérations ontologiques les plus fondamentales. Je ne crois pas le Système de Hegel vrai – mais je le considère comme la réalisation la plus impressionnante, la plus haute, et la plus *belle* de l'esprit humain dès lors qu'il choisit une autre route que la mienne, et dès lors qu'il préfère l'amour du monde à l'amour de Dieu.

7) Il semble que vous ayez une prédilection pour Péguy, Bernanos, Claudel et Mauriac? Que nous apporte ces grands écrivains catholiques ?

Chacun de ces quatre-là est génial à sa façon, – ce qui est un pléonasme. Et puisque, selon Valéry, «le génie, c'est celui qui m'en donne», ces quatre-là nous en donnent de très différente façon. Bernanos renouvelle intégralement, dans des proportions que l'on ne mesure pas encore, l'art romanesque, à tous points de vue: les premières pages de *Monsieur Quine* sont pour moi une énigme géniale dont je ne crois pas pouvoir épuiser jamais les secrets enseignements. Mauriac est, au point de vue du style, un écrivain de premier ordre, qui manie le fleuret classique comme personne; il faut le lire de près pour se dégraisser l'intelligence et le goût. Et puis, il a eu cette pensée admirable: «cette logique terrible qui pousse notre monde sans Dieu à considérer l'amour ainsi qu'un geste comme un autre, voilà pour le roman la plus grave menace». Péguy m'est un peu moins proche, mais il est certain que le ressassement si caractéristique de sa prose et de ses vers est une leçon remarquable de langue française – et de théologie! Quant à Claudel, c'est le génie absolu, le génie total, qu'il faut lire et relire, qu'il faut contredire parfois et admirer toujours, et dont un écrivain aujourd'hui peut tout au plus espérer d'être un jour digne de lasser ses souliers

UNE AIRE DE LITTÉRATURE

Roland Jaccard prince du désespoir

Roland Jaccard nous a quittés, il y a quelques mois. Indiscutablement, il laisse un grand vide. On ne pensait pas qu'une âme si inquiète puisse nous manquer. Cela voudrait-il dire que les raisons d'être pessimistes sur l'avenir de notre monde seraient bien fondées ? Roland Jaccard avait cette pudeur de ne pas pleurnicher, mais de manier l'ironie avec légèreté et talent. Même quand il est excessif, on sourit tendrement : « Hitler n'as pas envahi la Suisse parce qu'on y mangeait mal ». Aussi, ne disait-il pas « Il n'y a que la mort pour créer des liens inaltérables ». Les lecteurs gagnés par l'humour noir et paradoxal de Roland Jaccard oublient les raisons pour lesquelles, ils ont été convaincus. En effet, l'esprit cinglant ne serait rien si le style était absent. Or, sans quoi s'en aperçoive, on constate avec du recul que ses récits *On ne se remet pas d'une enfance heureuse* et *Dites-moi la vérité sur l'amour* sont écrits avec un souci d'élégance permanent. En 1983, il note dans son Journal « Le Monde d'avant » coédition S. Safran/L'Aire des propos non-innocents de son ami François Bott : « L'orgueil se manifeste dans la retenue tandis que la vanité se trahit dans un relâchement ».

Roland Jaccard avait plusieurs attaches : D'abord Vienne la ville de sa mère, ville de la naissance de la psychanalyse, ville où ont vécu les écrivains qui ont compté pour lui, hormis Cioran frère d'âme : Robert Musil, Stefan Zweig, Hermann Broch, Hugo von Hofmannsthal, Peter Altenburg, Arthur Schnitzler. Ensuite, il y a eu Lausanne, ville de son enfance et de ses études où il a conservé de solides amitiés : Michel Thévoz, Emilienne Fahrni, Michel Contat, Christophe Gallaz pour ne citer que les principaux. Paris, ville où il a travaillé (Journal *Le Monde*) et où il a tissé des relations fécondes. C'est avec ses amis parisiens : Beigbeder, Hervé Aram qu'il allait se détendre sur la Côte Basque. D'ailleurs le dernier nommé publie à l'Aire un texte touchant dédié à son ami freudien : *Sur l'inconvénient de n'être plus* et ce, le 21 mars – date du renouveau – démontrant que rien ne meurt ou tout renaît selon les sensibilités de chacun.

CHF 20.–



Photo de Bibiane

au Paradis... Claudel est, en plus de cela, une manière d'infaillible révélateur de crétiens. Il suffit de jeter son nom en pâture à une assemblée d'imbéciles pour la voir aussitôt se trahir telle en se dispersant avec des hurlements de haine et de terreur. Dites-moi ce que vous pensez de Claudel, et je vous dirai, sans risque d'erreur, quel cuistre ou quel homme de goût vous êtes. Fonctionne aussi avec Bossuet, Victor Hugo, Beethoven et Bruckner.

8) Est-ce que l'universalisme catholique peut être considéré comme un humanisme ?

Tout dépend du sens exact que l'on donne au mot d'humanisme ; mais il est certain que, historiquement, l'humanisme de la Renaissance est un catholicisme. Pétrarque, Érasme, Thomas More, Pic de la Mirandole n'étaient certes pas des païens convaincus. Et Maritain pouvait écrire, en son temps et sans scandaliser personne, un ouvrage intitulé *L'Humanisme de saint Thomas...* Simplement, il faut s'entendre. Si la définition de l'humanisme est de continuer Protagoras, en considérant l'homme comme la mesure de toute chose, il va de soi qu'un catholique ne saurait y souscrire. Si, cependant, l'humanisme signifie plus largement la considération de l'homme comme le centre et la cime de la création, et la proclamation de sa dignité inaliénable en tant que personne, – alors il me paraît que la doctrine catholique y retrouve ses petits, dans la mesure où c'est à ses yeux parce que l'homme est créé à l'image de Dieu, qu'il est infiniment respectable, et que sa vie est d'un prix supérieur à celle de tous les autres vivants. Si l'on peut dire, en simplifiant, que l'humanisme se peut définir comme toute doctrine qui ne se fonde pas sur le mépris de l'homme, ni ne conduit à lui, alors le catholicisme est un *humanisme théocentrique* : la dignité de l'homme y est soutenue et garantie seulement par l'amour infini que Dieu porte à chacune de Ses créatures, tout particulièrement humaines. L'homme mérite de l'homme le respect et l'amour, parce qu'il est toujours d'abord aimé infiniment par Celui qui a voulu son existence, et qui a donné la vie de Son Fils pour prix de son éternel salut. Comme l'écrivait Bernanos : « Ceux qui ont tant de mal à comprendre notre foi sont ceux qui se font une idée trop imparfaite de l'éminente dignité de l'homme dans la création, qui ne le mettent pas à sa place dans la création, à la place où Dieu l'a élevé afin de pouvoir y descendre. Nous sommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, parce que nous sommes capables d'aimer. »

9) A quoi pensez-vous en vous endormant ?

À ce qui m'attend le lendemain...

10) André Breton se plaisait à dire et redire que la beauté sera convulsive ou ne sera pas. Pour résumer votre œuvre, on pourrait dire que la beauté sera spirituelle ou ne sera pas. Peut-être que les deux affirmations ne sont pas si opposées, mais il semble que le Pape du surréalisme donne des limites à son propos. Quel est votre point de vue ?

Disons d'abord que, toute idéologie mise à part, j'aime infiniment André Breton ; et surtout lorsqu'il ne se mêle pas de faire des vers, car il est un prosateur considérable et remarquable. Me trouver donc d'accord avec lui ne me répugnerait pas – bien au contraire. Cela étant dit, je n'ai plus en tête le sens exact que Breton donne à sa formule, mais il ne me paraît pas en effet que la beauté convulsive et la beauté spirituelle soient contradictoires. Voyez sainte Thérèse sculptée par le Bernin : l'Esprit sait être convulsif, et c'est alors très beau. D'ailleurs, je proteste hautement contre les vieilles rengaines misogynes qui veulent réduire toujours les élans mystiques féminins, lorsqu'ils s'expriment sensuellement, à des manières d'hystérie ou de banales passions sous-ventrales sublimées. C'est être un parfait crétin que de croire que l'amour de Dieu, sincère, ne se peut dire dans des images charnelles et sensuelles ; c'est insulter la chair, et nier toute possibilité poétique de porter sur Dieu un discours métaphorique. Comme l'écrivait Barbey d'Aurevilly : « Le Catholicisme n'a rien de prude, de bégueule, de pédant, d'inquiet. Il laisse cela aux vertus fausses, aux puritanismes tondu. Le Catholicisme aime les arts et accepte, sans trembler, leurs audaces. Il admet leurs passions et leurs peintures, parce qu'il sait qu'on en peut tirer des enseignements, même quand l'artiste lui-même ne les tire pas ». D'ailleurs, la beauté baroque, qui est une beauté exclusivement catholique, pourrait être l'illustration historique parfaite de la beauté *convulsive*. Voyez les personnages du Greco, qui se tordent sous des ciels d'apocalypse, comme de fines flammes humaines. Voyez du grand Rubens les compositions en tornades de chair chatoyante. Voyez les marbres sinueux, souples et sublimes du Bernin. S'il fallait donc s'amuser à jouer les oracles, comme aimait à le faire ce vieux sorcier d'André Breton, je dirais que la beauté sera spirituelle, *donc* elle sera convulsive – ou ne sera pas !

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Philippe Erard passe des chiffres aux lettres

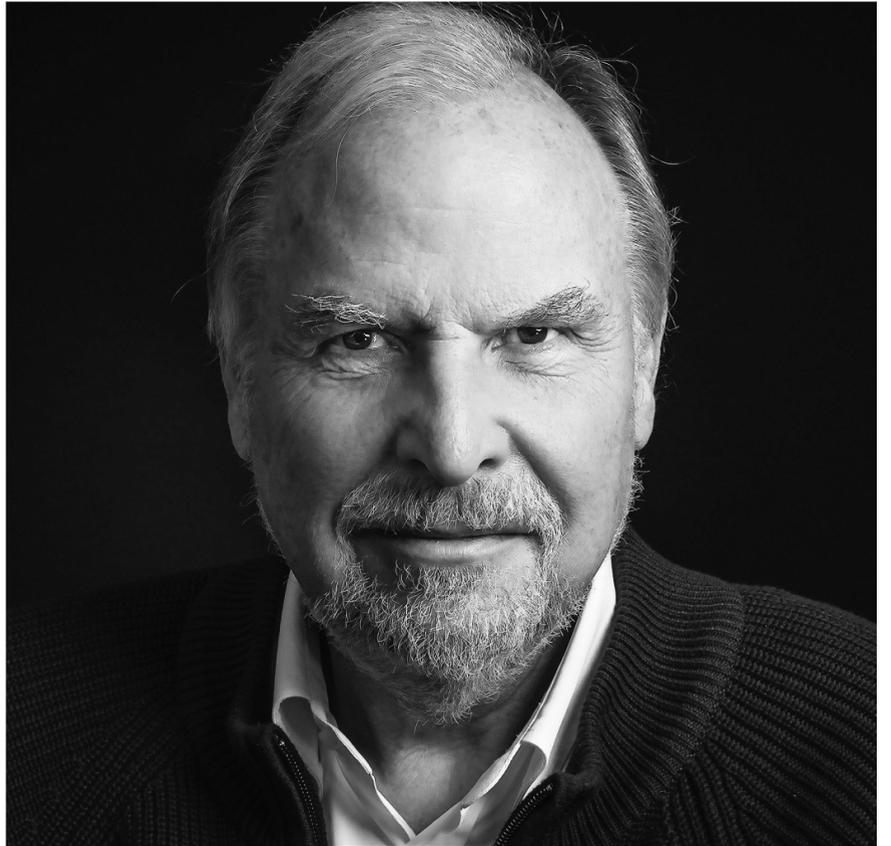
Une vie ébouriffante !

Qui est donc l'auteur de « Assis sur un baril de poudre » ? Né à Lausanne en 1949, le destin pousse Philippe Erard au Venezuela, où il passe plus de trente années de vie professionnelle, conjugale et familiale. De retour en Suisse depuis 2003, installé sur la Riviera vaudoise, il s'est lancé avec passion dans une nouvelle carrière, celle de l'écriture. Il se raconte à Isabelle Falconnier.

C'est au cœur d'une jungle vaudoise que se niche la maison de Philippe Erard, une vaste villa à la fois moderne et cossue, cachée par une luxuriante canopée et des dizaines de grands arbres, conifères, tilleuls, magnolias ou saules, qui font corps autour d'elle. La pelouse descend par paliers en pente douce jusqu'à la piscine, et d'autres bosquets touffus protégeant la propriété de la route. La vue sur le lac Léman est sublime. Le regard se perd autant à l'est, vers la Vallée du Rhône et le Valais, qu'à l'ouest, et l'on se prend à imaginer que l'on voit le jet d'eau de Genève. La maison a été construite au cœur d'une réserve d'oiseaux, où les humains sont tolérés, accueillis, mais sans plus. Nous sommes au lieu-dit La Barraudaz. En contrebas de la villa coule l'Ognonnaz, un ruisseau qui prend sa source au-dessous du sommet des Pléiades pour se jeter dans le Léman entre Vevey et La Tour-de-Peilz. Le territoire de Philippe Erard et de sa femme Suzanne est calme, privilégié, résidentiel. Non loin, vers le sud, le domaine du château d'Hauteville. En remontant le chemin des Cuarroz, au nord, le château de Blonay et le village, gros bourg au destin désormais arrimé à celui de son voisin St-Légier.

C'est le hasard qui l'a fait s'installer ici à son retour définitif du Venezuela, en 2003. Des amis, établis non loin, lui parlent de cette maison cherchant propriétaire : les Erard la visitent et l'achètent sur un coup de cœur. La passion pour l'art du couple peut s'y exprimer à merveille, et les œuvres et sculptures collectées au fil des années y trouver un fantastique havre de paix. Autour de la maison, dans le jardin se nichent ainsi des insectes géants, moustique, araignée, scarabée, signés du Jurassien Philippe Ioset ou de l'Américain Malen Pierson. Accroupi, calme et mystérieux, un Petit Pêcheur du Hollando-Vénézuélien Cornelis Zitman semble écouter la nature. Dans la cuisine lumineuse, la sculpture grandeur nature d'une femme assise nue et enceinte sur une chaise, signée du même Zitman, accueille famille et amis parfois surpris. Ulinda, la petite chienne de Philippe et Suzanne, trotte dans le salon. Ulinda est leur treizième chien. Après avoir cohabité avec des Bouviers de Flandre ou des Rottweiler, cette adorable femelle Schnauzer leur convient parfaitement – il y a un temps pour tout, et « à petit chien, petit caca », plaisante Philippe Erard. Grand, l'œil vif et pénétrant, élégant et affable, l'homme se livre sans ambages. Ce qu'il a reçu dans la vie, il souhaite désormais le partager.

C'est avec passion et conviction que Philippe Erard s'est replongé dans les trois décennies de vie qu'il a passé au Venezuela, de 1971 à 2003. Assis sur un baril de poudre, sixième livre de ce passionné d'écriture, raconte un pays, une vie de famille – ses trois enfants sont nés à Caracas – et une carrière qui l'a mené jusqu'à d'importantes responsabilités de chef d'entreprise dans un pays, et à une époque, où tout semblait possible.



Philippe Erard

Assis sur un baril de poudre

Postface d'Isabelle Falconnier

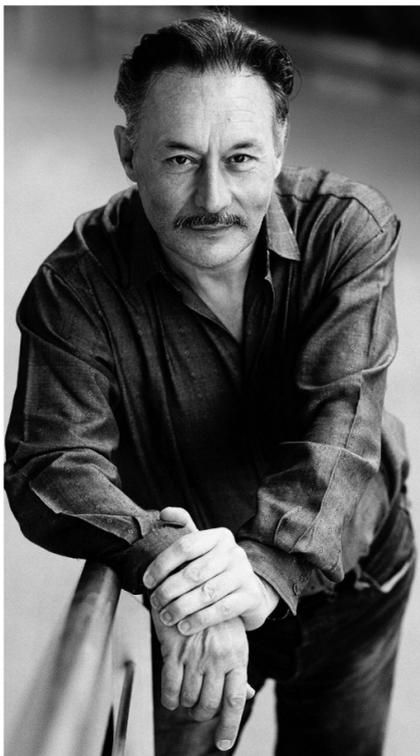
Editions de l'Aire

Assis sur un baril de poudre, tout à la fois récit de vie et documentaire, mélange les genres avec bonheur : le lecteur y suit avec intérêt le destin d'un petit Vaudois de milieu modeste devenu patron et mécène reconnu et honoré par un pays alors en pleine croissance. On y découvre tout un pan d'activité industrielle méconnu, celui de la peinture à grande échelle, de l'emballage, de l'impression industrielle. On s'immerge dans un pays étonnant, passionnant, en constante ébullition, autant que dans un microcosme helvétique d'Amérique latine des années 1970 et 80. On comprend comment on peut à la fois faire racine dans un pays à dix mille milles de celui de sa naissance sans jamais perdre le lien précieux qui nous relie à celui-ci. On salue l'intuition et l'allant d'une personnalité charismatique que ses équipes ont de toute évidence suivi avec confiance. Enfin, Assis sur un baril de poudre dévoile les états d'âme d'un homme d'action et de décision tant au moment de savourer les succès que lorsqu'il s'agit de faire face aux difficultés et aux crises. Philippe Erard est un véritable raconteur d'histoires et lorsque c'est la sienne qu'il décide de nous livrer, il le fait avec générosité, authenticité et une belle honnêteté.

Isabelle Falconnier

CHF 29.–

UNE AIRE DE POÉSIE



S'envisager

avec Jacques Roman

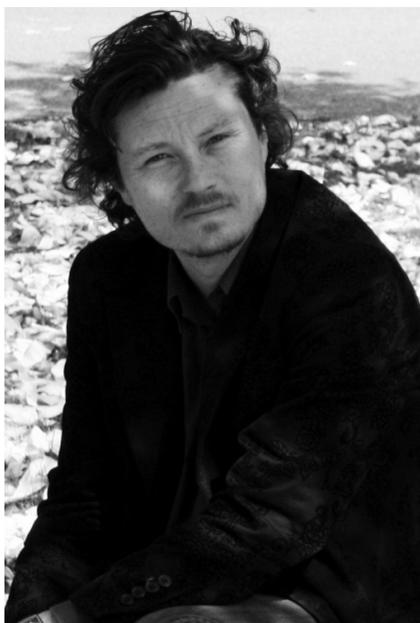
«Il est des visages où apparaissent singulières les rides creusées par les larmes. Elles disent du monde le visage du monde. Une écriture qu'on ne peut réellement déchiffrer. Mais dont la lecture longtemps ne cesse de nous poursuivre. Si nous pouvions lire ces rides comme on lit à *livre ouvert* nous entendrions de l'humanité grincer la roue de toutes les souffrances. Mais pourquoi donc le livre du visage nous est livre si

obscur? Et cette question même à qui la poser? Et qui pourrait répondre?

Le poème ne serait-il qu'en quelques traits (mots au travail) le désir de dévoiler un visage vraiment humain et toujours en quelque sorte une effraction laissant son auteur essoufflé et pantelant sur un seuil infranchissable? Et toujours, toujours puiser en une nostalgie active la force nécessaire à relancer le pari, ni sous un ciel gris, ni sous un ciel bleu, mais au blanc pur du mystère qu'est toute page blanche où réfuter la damnation?

Ce visage, cette face humaine plus éloignée encore que ne l'est la face de l'animal à deux pattes, de la face des grands singes, ce visage ne surgira d'aucune tombe, d'aucun miroir. Il nous faudra l'aller chercher au-delà de l'angoisse en une matière pure, telle la matière du poème dont les mots ne sont que l'ombre.»

Né d'une volonté de mettre la poésie au service d'une quête – d'écoute, de regard, du visage – l'œuvre littéraire de Jacques Roman, *Visage*, fait la part belle à ces traits qui creusent, définissent et dissimulent nos figures. Les envisageant comme autant de traces aux multiples faces, le poète explore cette thématique «par effraction»; s'y approchant, dans une tentative de déchiffrement. Dans cette quête, Jacques Roman fait notamment appel à toute une série d'auteurs qui ont eux-mêmes intégré le visage humain à leurs textes: Antonin Artaud, Dylan Thomas, Guy Lévis-Mano ou encore Bernard Noël. Entre prose et vers, le livre de Jacques Roman fait entrer son lecteur dans une galerie de masques, pour le plaisir de dévisager et de s'envisager.



Olivier Pillecuit Quêteur d'éphémère

Dans le sillage des quêtes qu'il cite à la fin de son recueil *Granulométries de l'Éphémère*, Olivier Pillecuit explore et mesure; la nature humaine, la place de l'individu dans le monde, sa relation à l'autre. Sous sa plume, l'homme contemporain, funambule, tente de trouver son équilibre à chaque instant, mû par des forces extérieures autant que par ses mécanismes intérieurs. Entouré d'élégants prédateurs «sans foi ni loi», l'individu est aussi victime de sa propre

nature défaillante: «Mais sur l'échiquier du bien et du mal / Le mat a toujours sa place / Où conduire alors la danse épaisse et subtile / Du mélange de l'être aux choses?» (poème *Écho*).

Faisant parfois état de constats sombres sur la société – «Pollutions d'une époque usinée / Encombrée de déchets d'avenir et de sens / Le superflu nous immonde et nous évide.» (poème *Hombre!*) – l'auteur fait également place à l'espoir: «Dans les ténèbres / Trouver son filon de lumière / Et, disposant d'ombre vive, / En façonner l'étincelle.» (poème *De Profundis*).

Attentif à la matière et à la lumière, Olivier Pillecuit retranscrit aussi volontiers la beauté fugace de la nature qui se transforme. Dans le poème *Cambriole* par exemple: «L'orage fracassant les rivets du noir / S'en est allé par des bris de clarté. / Belle rigolade de fraîcheur / Forçant l'obscur par effraction. // Je prie pour qu'il revienne. ». Ou encore dans *Hors-piste*: «Premiers gels. // L'eau s'entiche de géométries. / Chaque flocon augmente le monde / De l'intime beauté / Qui le fonde.»

Comme une respiration hors du tumulte humain, le poète invite à la contemplation de cette nature qui a son propre rythme: «Un temps de nature / S'archive en limons [...] // Il faut trouver sa mesure / D'étamines et de vents / Pour prendre place / Dans l'incommensurable // L'inattendu rénove / L'entraîn des jours / Fondant ses lendemains / Sur ma veille » (poème *La mesure*). Peut-être l'équilibre de l'homme est-il également à trouver dans ces petits instants de grâce. Olivier Pillecuit, lui, a dans tous les cas trouvé la juste mesure, le juste souffle dans sa quête d'éphémère.



André Petitat

Dans les lucarnes

«Être une fenêtre / une compression bleue / dans un carré de ciel et de pierre / un entre-deux [...] // j'accueille

et l'étincelle / les injures de la digue à l'inondation / les décalques amusants / sous des mains d'enfants // les mots naissent au carrefour des ondes / entre rives et dérives /».

Capturer un instant, une situation, dans ses nuances et contradictions: voilà le parti pris d'André Petitat dans son nouveau recueil, *bleu fenêtre*. L'œil affûté, ce professeur en sciences sociales à l'Université de Lausanne y explore l'instabilité de nos relations. En

résonance avec ce qu'elles impliquent – une dynamique entre deux voix –, le poète construit ses poèmes par paires. *Prélude et épilogue, écarts et rupture, mirage et ancrage, caresses et coups* etc. constituent autant de textes à lire en regard les uns des autres, offrant points de vue, paradoxes et précisions autour d'une même thématique. L'aspect relationnel, au centre du recueil, y est ainsi exploité sous myriades de formes; de la description de la passion amoureuse aux déchirures, de l'idéal au fantasme en passant par le refuge dans le monde virtuel. Dans les poèmes *fini* et *finir*, le lecteur guette par exemple la fin d'une relation; le premier texte l'exprime sans qu'elle soit officialisée – «mais nos voix tremblent / quand le tram passe / et la lune froide nous suit / une fracture en porcelaine / une travée blanche / quelque chose nous dit / que tout est accompli» –, le second la fait exister par le déchirement et la violence des deux personnages: «on s'empoisonne / on s'antidote / je tire sur tes rêves / tu abats les miens / tu m'aimes en gilet pare-balles / je t'aime avec un airbag».

Et le lecteur, à travers ces lucarnes, n'est pas seulement invité à l'observation: «toi lecteur [...] / attrape l'ouragan! / cueille les ombres / avant que la nuit tombe! / dessine à tâtons un choix de demains! / pour nous joyeux aveugles / pour nous pauvres hé-mains»; un engagement par l'écriture.



Quentin Dallorme Plein sud

Prix Apollinaire 2023

Fuir, se taire, se reposer. Fuir, à vélo ou à pied, sur les routes exsangues de Sardaigne, les arêtes calcaires de Marseille, jusqu'aux plateaux desséchés de l'Aubrac. Se taire, s'éloigner de quelques pas du monde. Se concentrer sur le souffle, lui abandonner sa fatigue, sa hargne, sa fureur parfois.

Carnet à la main, Quentin Dallorme a parcouru les paysages brûlés par 2020 et 2021 afin d'y déceler, corps et cœur battants, quelques lézardes d'absolu, de paix ineffable, d'éternité.

Dans le sillage des thèmes qui lui sont chers: le corps, le feu, la quête spirituelle au travers des sens, du mouvement, il conquiert par petites touches une quiétude infime, un quelque chose de l'indicible qui, entre les mots, se sera faufilé jusqu'au cœur du sportif. Non plus l'inspiration précipitée, tourmentée de l'effort, mais bien l'expiration libérée, plus solide que la pierre.

Quentin Dallorme est un trentenaire passionné de sport et de littérature. Vit à Nantua dans l'Ain, se passionne pour l'aviron dont il devient éducateur fédéral. Passionné par les idées, il écrit dans plusieurs journaux de l'est de la France, notamment «Le Comptoir» mais son jardin secret c'est l'amour et la poésie. «Plein sud» est un confluent où se réunissent le sens de la vie et la sensualité. Deux éternelles sources d'inspiration pour les grands poètes.

En 2021, Quentin Dallorme a publié un roman très réussi: «Le cœur sur l'eau» aux Éditions de l'Astre Bleu. Saluons avec joie la naissance d'un jeune écrivain qui nous réserve des moments de bonheur.

UNE AIRE DE LITTÉRATURE

Jean-Michel Olivier complimenté par ses pairs

La Fête des Pères

Je viens de terminer le dernier roman de Jean-Michel Olivier et je me permets de vous le recommander. On connaît l'expression «on va te faire ta fête» et c'est dans ce sens que le père, héros du livre, est à la fête. Un mal de notre époque où le mâle est à la peine dans ses relations de couple. Bien écrit, facile à lire, drôle et triste à la fois ce ne sera probablement pas à lecture de chevet de nombreuses féministes, mais lisez-le, cela en vaut la peine!

Georges Breguet, anthropologue

Fête des pères de Jean-Michel Olivier – «Un fils et un père au cœur de ce roman d'aventures à la sensibilité affleurante où la sincérité et le non-dit émeuvent le lecteur». C'est exécuté par l'un des maîtres de la littérature suisse – Notre coup de cœur de l'hiver.

Thomas Morales, Journal *Causeur*

Jean-Michel Olivier manie la plume comme un fleuret, avec élégance, dextérité et précision. Certaines salves vous paralysent, comme lorsqu'il décrit une dispute entre Damien et Leslie, peu avant leur séparation; le cœur de la cible est «L'EN-FANT», «bien détacher les deux syllabes, comme un coup de machette.» Les protagonistes se déchirent, se blessent physiquement même. Une situation extrême qui me rappelle celle de Kramer contre Kramer.

Ce dernier roman, *Fête des pères*, aux thèmes multiples, qui nous touchent tous, est fort bien ficelé et la plume de Jean-Michel Olivier toujours aussi efficace.

Un roman que je conseille.

Gio Bonzon, blogueuse littéraire

Suis en train de le lire. Je le savoure, il n'y a aucun mot de trop, aucun passage un peu long un découpage qui permet un recul ou une réflexion après un moment intense. Et le déroulement de l'histoire m'a surprise. Pour moi c'est une magnifique lecture de fin d'année.

Eliane Prod'hom

Jean-Michel Olivier raconte les «pères du dimanche» et leur vie déchirée, ici doublée d'un éloignement géographique entre la Suisse et la France et plus tard les États-Unis. Une réflexion aussi lucide que désenchantée.

Henri-Charles Dahlem

Fête des pères, plus récente œuvre de Jean-Michel Olivier, peut se lire comme un roman, un témoignage, un plaidoyer, un polar ou même, en creux, un projet politique. (...)

Entre Genève, Paris et Chicago, entre passion et déchirements, un livre très bien écrit, dans lequel on croise notamment Nicolas Bouvier, Carlo Brandt ou encore Marion Cotillard.

J'ignore si «être libre, c'est être seul», comme le soutient le personnage principal,

mais c'est assurément une belle porte d'entrée pour une discussion infinie.

Bertrand Reich

Fête des pères: on s'y amuse pourtant beaucoup, l'auteur ayant doté son narrateur d'un regard féroce et caustique sur ses contemporains. L'esprit de Voltaire n'est donc pas mort à Henève, où vit et écrit Jean-Michel Olivier (Prix Interralié 2010 pour *L'Amour nègre*). Sa *Fête des pères* est une noce à Thomas. L'écriture nerveuse, la mosaïque des scènes habilement montées, les seconds rôles souvent formidables, tout incite à rester dans cette terrible *Fête des pères* jusqu'au générique de fin.

Michel Audétat, *Le Matin dimanche*

De sa plume déliée, avançant avec habileté sur le fil de sa narration, Jean-Michel Olivier pose finalement encore plus largement la question: si nous sommes des êtres à mi-chemin de la fiction et de la réalité, c'est-à-dire des personnages livresques, de quoi pourrions-nous, en définitive et réellement, assurer la paternité? Fût-ce celle d'une œuvre?

Jean-François Duval, journaliste à M Magazine

Le roman se transforme alors en une sorte de *road movie* à la *Thelma et Louise*, version moderne de la chasse à courre. Sauf que là — *O tempora, ô mores!* — les gibiers ne sont pas deux femmes victimes d'avoir logiquement répondu à l'horrible agression machiste, mais un homme et son enfant, victimes des prérogatives féminines, dont la violence, plus psychologiques que physique, n'a rien à envier en répugnance à celle qu'elles entendent dénoncer. Et l'issue de cette randonnée mortelle n'a pas comme décor le Grand Canyon, mais une île irlandaise, célébrée par Nicolas Bouvier.

Pierre Béguin., *Blogres, le blog des écrivains*



Jean-Michel Olivier, de cœur avec les pères du dimanche. L'écrivain genevois, qui vient d'échapper au Covid, publie *Fête des pères*, un trentième livre, remarquable, construit comme un film sur la filiation et la transmission.

Pascale Zimmermann, *La Tribune de Genève*

Chronique d'un père qui s'ignore. Comment assembler ses propres fragments pour faire de soi un être unique, en s'émancipant des injonctions familiales et sociales?

Jean-Marie Félix, *Le Temps*

CHF 30.–

MOUSSE BOULANGER S'EN VA

Mousse Boulanger nous a quittés en douceur en janvier 2023. Des obsèques très dignes ont eu lieu dans la son village de Mézières. Les regrets et les douleurs se lisaient sur tous les visages. Des homélies touchantes ont été prononcées avec éloquence rappelant son travail inlassable au service des lettres romandes pendant plusieurs décennies. La cérémonie a été embellie par une intervention d'un inconnu qui s'est mis face au cercueil et a chanté «La tendresse» de Bourvil donnant la chaire de poule aux 200 personnes qui étaient venues lui rendre un dernier hommage.

Cette chanson si émouvante et si charnelle a rappelé certains ouvrages notamment ses *Poèmes à l'homme* dédiés à tous les hommes

qu'elle avaient aimés. Pour mémoire un extrait de ce livre paru à l'Aire en 1988.

A l'ombre chaude de l'aisselle
s'ourdissent mes voyages;
du doigt j'éveille
les musiques sombres de la jungle
les aubes polaires
nuit et lumière s'allient
comme l'alouette au soleil

Merci Mousse! Vous avez enrichi notre vie littéraire bien plus qu'on le pense et ce, sans crainte de heurter les bien-pensants.

A lire: Corinne Renevey: *Mousse Boulanger, femme poésie*.

M.M.

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Deux dames font une entrée remarquée en littérature

Alice Bottarelli et Isabel Garcia Gomez

Avec plus de 60 tapuscrits reçus par l'intermédiaire de la case postale de la rue de l'Union 15, le jury du Prix Georges-Nicole avait de quoi passer, pour son édition 2022, un week-end de délibérations intenses. Ce fût le cas, même si un texte a vite recueilli la quasi unanimité des suffrages: «Les Quatre Sœurs Berger», d'Alice Bottarelli. Roman très maîtrisé, rendu encore plus attrayant et singulier par l'ajout d'un Profil de l'œuvre fictif et imaginaire, se terminant par une bibliographie présente et... future. Une dérision bienvenue, qui enveloppe la déraison planant parfois au-dessus des protagonistes du roman, mises à nu par leur entreprise commune: vider le chalet dont elles ont hérité. Il y a dès lors chez chacune des éléments grinçants qui montrent les dents et des poings peinant à se frayer en poches. Ça grogne et ça cogne en-dedans. Pas que. Brillante entrée en littérature d'une jeune femme pleine d'esprit, tête chercheuse en littérature, Alice Bottarelli, mécontente des inadéquations éthiques et écologiques du monde universitaire, poursuit désormais indépendamment une thèse sur l'humour dans la littérature romande contemporaine. Il y en a, donc, qu'on se le tienne pour écrit.

Quelques textes ayant concouru pour le Prix Georges-Nicole ont été transmis en retour à nos soins pour d'éventuelles publications. Sur

la petite pile, «En attendant Heidi». S'y aventurer c'est l'adopter. Monologue intrigant porté par une femme venue dans un hôtel thermal alors qu'elle aurait sans doute dû plutôt ne pas. Bartleby mis en verveine par Beckett. On laisse infuser. On observe le silence; on écoute les mouvements. On est comme hypnotisé par cette écriture tout en tours de passe-passe, qui semble sortir des lièvres et des tortues de chapeaux fort élégants.

«J'aurais pu, bien sûr, ne pas provoquer mon destin dans cet hôtel. Je savais bien, en y allant, qu'il m'y attendrait, en rigolant.»

Ce sont les deux premières lignes du roman d'Isabel Garcia Gomez, paru dans la collection Alcantara, qui abrite déjà de fort jolies entames de carrières poétiques: «L'alphabet des anges», de Xochitl Borel; «Jours d'agrumes», d'Anne-Sophie Subilia et «Venir grand sans virgules», de Myriam Wahli.

«Un ciel limpide célébra les retrouvailles. Le chalet n'attendait que leur retour.»

Ceci est l'envol des «Quatre Sœurs Berger». Y planent d'emblée mystère et temps en suspension. Deux romans où l'attente est de mise. Ce qu'il n'est plus besoin d'attendre: la confirmation que ces deux plumes ont fait une entrée remarquée et remarquable dans notre paysage littéraire.

K.K.



Alice Bottarelli



Isabel Garcia Gomez

Philippe Jeanloz et Mirela Bera

J'oublierai Sarajevo



Ce texte écrit à quatre mains dégage une sensation de violence sourde. Son écriture éclatée rend compte avec acuité de la personnalité tourmentée de Sam. Les constants allers-retours entre le passé et le présent figurent les obsessions de ce garçon hanté par les souvenirs de l'enfance avec le père – ce père idolâtré, transfiguré par l'absence qui le rend intouchable, irréprochable, sanctifié.

Comment rivaliser avec le souvenir d'un

absent? La malheureuse Nina a perdu d'avance. Son fils lui échappe irrémédiablement. Il est perdu pour elle, comme pour Maude, la compagne sacrifiée elle aussi sur l'autel du souvenir.

Au fur et à mesure de l'avancée de l'intrigue, l'écriture rend perceptible la dérive de Sam dans une réalité peuplée d'hallucinations mortifères. Un texte d'une grande force, que sa brièveté même inscrit durablement dans la mémoire du lecteur!

J'aime tellement votre façon d'écrire. Avec juste assez de mots, vous créez des situations, des atmosphères que nous lecteurs pouvons remplir. Ainsi, le récit entre en nous.

L'esprit du voyageur trouve ici les ailes à son pied: la forme aérienne permet de se déplacer dans le texte avec aisance et légèreté sans qu'on oublie pour autant la réalité en filigrane; la moto ajoute aussi à cette idée de parcours. Vous avez réussi à vous fondre dans une voix commune, vos origines se mêlant, homme ou femme, d'ici ou d'ailleurs...

Texte étonnant, lu d'une traite. Parfois déconcertant par son aspect morcelé, impressionniste, mais la lecture en est très agréable, et on se laisse prendre par les impressions, les images qu'il fait naître, les différents lieux qu'il convoque, l'enquête de Sam qui opère de lui un portrait en creux... Un puzzle sensible, qui laisse de la place au lecteur, à son imaginaire, à la poésie; qui tisse à partir de ce thème de l'exil de beaux motifs; qui questionne l'héritage, la liberté, la loyauté...

CHF 15.–

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

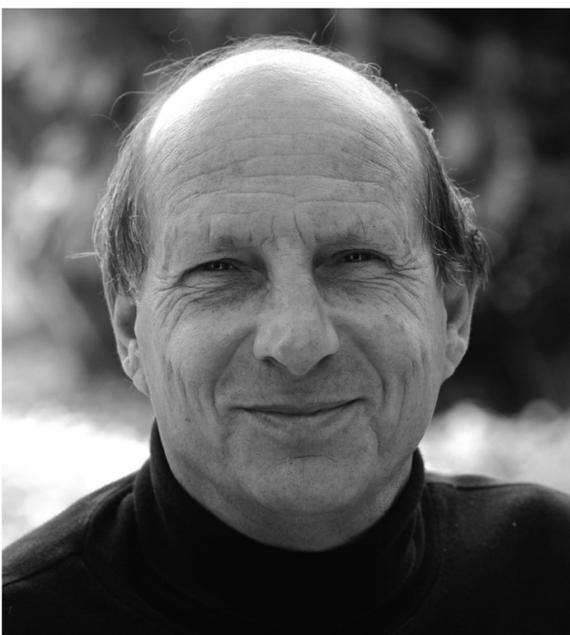


Alain Bagnoud

L'amant de la déesse lune

Jeune écrivain prometteur, Pablo a publié un seul livre avant de se taire. Après sa mort vingt ans plus tard, une rumeur bruisse: il aurait laissé un roman magistral. Son amie Sibylle se met à la poursuite du manuscrit. La quête lui fait découvrir le passé de Pablo et croiser des personnages hors normes: ses maîtresses et ses amants, des artistes, des mystiques, des militants freudiens, des névrosés, des adeptes de paradis artificiels... Cette investigation suscite des questions auxquelles Sibylle essaie de répondre: Qu'est-ce qui constitue l'identité d'un être? Qu'est-ce qui provoque et sous-tend la création? Qu'est-ce que c'est, finalement, la réussite d'une vie?

CHF 25.–



Gilbert Pingeon

Monsieur On

Saturé de confidences faites sur l'oreiller de papier et de JE narcissiques, l'auteur a décidé de confier le récit de son intimité la plus

secrète au seul écrivain capable d'objectivité et d'humour: *Monsieur On*.

Voilà qui est fait.

On est l'homme banalisé
le plus petit dynamiteur commun
man one der Mann l'homme
n'importe qui
On représente le masque anonyme
un confetti de carnaval
On est irresponsable – ou responsable – au
choix
présent ou absent actif ou passif
On est le refuge sécurisant de qui fuit
le JE

Gilbert Pingeon est né à Neuchâtel. Il vit à Auvernier. Il a commencé par écrire des chansons et du théâtre, puis des nouvelles, des micro-fictions, des romans, deux tomes d'un Journal et de la poésie. Monsieur On est son trentième et unième ouvrage publié, le vingtième et unième aux éditions de l'Aire, sans compter la réédition en Aire bleue de la trilogie Les Années bleues.

CHF 15.50



Reynald Freudiger

Vanité

C'est pour Tangerina que César Amadeus joue son *Éternité* ce jour-là.

Tangerina est née à Lisbonne, dans le vieux quartier d'Alfama, et a grandi à Bex, avec sa mère, sous une affiche du Montreux Jazz Festival. Elle a été élève au Gymnase de Burier, une élève brillante, d'après le professeur Sissoko, doublée d'une vraie guerrière de la cause animale – condamnée même à la prison.

Sa vie valait bien un roman. Lilas en est persuadée. Ce roman s'appelle *Vanité*. Il dit l'empire des rituels sur nos vies en exil.

CHF 25.–

Alexandre Caldara
et Karim Karkeni

Ce grand remous en nous

Alexandre et Karim ont pétri leur amitié dans la rue des Chavannes, à Neuchâtel. À l'intérieur de la Boutique du Livre, mais aussi sous les lampadaires du coin, puisqu'ils aiment énormément lire à haute voix certains de leurs textes de chevet. Toute personne le souhaitant peut se joindre à eux sur une «chaise libre». Alexandre officie comme journaliste, à Berne, mais il est surtout, 36 heures sur 24, un poète exalté, pluriel et déroutant. Karim aime se présenter comme «saltimboutiniste».

Ces deux énergumènes carburent aux interactions spontanées et aux espaces de création et de réflexion impromptus. Ils sont persuadés que la littérature peut se partager par capillarité partout où brille l'ouragan de la curiosité.

Ce que vous tenez entre les mains n'est donc pas un livre. Pas vraiment. C'est une mosaïque maladroite de courriels exaltés. Les deux amis croquent leur coeur et ceux d'être qui leur sont soufflés. C'est parfois déroutant; souvent vibrionnant; toujours haletant. Karim fredonne d'où il vient avec un regard et une écriture très «posés» alors qu'Alexandre hurle danse murmure caresse les exils parentaux et ses propres bouées de peaux et d'ori-peaux.

Ils vivent cet ouvrage comme une invitation aux rebonds: en bibliothèques; en treks; sur des arbres; en librairies; en de vastes prairies; sur papier ou sur claviers. Avec vous?

CHF 27.–

Comment je suis devenu écrivain

Un credo littéraire de Raymond Delley

préfacé par Jean-François Haas

«Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire.» On connaît bien cette réplique de Laverdure, le perroquet de *Zazie dans le métro*. Lorsque je rencontre une classe ou un groupe de lecteurs, dans des conversations aussi, surgissent fréquemment ces questions: «Comment devient-on écrivain?» ou: «Pourquoi en vient-on à écrire?» J'éprouve alors l'envie de paraphraser le volatile que Raymond Queneau a lâché dans son roman, rappel peut-être de celui dont la bonne Félicité a la vision dans *Un cœur simple* de Flaubert: «Tu écris, tu écris, c'est tout ce que tu sais faire.» C'est sans doute éluder un peu vite la question, car cette pirouette n'évite pas que l'on se demande alors: «Mais pourquoi c'est tout ce que tu sais faire?»

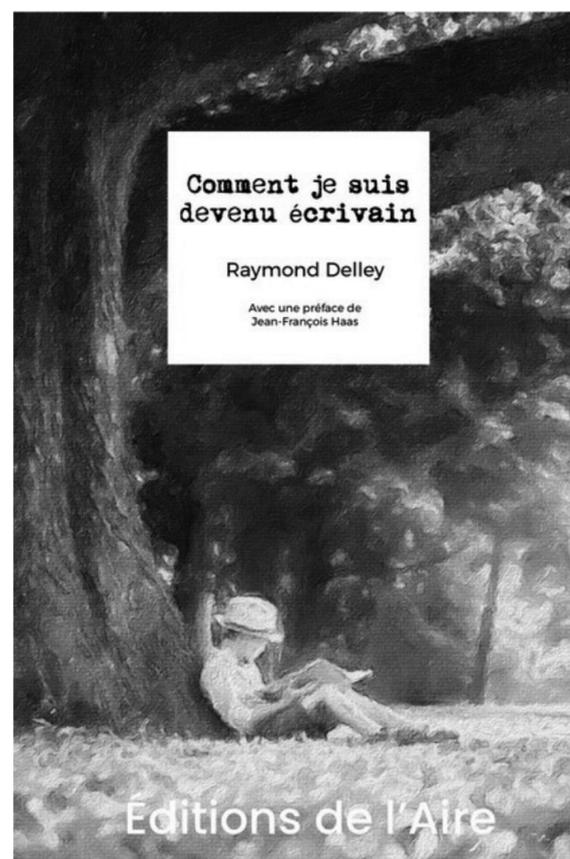
Il faut bien alors creuser en soi-même, remonter dans son passé, mettre à jour ce qui, à un moment donné, nous a mis devant une page blanche pour y tracer par les mots, les phrases, les histoires, notre chemin. Raymond Delley a relevé ce défi lancé par son éditeur.

En le lisant, en découvrant comment et pourquoi il est devenu écrivain, on éprouvera le sentiment d'une profonde unité, de l'enfant qui s'émerveille des mots à l'homme de septante ans que cet émerveillement continue d'habiter et d'inciter, d'appeler à écrire. Il faut lire et relire ces pages du début où l'enfant, d'une certaine façon, découvrant les mots, s'en étonne, s'en laisse illuminer, les «goûte», les «mange». Nouvel étonnement en les écrivant, ces mots, en découvrant leur forme. Les écrire, n'est-ce pas encore les manger? Il faut lire ces pages où les mots, dans leur utilité, sont aussi miracle, mystère. Il y

a donc plus en eux que leur utilité? On peut en faire des histoires, des poèmes aussi. Cette découverte de la poésie par l'adolescent est une étape essentielle.

Peut-être est-elle la porte qu'il faut pousser pour permettre de découvrir le style. Robert Pinget avait désarçonné les théoriciens du Nouveau Roman en disant que, pour lui, écrire, c'était chercher un certain ton. Sans vouloir m'approprier Pinget, il me semble qu'écrire, c'est chercher à faire que sa phrase «sonne juste». Cet accord n'est défini nulle part. c'est peut-être un accord qui se fait entre la phrase et celui qui l'écrit. Je n'en dirai pas plus, car j'en suis bien incapable. Je laisserai Raymond Delley conduire son lecteur au seuil de cette réalité mystérieuse.

En même temps que l'écrivain en devenir découvre les mots et le style, il fait l'apprentissage de notre condition commune: le bonheur, la confrontation au tragique, nos limites. Et, à côté de ces infiniment grands, au fur et à mesure que les années passent, l'infiniment petit de tout ce qui va se déposer dans la mémoire: une certaine lumière à une certaine heure d'un certain jour, une émotion, un paysage, un rêve... Tout cela, même en apparence oublié, peut devenir mots. Les histoires que l'on raconte, celles que l'on nous raconte et celles que nous racontons, rappellent à la vie ce que nous avons vécu en lui donnant place dans une fiction. Nos récits permettent de trouver l'unité de cet être que nous sommes, le plus souvent en l'ignorant, qui s'est éparpillé au long des jours et des événements. Nous sommes assez semblables, me semble-t-il, dans notre éparpillement, à ces cailloux épars



que le facteur Cheval recueillaient le long de son chemin, qui prenaient place et se mettaient à devenir du rêve dans le rêve qu'il construisait.

Ainsi, peut-être, en écrivant, ne faisons-nous pas que causer, causer...

Jean-François Haas

CHF 15.-

Notice biographique

Raymond Delley a enseigné la littérature française à l'université

Depuis qu'il est à la retraite, il voue son temps à la lecture, sa plus haute ferveur (Montaigne, Saint-Simon, Proust, Cingria, Léautaud, Supervielle); à la musique et à la pratique du piano (Bach, Mozart, Schubert), qui donnent à ses journées leur rythme et leur harmonie; à la promenade en solitaire ou en compagnie; à la fréquentation de quelques amis choisis et à l'écriture, sa joie et son tourment.

Il vit en Gruyère, avec sa chère Danubienne, Marianna,

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Marianna Gawrysiak se penche sur nos destinées

L'avancée en âge

Une personne étonnante à plusieurs facettes, une passeuse

Marianna Gawrysiak est une personne étonnante (est-ce qu'on peut commencer une préface en disant cela?). Mon confrère, Pierre Corbaz, médecin de famille lausannois et éthicien (dont les Éditions de l'Aire ont publié plusieurs ouvrages), dit qu'il est un artisan du soin. Marianna, elle, est une artisane de la relation, de la convivialité, en particulier avec nos contemporains qui connaissent des troubles cognitifs liés à des affections de type Alzheimer.

Passage d'un pays et d'une culture à un autre pays et à une profession

Née en 1961 dans une bonne famille de Budapest, elle débarque en Suisse à 22 ans pour y suivre des études universitaires à Fribourg et à Genève. Licence en psychologie en 1988, puis diplôme de spécialisation en neuropsychologie en 1989. Elle se perfectionne au Centre Inter-facultaire de Gérontologie de l'Université de Genève, puis s'engage, pour plus de trente années, en tant que psychologue-psychothérapeute, à l'hôpital psychiatrique de Marsens – aujourd'hui Réseau Fribourgeois de Santé Mentale (RFSM). Très motivée, elle s'attache aux problématiques liées à l'âge avancé et son domaine de prédilection devient la prise en soin des malades Alzheimer et de leurs proches. À propos de quoi elle est souvent sollicitée pour des conseils, enseignements ou exposés. On le sait, c'est là un sujet majeur de santé publique, maintenant déjà et de manière accrue à l'avenir.

Marianna cofonde en 1994 la Section fribourgeoise d'Alzheimer Suisse. Pour illustrer ce qu'elle a apporté, on note que, dans une publication de 2018, la Fédération Suisse des Psychologues (FSP) l'invite à figurer parmi les 30 psychologues choisis pour représenter la diversité des activités dans cette branche.

Rencontre par un Questionnaire

Nous avons fait connaissance quand, il y a deux ans, mon courrier incluait une grosse enveloppe pleine d'infos et d'exemples, où elle me demandait de faire partie de la belle brochette de personnalités – de plus de 75 ans – à qui elle propose de répondre à son Questionnaire (pas aussi connu à ce stade que ceux de Proust ou de Pivot, mais qui sait, attendons et voyons). J'ai trouvé fort sympathique cette initiative et me suis mis à mon clavier – non sans consulter les propos de quelques heureux élus ayant déjà répondu –, rejoignant ainsi une équipe comportant une dizaine de bons amis et deux anciens membres du Conseil fédéral.

Passeuse de son expérience et de ses compétences thérapeutiques

La vocation, le ministère pourrait-on dire, de Marianna, c'est la géronto-psychologie et le vaste éventail des situations difficiles, lourdes, frustrantes souvent, dans lesquelles se trouvent les personnes atteintes d'une maladie de type Alzheimer. «Aux connaissances théoriques acquises au cours des études, dit-elle, s'ajoute l'enseignement retiré chaque jour de mes rencontres avec des personnes âgées, de leurs histoires de vie, de leurs souffrances, mais aussi de leur courage.» Elle a récemment pris sa retraite, mais reste disponible pour parler de son domaine, de son expérience, ou pour intervenir dans des institutions (EMS) en consultation et en supervision.

Pour l'auteur de cette préface, le grand mystère est de savoir (d'imaginer?) comment, avec quelle intensité et évolution ces personnes souffrent de leur situation à

mesure que leur vie relationnelle s'appauvrit, se «stéréotype», se désorganise. Est-ce, ou pas, un malaise, un mal-être, un malheur? Plus vif dans les premières phases, quand on réalise qu'on glisse sans pouvoir se retenir vers une étape si différente de la vie d'avant parce qu'on se déstructure (comment «accepter de devenir un autre»?). Et puis, on le sait bien, il y a la peine, la fatigue, l'épuisement des proches, des proches aidants notamment (voir les chapitres de ce livre consacrés à ce sujet). La société en est heureusement de mieux en mieux consciente et des mesures de soutien sont mises en place.

Passeuse culturelle et artistique

J'ai découvert que notre autrice a été la cheville ouvrière, au sein du Réseau Fribourgeois de Santé Mentale, de la création et de la vie d'un Espace culturel, «Le Vide-poches», qui au fil des années a présenté une centaine d'expositions et animations. En 2020, son vingtième anniversaire – qui coïncidait avec sa fermeture – a donné lieu à une attrayante brochure où on lit: «Le Vide-poches s'est fixé plusieurs objectifs: enrichir la dimension humaine d'une institution vouée aux soins psychiques, établir un pont artistique entre l'hôpital et l'extérieur, lutter contre les tabous, les clichés, les stéréotypes liés à la maladie mentale»; ce dernier point, on le sait, est un combat jamais définitivement gagné. Plus loin: «Les visiteurs venaient de l'hôpital; des patients accueillis comme Monsieur et Madame Tout le monde, leurs proches, des soignants, mais aussi de l'extérieur.»

J'y ai vu, presque avec envie (mais à mon âge avancé, on n'envisage plus) que, dans la constellation des ami-e-s de Marianna, il y avait des dessinateurs de presse connus comme Pécub, et aussi Mix et Remix, ce formidable interprète de la vie, des événements marquants, des gens de Suisse romande et de loin à la ronde. Un exemple? La brochure inclut un dessin montrant une visiteuse du Vide-poches disant: «C'est l'endroit idéal pour faire une folie!» Oui, Mix et Remix a été, pour beaucoup, l'Ami (comme est intitulé le film sorti récemment qui lui est consacré).

Passeuse à large échelle, par son site

Toujours ouverte sur l'extérieur (une constante), et avec l'assistance technique et linguistique de son compagnon, elle se lance dans la création et l'alimentation d'un site web – avant-age.ch – qui compte aujourd'hui plus de 20000 visiteurs.

Dans ses «Propos d'une gérontopsychologue» (sous-titre du site), elle dit vouloir «faire part des expériences, des observations, des conseils que m'inspire ma pratique. Les sujets sont variés, les approches diverses, mais toujours avec le souci d'être utile aux lecteurs, de susciter leurs réflexions, et surtout de donner une image de la vieillesse dans laquelle les difficultés, les souffrances, les fatalités ne doivent pas faire oublier ce que l'âge – et le grand âge – recèle de trésors, de richesses, et même d'enchantements...».

Et c'est ce contenu, enrichi au cours des mois, qui constitue le présent ouvrage. Un éventail de contributions substantielles. Ce qui se joue dans l'âge avancé, les difficultés comme les joies. Des sujets allant de l'amitié et l'amour à la créativité, de l'humour à la dépression, des chutes à la douleur et aux médicaments, en passant par les modes de vie sains. J'ai été sensible à son chapitre sur la santé mentale et la migration, et la nécessité d'une approche transculturelle (ethnopsychiatrie). Est traité également le sujet délicat de la fin de vie, avec la problématique Exit, dont il ne faut pas craindre de parler. Des textes bien informés, sur un mode pratique. À la fois une lecture agréable, voire dis-

Marianna Gawrysiak

L'Avancée en âge

Ses richesses, ses écueils

Avec une préface du Dr Jean Martin



Éditions de l'Aire

trayante, et un large panorama des enjeux d'une société vieillissante.

On trouve des règles de «bonne conduite» (!) pour maintenir son potentiel d'activité et de plaisir. Des textes sur la vie en EMS (y compris «mon EMS idéal»!). Et des chapitres culturels comme celui consacré aux livres-témoignages et aux films qui ont mis en scène des personnes souffrant d'Alzheimer et leurs proches. En tout, vingt-huit séquences nourrissantes et bien écrites, avec en contrechant, à chaque fois, les réponses d'une personnalité au fameux Questionnaire.

Comme on peut aisément le faire aujourd'hui, il vaut la peine de passer un peu de temps sur internet. J'ai beaucoup apprécié tel ou tel entretien radiophonique de Marianna que j'y ai trouvé, montrant cette empathie aidante (je recommande par exemple l'émission «Vacarme», du 5 février 2016, sur RTS La Première).

Soutenir l'espoir, prendre ses distances avec toute prédiction /condamnation hâtive... Dans le chapitre «L'amitié au-delà de la maladie d'Alzheimer»: «Contre les clichés dévastateurs et majoritairement négatifs de la maladie d'Alzheimer, il est primordial de reconnaître que les compétences affectives et intellectuelles perdurent durant des années chez les personnes diagnostiquées assez tôt». Des témoignages dans ce sens jalonnent l'ouvrage.

Si on demande à Marianna quelle vieille femme elle espère devenir, elle dit qu'elle aimerait rester curieuse, un peu enjouée parfois, intéressée par le monde qui l'entoure. Et continuer à l'occasion à sortir de ses gonds! Elle cite cette formule du comédien américain George Burns: «Je m'intéresse à la vieillesse, parce que c'est là que je vais passer le reste de ma vie». Une bonne raison.

En bref: une passeuse de tonus et de plaisir à vivre – même quand c'est difficile.

Dr Jean MARTIN
Ancien médecin cantonal vaudois
Ancien membre de la Commission nationale d'éthique

CHF 36.–

Jean-Marie Musy ou la difficulté du dédoublement



Jacques Allaman

La réception d'un livre par le public est parfois étrange. Avec *La Liste de Musy*, je croyais écrire une charge romanesque contre le catholicisme politique fribourgeois d'une certaine époque, – celui des années 1900-1950 – en prenant comme exemple, le plus illustre de ses représentants, à ce jour : Jean-Marie Musy.

Il faut croire, comme Georges Bataille, que « chaque livre est aussi la somme des malentendus dont il est l'occasion ». Car la parution du roman a fait l'objet de réactions contrastées et parfois même inattendues.

Il y a ceux, fort nombreux, qui ont aimé le livre. Le journaliste Christophe Dutoit s'est dit « envoûté » et même « troublé » par la question romanesque posée par *La Liste de Musy*.

J'avais imaginé, en effet, qu'une hypothétique lecture de Léon Bloy aurait pu *déciller, catéchiser* Jean-Marie Musy sur la question juive.

Bien sûr, les interrogations demeuraient – le roman n'en faisait pas mystère – concernant les raisons profondes qui ont motivé Jean-Marie Musy à vouloir, bien tardivement, et avec une précipitation inaccoutumée, sauver les derniers juifs d'Europe.

D'une manière assez étonnante, mais à mes yeux fort stimulante, *l'hypothèse Léon Bloy* a réuni les nombreux détracteurs et les rares laudateurs de Jean-Marie Musy dans une même lecture rapide de mon livre, concluant à une manière de réhabilitation de l'ancien Conseiller fédéral fribourgeois.

Aux deux extrémités de la réception du livre, il y a, d'un côté, le regret, à peine voilé, affiché par Jacques Pilet, et de l'autre, l'espoir manifesté par... Jean-Marie Musy, le petit-fils de mon personnage.

Alors que le premier s'essaye, aujourd'hui, à l'art difficile du roman, au moment où la critique littéraire, jadis généreuse mais exigeante, est devenue rare et paresseuse, le second coule des jours tranquilles à Madrid en qualité d'Ambassadeur de l'Ordre de Malte.

Jean-Marie Musy compare volontiers son grand-père au Pape Pie XII, qui se morfond

aujourd'hui, dans un « injuste purgatoire politico-médiatique, mais dont on reconnaîtra bientôt les grands mérites ».

Jean-Marie Musy avait trois mois à la mort de Jean-Marie Musy. Durant des années, il a grandi dans le culte d'un grand-père « sanctifié de partout ». Puis à « partir de Mai 1968, le temps de l'opprobre est venu », enfin, dès les années 1980, celui du silence et du mépris.

C'est peu dire que Jean-Marie Musy arbore sans aucun problème de conscience, et même avec fierté, le nom de son grand-père.

La fameuse « liste de Musy » dont il est question dans le roman ne serait pas en sa possession, mais se trouverait à Jérusalem, à l'Institut international de Yad Vashem, dans les archives du mémorial israélien à la mémoire des victimes juives de la Shoah perpétrée par les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale.

Jean-Marie Musy n'en dit pas plus. C'est un « sujet sensible ». Les rapports entre Son Excellence l'Ambassadeur de l'Ordre de Malte et la grande institution israélienne semblent pour le moins compliqués. En revanche, Jean-Marie Musy est intarissable lorsqu'il s'agit d'évoquer les amours de Jean-Marie Musy, notamment avec Rita Hayworth.

Si la vie de Jean-Marie Musy est le grand roman de la tragédie en politique, l'autre vie de Jean-Marie Musy est une comédie mondaine.

Jacques Allaman

CHF 24.–

La liste de Musy

Monsieur Musy a sauvé plus d'un millier de juifs! Je les ai vus lorsque le train est entré en gare. J'étais à Kreuzlingen ce jour-là.

Sur son lit de mort, Madeleine se confesse à son prêtre de fils, Marc. Mère célibataire, elle lui révèle qui était son père, dont elle a gardé une photographie dans son secrétaire, avec *La liste de Musy*.

Jean-Marie Musy (1876-1952), qui l'a protégée¹, a été élu député au Grand Conseil de Fribourg en 1911, puis porté au Conseil d'État fribourgeois. Il a siégé au Conseil d'administration de la BNS².

Conseiller national en 1914, Conseiller fédéral en 1919, Président de la Confédération en 1925, puis en 1930, ce catholique fait partie de *la droite nationale, autoritaire, anti-libérale et xénophobe*.

Redevenu Conseiller national en 1934, cet ultra-conservateur puissant est farouchement opposé au bolchevisme. En 1938, il finance même, monte et montre un film de propagande: *La peste rouge*.

En 1940, la mère de Marc, après avoir été violée, est enceinte. Son violeur est un Suisse déserteur, qui est parti pour l'Allemagne rejoindre le docteur **Franz Riedweg** (1907-2005), engagé dans la Waffen SS.

Certes Riedweg est un ami de Jean-Marie Musy. Certes ce dernier, membre d'une délégation suisse, rencontre à Berlin **Heinrich Himmler** mais, aux yeux du père de Marc, c'est un tiède, une lavette.

Tout ce que Marc apprend de sa mère le sidère: *Mon père, ce SS*, se dit-il. Il va perdre sa mère, il ne comprend pas encore qu'il va perdre la foi. Le lecteur le saura grâce au narrateur, qui se dévoile à la fin.

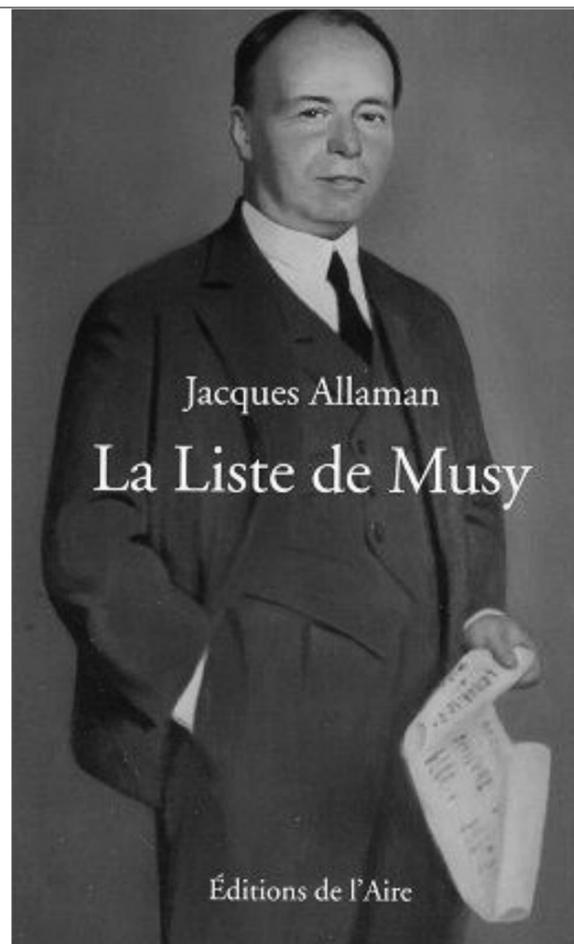
Ce roman est l'occasion, pour **Jacques Allaman**, de raconter l'histoire complexe de ces années noires, côté Suisse, et comment cet anti-communiste de Jean-Marie Musy a sauvé des juifs de la *solution finale*.

Aussi bien documenté qu'il soit, ce livre reste un roman. Il pose les questions de la repentance du fils pour les crimes du père et des rapports entre le christianisme et le judaïsme, éclairés par **Léon Bloy**...

Francis Richard

¹ Madeleine est originaire du même village, Albeuve.

² Banque nationale suisse.



UNE AIRE DE LITTÉRATURE

LIBAN JE T'AIMÉ

Liban, j'écris ton nom

Quand Gilberte Favre pénètre dans le bureau des Editions de l'Aire avec ses yeux brillants comme des perles orientales et sa voie chantante tant elle charrie d'émotions, je suppose qu'elle a dans son sac un nouveau manuscrit qui serait peut-être habité par le Liban, le pays de son cœur auquel elle est demeurée fidèle malgré tout. De son sac quelques livres pointent le bout du nez, on devine ses auteurs favoris qu'elle ne cesse de relire: Corinna Bille que l'on peut considérer comme **sa mère spirituelle**. Leurs priorités dans la vie sont les mêmes. On sait que dans son sac les ouvrages de Le Clézio, Andrée Chédid, Paul Auster, mais aussi ceux de d'Annie Ernaux et de Bertil Galland y ont également élu domicile.

Née dans le Valais biblique pour une reprendre une expression de son ami Chappaz, dès son enfance, Gilberte rêve d'un ailleurs plus intense. Le Liban lui apportera la plénitude recherchée... En Orient, elle pourra aimer ses amis sans cette retenue propre aux Occidentaux. Les nuances des sentiments se déclinent d'une autre manière. Cela débouche sur une musique qui lui est propre. Le ciel du Liban lui semble plus étoilé.

En 1988, nous avons publié d'elle un documentaire préfacé par Andrée Chédid: *L'Hirondelle de vie, chronique des enfants du Liban*.

Quelques décennies plus tard, la voilà qui sort de son sac un récit s'étendant de 1967 à aujourd'hui: *Liban j'écris ton nom*.

Au fil des événements qui ont déchiré le Pays du Cèdre, qu'allait-elle encore nous dire?

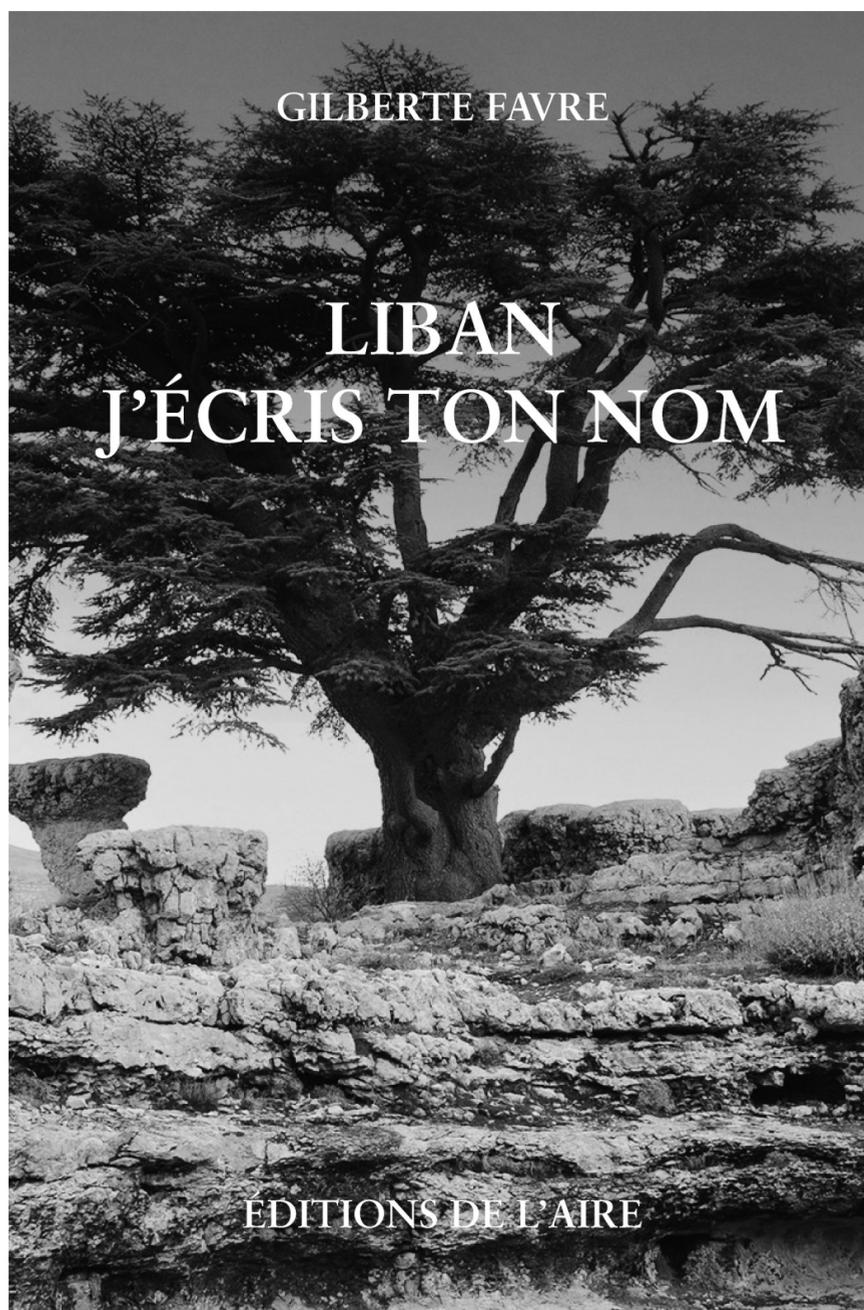
Son attachement pour cette région du monde me fait songer au *Boléro* de Ravel qui ne va jamais se terminer. La musique des phrases qu'elle nous instille ne s'arrêtera pas de son vivant et même après.

Personnellement je n'ai jamais mis les pieds à Beyrouth mais grâce à la plume de Gilberte, j'ai l'impression d'y être allé un trentaine de fois. Avec ce nouveau livre, elle nous embarque une nouvelle fois et le plaisir est intact. Cela s'appelle le mystère. MM

CHF 20.–

Toute sa vie, Gilberte Favre a été habitée par le Liban, pays auquel elle est demeurée fidèle. Malgré le temps qui passe, malgré les changements, malgré la guerre civile, malgré les désillusions. Née dans ce «Valais biblique» raconté par son ami Maurice Chappaz, Gilberte rêve dès son enfance d'un ailleurs, plus coloré, plus intense: le Liban lui apportera cette plénitude tout en déclinant sa fabuleuse poésie, son sens de l'accueil et ses couleurs chatoyantes... La rencontre émerveillée avec le Pays des Cèdres et ses gens, en 1967, ainsi que les nombreux voyages qui ont suivi jusqu'en 2015, constituent la trame de ces textes, qui finissent par donner un aperçu captivant de l'histoire contemporaine libanaise.

Journaliste et écrivaine, Gilberte Favre a publié plus d'une quinzaine de livres, dont Corinna Bille: le vrai conte de sa vie, L'Aire, 2012), Un itinéraire avec Rimbaud (L'Aire, 2021). Son ouvrage intitulé Des Etoiles sur mes chemins, a obtenu le Prix de la Loterie romande en 2012.



GILBERTE FAVRE

LIBAN J'ÉCRIS TON NOM

EDITIONS DE L'AIRE

Sonia Menoud

Biodégradable

Désacraliser pour mieux observer

Du ciel à la terre, du sacré au sensible: le recueil à paraître de Sonia Menoud, *Biodégradable*, esquisse – non sans malice – une chute. Celle qui, sans fatalité et ramenant le lecteur à l'essentiel, au concret, permet la poésie: «Notre père qui êtes aux cieus. / Et le gosse, lui, voit le ciel. Et l'oiseau. Alors il cherche, il cherche ce dieu père dans le ciel et dans l'oiseau, mais il ne voit rien. Si, il voit le ciel, et l'oiseau. Et c'est déjà beau. / Car c'est là que meurt le psaume, et que naît le poème.»

Composé de petits tableaux, où la poète s'approche au plus près de la terre, le recueil se veut une *recollection* – terme dans son acception anglaise –, une tentative de remémorer au lectorat que «nous sommes de la biologie en marche»; biologie constitutive de notre biographie.

Comme le résume Sonia Menoud, les «lois de la physique nous le disent chaque jour à travers la feuille qui tombe et se décompose. / Nous sommes des êtres biodégradables, de sublimes fictions compostables. / Et c'est magnifique.»

En prélude au style vivace et mordant de Sonia Menoud, nous vous invitons à la lecture (de préférence à voix haute) de quelques vers livrés en exclusivité.

II

Sacrée terre !

Gratte les morts de tes ongles crassés
Caresse enragée tantôt vengeresse

La terre sèche
Gorge assoiffée

Disperse les pensées

Choisis la plus belle

(*'Elle est pas très catholique celle-là'*)

puisqu'elle aussi
devra mourir

VII

de mes cendres compost
de ma chair subsistance
de mes os corail
de mon âme imagine

S.W.

CHF 24.–

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Pierre-Yves Maillard rend un vibrant hommage à la classe ouvrière

On connaît bien Pierre-Yves Maillard comme ancien conseiller d'État de 2004 à 2019, où il fut très actif dans le domaine de la santé et du système hospitalier vaudois, aujourd'hui comme président combatif de l'Union syndicale suisse. Avec son livre, on découvre ses qualités d'écrivain.

La première partie, souvent émouvante, est la plus personnelle. «PYM» n'a jamais renié ses origines sociales modestes, qui l'ont ensuite mené à l'adhésion au Parti socialiste et à la défense des déshérités. Il nous parle de son grand-père maternel, né dans la Gruyère fribourgeoise, région où sévit encore dans l'entre-deux-guerres une grande pauvreté, confinant parfois à la misère. Et c'est une véritable fresque sociale qu'il peint dans son livre: exploitation des «valets de ferme», trop nombreuses naissances, femmes mortes en couches, ravages de la tuberculose, toute-puissance du parti démocrate-chrétien conservateur et clérical. L'ouvrage regorge de détails authentiques qui donnent sa tonalité au récit, tels que l'éloge du «pain rassis», qui serait soi-disant le meilleur, enfants dormant à plusieurs dans le même lit, sur des matelas où on avait entassé des feuilles mortes, et j'en passe... «Je suis de ce monde du travail», écrit l'auteur, tant du côté ouvrier, par son ascendance paternelle, que du côté paysan. Le jeune Pierre-Yves apprend d'ailleurs rapidement à conduire un tracteur. Sait-on encore aujourd'hui que les Fribourgeois émigrés dans le canton de Vaud protestant étaient l'objet d'une forme de xénophobie, se traduisant notamment par des plaisanteries sur leur «saleté»? L'auteur nous met en garde contre le retour de la grande pauvreté en Suisse. Chacun a pu voir à Genève ces files interminables d'êtres humains dans le besoin, qui venaient chercher de la nourriture, et cela dans l'un des pays les plus riches du monde! Le récit n'est pas misérabiliste, au contraire: «On est fier d'être ouvrier. Il y a une culture de la classe ouvrière.» Bien qu'ayant accédé à l'Université, Maillard ne croit «guère au potentiel révolutionnaire des sciences dites sociales. [...] Même les grandes révolutions ne prennent leur réalité que par les changements progressifs». Petite allusion aux groupuscules «gauchistes» qui prennent plus de temps à analyser la société qu'à la transformer...

Le livre renferme aussi des lueurs d'espoir. Il y a par exemple des facteurs de rapprochement social, comme le football, que Maillard pratique depuis des décennies et auquel il voue une véritable passion. Ce sport collectif constitue une leçon de vie et de camaraderie, ce que ne sont pas les portables et tablettes numériques en train de devenir une sorte de drogue.

La deuxième partie de l'ouvrage, intitulée «Les combats», est tout aussi intéressante. Pierre-Yves Maillard y décrit, à l'aide d'exemples vivants, sa longue activité de secrétaire syndical de la FTMH. Il y évoque des fermetures scandaleuses d'entreprises bien portantes, et le licenciement collectif de salariés dont l'engagement professionnel avait été sans faille. Parmi les luttes ouvrières qu'il a accompagnées, citons celles qui concernèrent la



Sapal, Veillon ou encore Novartis. L'ouvrage délivre une sorte de *vademecum* permettant de réussir une lutte ouvrière et syndicale. Et même s'il se veut «rouge», Maillard rend hommage à la diligence de ses collègues libéraux-radicaux au Conseil d'État Leuba et Broulis pour sauver des entreprises vaudoises. En revanche, le lecteur n'apprendra pratiquement rien sur son action de Maillard. Sans doute est-il encore soumis à un certain devoir de réserve.

Le livre se clôt sur deux chapitres particulièrement vivants, dont l'un, assez drôle, relate le match de foot entre des jeunes filles de la ville ouvrière de Renens et l'équipe des garçons du Rosey, l'établissement select réservé aux rejetons de l'élite sociale, qui vont subir une belle leçon de respect et d'humilité de la part de leur entraîneur! Enfin, on découvrira à la fin du livre le sens de son titre.

Quelles que soient les convictions politiques de chacun, on trouvera beaucoup de plaisir, d'intérêt et d'enseignements à la lecture de cet opus narratif d'un homme engagé.

Pierre Jeanneret

Pierre-Yves Maillard, *Un vélo pour Noël. Petites histoires de classe ouvrière*, Vevey, Éditions de L'Aire, 2022, 209 p.

CHF 20.–

Eloge funèbre de Guillaume Tell

François Cherix



Mon cher Guillaume Tell,

Devant ta tombe ouverte, laisse-moi te parler en ami. Le temps n'est plus aux vains discours, mais à la sincérité. La Suisse t'a exécuté le 26 mai 2021. Nos autorités ont décidé de t'enterrer en toute discrétion aujourd'hui. J'ai obtenu la permission de m'adresser à toi sans que nous soyons dérangés, et me voilà dans ce carré d'herbe qui a été choisi pour te donner une sépulture.

Seul devant ton cercueil, je souhaite clore les

différends que nous avons cru avoir et qui en réalité n'existaient pas. Moi, le Romand, l'Européen, autrement dit le mauvais Suisse, je tiens à te rendre hommage au bord de la tombe dans laquelle les soi-disant patriotes t'ont précipité.

Écrivain et acteur politique, François Cherix est depuis toujours un Européen engagé, ainsi qu'un adversaire combatif de tous les populismes.

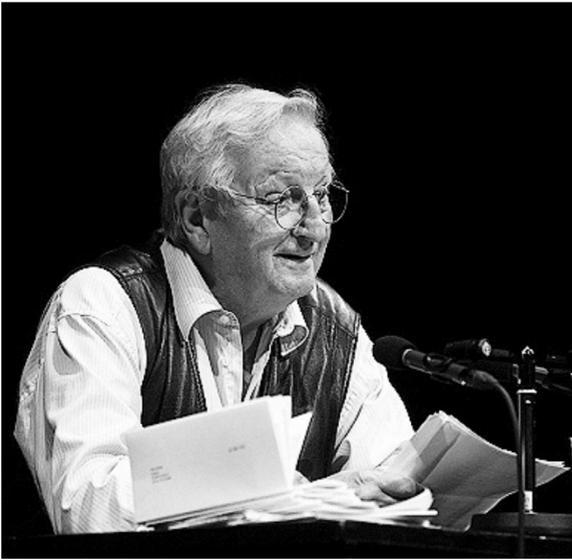
CHF 15.–

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

La Suisse et l'Europe vue par Peter Bichsel

Démocratie totale

Un traité d'ironie



Né en 1935, Peter Bichsel a grandi à Olten et travaillé comme instituteur jusqu'en 1968 (voir ses *Schulmeistereien*, Luchterhand, 1985). Il a effectué de nombreux séjours de travail aux Etats-Unis, comme écrivain en résidence et enseignant entre 1972 et 1989, et donné des cours aussi à l'Université d'Essen. De son séjour à Paris, il a tiré *Zur Stadt Paris. Geschichten* (Suhrkamp, 1993 ; *A la ville de Paris. Histoires*, trad. fr. Ursula Gaillard et Gilbert Musy, En bas, 1996). Il a écrit pour des journaux suisses, notamment la *Weltwoche* (avant son rachat par Christoph Blocher), la *Wochenzeitung* et le *Tages-Anzeiger*. De 1974 à 1981, il a été conseiller du premier ouvrier devenu conseiller fédéral, le socialiste soleurois Willy Ritschard.

Sa première œuvre publiée remonte à 1964 : *Eigentlich möchte Frau Blum den Milchmann kennenlernen* (Walter, Olten ; *Le laitier*, trad. fr. Robert Rovini, Gallimard, 1967) et la plus connue est parue cinq ans plus tard : les *Kindergeschichten* (Luchterhand, 1969, puis Suhrkamp, 2005 ; *Histoires enfantines. Récits*, trad. fr. Claude Maillard et Marc Schwyer, Gallimard, 1971) lui valent le *Deutscher Jugenbuchpreis*.

Membre de l'*Akademie der Künste* de Berlin et de la *Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung* (Darmstadt) depuis 1985, *Mainzer Stadtschreiber* (1996), lauréat du prix Gottfried-Keller (1999), du prix européen de l'essai Charles Veillon et du prix littéraire de l'humour grotesque de Kassel (2000), du Grand Prix Schiller (2012), Peter Bichsel est *doctor honoris causa* en théologie de l'Université de Bâle (2004).

Il a pris sa retraite en 2015 à 80 ans, mais en 2018 est sorti un long livre d'entretiens avec la critique littéraire et journaliste suisse Sieglinde Geisel, *Was wäre, wenn?* (Kampa), interview dont Manfred Koch, dans la *NZZ am Sonntag* du 27 janvier 2019, a dit qu'elle aurait mérité un prix.

Sous-titré *Aufsätze über die Schweiz, Die Totaldemokraten* a été édité en 1998 pour les 150 ans de la Suisse contemporaine née de la Constitution fédérale de 1848, une fondation historique dont justement Peter Bichsel regrette qu'elle ne soit pas célébrée et commémorée comme il se doit, parce que 1848 n'intéresse guère les politiques ni les citoyens

de cet Etat sans histoire, qui préfèrent toujours ressasser 1291 et le mythe de Guillaume Tell, constate-t-il amèrement. *La démocratie totale* est donc le cadeau d'anniversaire offert et imposé par Bichsel à son pays.

Il s'agit d'un recueil de dix textes publiés à l'origine entre 1980 et 1997, classés par ordre chronologique et réunis par un sujet commun : tous traitent à des titres divers de la Suisse, de sa langue, de sa littérature (notamment Frisch et Dürrenmatt, contemporains et amis de Bichsel), de ses institutions (en particulier l'armée), de ses rapports avec les pays voisins (surtout l'Allemagne)... dans la droite ligne de *Des Schweizern Schweiz*. La présente édition française est notablement enrichie de la traduction d'un onzième texte, *Notizen zur Misere*, qui conclutait l'édition 1997 de *Des Schweizern Schweiz*, et qui vient clore en beauté cette anthologie. Tant par leur date de rédaction (1988, soit entre *In einem gelobten Land* et *Schweiz ohne Armee*) que par leur sujet (la démocratie en général, et suisse en particulier), ces *Notes sur la misère* s'inscrivent parfaitement dans l'ensemble, pour lequel on ne pouvait imaginer meilleur épilogue.

Titre de l'essai de 1995 qui a donné son nom au recueil, *Totaldemokraten* – comme *Totaldemokratie* qui apparaît dans sa conclusion – semble être une création de Peter Bichsel, sur le modèle de *Sozialdemokrat(en)* «social-démocrate(s)» (et de *Sozialdemokratie* «social-démocratie»), par lequel sont couramment désignés les membres du SPD en Allemagne (le parti de Willy Brandt et d'Helmut Schmidt), du SPÖ en Autriche ainsi que du Parti socialiste en Suisse. La première partie de ce néologisme, *total*, qui détermine la seconde, ne signifie pas vraiment «(démocratie) pleine et entière», mais au contraire «absolue» : *total* y fait bien écho plutôt à *Totalität, Totalitarismus...* *Totaldemokratie* évoque ainsi *die totalitäre Demokratie*, traduction de «la démocratie totalitaire», locution forgée par le philosophe français Bertrand de Jouvenel (1903-1987), qui l'a donnée pour titre au chapitre 14 de son essai le plus célèbre, *Du pouvoir. Histoire naturelle de sa croissance*, publié en exil à Genève en 1945 aux Editions du Cheval ailé. Tandis que le concept de *totalitäre Demokratie* a été repris par plusieurs philosophes et historiens de la politique pour critiquer certaines formes de démocratie, *Totaldemokratie* est plus rare. Outre le nom d'artiste choisi par un chanteur allemand, c'est l'un des graffitis écrits sur le Mur de Berlin. Le terme apparaît aussi dans un manifeste stimulant du Club helvétique, publié en juillet 2014, qui propose «une Suisse humanitaire et ouverte sur le monde du XXI^e siècle», en opposition à la «Suisse à œillères isolée» défendue par l'UDC. Les deux notions (*Totaldemokratie* et *totalitär*) y sont ainsi rapprochées : «La démocratie totale tend à être totalitaire. La souveraineté du peuple y devient le règne de l'arbitraire. La démocratie mine ses propres fondations et finit par se supprimer elle-même» (p. 4).

A travers différents thèmes (la langue, la littérature, l'armée, la politique...), Bichsel tente de cerner et de décrire l'identité suisse, surtout suisse-allemande, qui se définit entre autres par opposition aux

deux pays germanophones voisins, l'Autriche et surtout l'Allemagne, et qui se révèle aussi par la vision qu'en ont les Allemands. L'une des composantes fondamentales de cette identité est le nationalisme (Bichsel ne dit pas chauvinisme), fondé sur une vision binaire, quasi-manichéenne du monde, qui apparaît coupé en deux, *Inland* et *Ausland* : d'un côté la Suisse, élue par ses habitants meilleur pays du monde, et de l'autre l'étranger, tout le reste du monde, qui représente pour le paradis suisse une menace existentielle. Ce postulat qu'«y en a point comme nous», comme on dit en pays de Vaud, Bichsel essaie d'en montrer les sources, d'en analyser les conséquences et de le discuter.

Dans le premier essai (et donc le plus ancien), *Das war die Schweiz*, qui est sûrement aussi le plus littéraire et le plus caustique, en bon écrivain passionné par la langue, il commence par réfléchir sur la dimension linguistique de cet état d'esprit national : plus qu'une entité physique concrète, avec un territoire propre délimité par des frontières, la Suisse est avant tout le discours tenu sur elle par ses habitants et transmis de génération en génération, une entreprise collective incessante de modélisation verbale et d'homologation. Bichsel prend un malin plaisir à démonter cette construction rhétorique unanimiste, en la caricaturant et en soulignant sa naïveté et ses contradictions, bref son inconsistance. En contrepoint à cette image mythique, il présente dans les autres essais sa vision de la réalité et la thèse majeure du recueil, que l'on pourrait formuler ainsi : en Suisse, par des moyens qui se veulent démocratiques, la majorité exerce une telle pression sociale qu'elle contraint tout citoyen à reprendre le discours dominant qu'elle a intériorisé – et que l'on peut résumer par «Sois fier d'être Suisse et tais-toi» –, à se plier à ses normes et à adopter son idée de la Suisse, bref à se conformer ou à disparaître.

En ce sens, Bichsel s'inscrit dans la lignée prestigieuse de Max Frisch (1911-1991), Friedrich Dürrenmatt (1921-1990), Hugo Loetscher (1929-2009) ou Niklaus Meienberg (1940-1993), autant d'auteurs qui ont eu du mal à supporter le contrat social helvétique de l'après-guerre et ont dénoncé dans leur activité de journaliste ou d'écrivain, soit dans des reportages ou des articles, soit dans des essais, des romans ou des pièces de théâtre, le consensus rigide et asphyxiant imposé durant la période du miracle économique. Bichsel est le dernier de ces intellectuels critiques, et des écrivains suisses majeurs du XX^e siècle, le seul encore vivant avec Adolf Muschg.

L'autre raison pour laquelle publier aujourd'hui ce recueil en français tient évidemment aux textes eux-mêmes, mais davantage à leur sujet et à leur propos qu'à leur forme. Si certains textes ne manquent pas d'humour (ce qui est précieux), leur écriture toutefois n'est souvent pas aussi incisive et ciselée qu'on le souhaiterait. Ce défaut est largement compensé par l'intérêt de la réflexion : ces essais apportent des informations et des idées pour faire réfléchir la collectivité sur des sujets fondamentaux pour elle (en l'occurrence, l'identité nationale) – ce qui est l'une des tâches de l'écrivain-intellectuel, une espèce hélas aujourd'hui en voie de disparition.

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Ils sont provocateurs et dérangeants, aptes à susciter le débat, et, en faisant preuve d'esprit critique, aiguissent celui du lecteur (ce qui n'est jamais inutile). Enfin, *La démocratie totale* est un recueil toujours actuel. Si certains textes s'inscrivent dans un contexte historique précis qui les a inspirés ou renvoient à un événement ponctuel (la votation sur l'abolition de l'armée en septembre 1989, celle sur l'entrée dans l'Espace économique européen en décembre 1992, p. ex.), ce ne sont jamais des textes de circonstance, car la réflexion est assez large pour dépasser l'occasion. Et la Suisse étant ce qu'elle est, elle n'a pas tellement changé en 25 ans, de sorte que ces brefs essais n'ont guère perdu de leur actualité.

Les Suisses (allemands) n'ont toujours que leur pays à la bouche. Ils sont toujours aussi fiers de leurs symboles : toujours hissé devant les maisons, le drapeau à croix blanche s'affiche aussi de plus en plus sur les emballages, et le Cervin est toujours réduit à une image plate, sans versant italien. Après la faillite de Swissair, rachetée par la Lufthansa, la Rega incarne plus que jamais l'orgueil de l'aéronautique helvétique. A les entendre, les Suisses donnent souvent l'impression que leur pays est le seul en Europe qui soit fédéral (qu'importe l'Allemagne, l'Autriche ou la Belgique) et plurilingue (qu'importe la Belgique ou le Luxembourg, et tant pis si l'usage écrit du dialecte est en expansion dans toute la Suisse alémanique au détriment de l'allemand, que beaucoup peinent à parler, notamment dans le canton de Berne). A la différence de Bichsel, beaucoup restent convaincus que la Suisse a les meilleures institutions politiques (et tant pis si le parlement est une assemblée de lobbyistes, si le secrétariat du gouvernement influence, pour ne pas dire manipule, les votations au moyen du livret qu'il distribue au bon peuple et si les juges fédéraux sont élus en fonction de leur appartenance politique) et la meilleure démocratie au monde (et tant pis si, en général, la grande majorité des citoyens ne participent pas aux votations ni aux élections, ou si les trois derniers procureurs généraux de la Confédération, son plus haut magistrat, ont dû renoncer à leur charge), le meilleur système de santé (et tant pis s'il est hors de prix pour un nombre croissant d'assurés, qui doivent demander des aides pour payer leurs cotisations, et s'il profite surtout aux caisses privées d'assurance-maladie, aux médecins et aux fabricants et distributeurs de médicaments, qui sont l'un des lobbies les mieux représentés au Parlement), la politique la plus écologique (et tant pis si après y avoir construit le plus long tunnel ferroviaire du monde, elle est en train de doubler le tunnel routier sous le Gotthard, ou si plusieurs pays européens sont bien plus avancés dans la transition vers les énergies renouvelables, solaire et éolienne en particulier), le taux le plus élevé de recyclage des déchets (et tant pis si la plupart des plastiques ne sont pas recyclés faute d'entreprises spécialisées, ou si des tonnes de déchets provenant de la rénovation du tunnel du Lötschberg par l'une des principales compagnies ferroviaires privées ont été illégalement cachés dans une carrière des Alpes bernoises), le cadre économique le plus compétitif (et tant pis si les taux d'imposition surbaissés attirent des multinationales douteuses et moult sociétés boîtes aux lettres, ou si l'impôt forfaitaire d'un montant dérisoire accordé aux millionnaires étrangers officiellement résidents est une violation grave de l'égalité de traitement et encourage l'évasion fiscale dans les pays voisins), la place financière la plus attractive (et tant pis si les grandes banques suisses collectionnent amendes, procès et scandales dans leur gestion de fortune, entre autres pour complicité de fraude fiscale ou blanchiment), le meilleur système scolaire et la meilleure formation en alternance (et tant pis si les enquêtes comparatives PISA menées par l'OCDE

s'obstinent à ne pas le reconnaître, et si le taux d'échec aux examens de fin d'apprentissage dans certains métiers du bâtiment dépasse les 30%)...

La Suisse attire toujours les étrangers (désormais aussi d'Afrique et d'Asie), riches et pauvres, millionnaires en quête de faveurs fiscales, cadres des multinationales ou touristes, migrants et réfugiés, qui voient toujours en elle une terre promise ou un pays idéal, et elle a toujours du mal à accepter ses immigrés comme des citoyens à part entière.

La Suisse continue d'avoir des rapports ambivalents avec son grand voisin du nord (*der grosse Kanton*) et les critiques sur la présence des Allemands en Suisse alémanique, nombreux dans les médias ou à l'université, sont récurrentes (tout comme sur les frontaliers italiens au Tessin).

Les écrivains suisses, romands ou alémaniques, ont toujours la tentation de chercher reconnaissance ou consécration dans la métropole littéraire voisine (Joël Dicker à Paris, Urs Widmer à Francfort, Matthias Zschokke à Berlin ou Jonas Lüscher à Munich).

La commission cantonale des beaux-arts existe toujours à Soleure, comme dans bien d'autres cantons suisses, qui décernent toujours bravement leurs prix culturels chaque année, tout comme la Confédération, qui attribue même depuis 2012 son prix de littérature annuel à plusieurs écrivains par région linguistique. La civilisation, elle, n'a guère progressé.

Bien que le service civil ait fini par être introduit (en 1996), le Groupe pour une Suisse sans armée existe toujours, car la Suisse a toujours son armée de milice, encensée ou contestée, qui défraie la chronique à chaque renouvellement de ses avions de combat et qui relève aujourd'hui la tête, avec le regain de tensions en Europe et la guerre en Ukraine.

Les Suisses confondent toujours liberté et indépendance et préfèrent toujours celle-ci, ou son ombre, à celle-là (alors même que l'indépendance est devenue de plus en plus illusoire en cette époque de trafics commerciaux et financiers insensés, dictés par la mode ultra-libérale qui a déferlé sur le monde après la chute du bloc soviétique), et le fétiche de la neutralité est toujours actuel, brandi comme un drapeau blanc par les patriotes qui veulent isoler la Suisse afin de la préserver des soubresauts du monde, et par d'autres comme un alibi commode, qui permet de justifier au gré des circonstances toutes les contorsions diplomatiques et tous les arrangements politiques.

Même si Blocher a pris sa retraite, il reste toujours la référence de l'UDC, qui n'a fait que prospérer depuis 25 ans, y compris en Suisse romande (ce qui a sans doute contribué à réduire un peu le *Röstigraben*), et le *Blick* continue à donner le ton en Suisse alémanique, et aspire désormais à le donner aussi en Romandie avec son édition en français.

Même si elle a enfin rejoint l'ONU en 2002, la Suisse fait toujours bande à part en Europe et n'en finit pas de se débattre avec la question européenne : elle n'a toujours pas adhéré à l'EEE, ni à l'UE (passée entre-temps de 15 à 28 puis aujourd'hui à 27 pays membres), avec laquelle ses relations sont de plus en plus tourmentées. Après avoir retiré en 2016 sa demande d'adhésion, qui dormait dans un tiroir à Bruxelles depuis mai 1992, elle a rompu en mai 2021 les négociations pour un accord-cadre. Pour sa sacro-sainte sécurité, la Suisse a seulement accepté de souscrire à l'accord de Schengen sur la suppression des frontières intérieures et la protection renforcée des frontières extérieures de l'Union européenne.

La démocratie directe est toujours aussi imparfaite et les initiatives n'ont pas encore à s'embarasser du droit international ou des droits humains fondamentaux : plusieurs ont été acceptées par le

peuple, à la satisfaction sans doute des « démocrates totaux » du *Stammtisch* (en 2004 pour « l'interne-ment à vie des délinquants sexuels ou violents jugés très dangereux et non amendables » ; en 2008 pour « l'imprescriptibilité des actes de pornographie infantile » ; en 2009 « contre la construction de minarets » ; en 2010 « pour le renvoi des étrangers criminels » ; en 2014 « contre l'immigration de masse »...).

Bref, restée souveraine, indépendante et neutre, la Suisse ces vingt-cinq dernières années n'est pas devenue pour autant plus démocratique, comme l'espérait Bichsel (peut-être sans trop y croire) : c'est donc bien en elle qu'elle doit chercher la cause de cet état de fait.

D'une forme toute différente, les *Notes sur la misère* frappent par leur concision et leur sécheresse. Ici, point de bavardage, nulle digression, pas d'excursus historique, aucune anecdote : rien ne vient enrober le propos, qui est réduit à l'essentiel et s'avère plus général, direct et percutant. Après avoir souligné que la démocratie ne fait pas le démocrate, Bichsel rappelle que ce sont au contraire les démocrates qui font la démocratie et que sans démocrates, il n'y a donc pas de démocratie. En d'autres termes, la démocratie n'est pas simplement affaire de formes, d'organisation sociale, d'institutions politiques et de procédures législatives et administratives, elle est surtout le fait d'une société démocratique, constituée de personnes vivant démocratiquement. De même que la tenue d'élections libres à intervalles réguliers ne suffit pas pour parler de démocratie en France, les votations (initiatives et référendums) quasi trimestrielles qui s'ajoutent en Suisse aux élections ne suffisent pas à y assurer la démocratie semi-directe. Sans pluralité d'opinions, sans dissidence, sans respect de toutes les minorités par les majorités, d'une part, sans subordination de tous les intérêts privés à l'intérêt général, du pouvoir financier et économique, mais aussi militaire, au pouvoir politique, expression de la souveraineté de tous, d'autre part, il n'y a qu'une démocratie en trompe-l'œil. Autant le risque de succomber à cette illusion démocratique est faible en France, autant il est élevé en Suisse, où la démocratie se prétend la plus démocratique de toutes. Les instruments de la démocratie participative peuvent n'être que des hochets donnés au peuple pour le distraire de l'exercice réel du pouvoir, qui est en d'autres mains. En 1992, dans *Der heißgeliebte Ärger*, Bichsel soulignait les manques de la démocratie suisse et espérait que la non-adhésion à l'EEE laisserait le temps à ses compatriotes de les combler pour la parfaire. Quatre ans plus tôt, dans les *Notes sur la misère*, il parle d'échec, de parti unique et d'une démocratie vidée de sa substance. Le propos est donc beaucoup moins conciliant, plus radical et plus pessimiste que dans *Die Totaldemokraten*. Au lecteur de juger 25 à 30 ans plus tard, avec le recul, laquelle de ces deux visions convient le mieux à la Suisse d'aujourd'hui.

Traduire ces textes en français pour les faire découvrir en Romandie (avec l'espoir qu'on les relise à cette occasion dans le reste du pays, notamment au Tessin, en attendant la traduction italienne), c'est contribuer à mieux faire comprendre aux francophones la Suisse alémanique, qui leur reste largement méconnue, mais aussi les faiblesses politiques de leur pays, qu'ils n'aiment pas reconnaître. 25 ans après, la traduction française des *Totaldemokraten* sort juste à temps pour célébrer les 175 ans de la Suisse contemporaine en 2023 et ainsi prolonger ou rafraîchir l'appel de Bichsel à ses concitoyens.

Cette traduction est dédiée aux anarchistes suisses.

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Alice Rivaz, autrice du futur

Alice Rivaz est née en 1901 mais elle a attendu 1940 pour publier son premier roman *Nuages dans la main* sous le parrainage de C.F. Ramuz. Puis, en 1946 elle sort *Comme le sable* et l'année suivante: *La Paix des ruches*. Ensuite, ce sera quatorze ans de silence. Sa production littéraire est faite de longs silences. Le temps d'intérioriser ses sentiments et de les transcrire avec un souci d'exigence. La bibliographie annexée à cette présentation avec les dates de parutions donne un aperçu de ses doutes mais aussi de l'élévation de sa pensée. La forme est classique et tente de s'approcher d'une perfection quasi inatteignable. Il en résulte une oeuvre classique et intemporelle. On serait tenter d'affirmer qu'Alice Rivaz n'affronte que maintenant les lectrices et les lecteurs qu'elle visait. Ses amis Marcel Raymond, Jean-Claude Fontanet et Jean-Georges Lossier avaient reconnu sa vraie valeur, tout comme son cher traducteur Markus Hediger. Paradoxalement, Alice Rivaz féministe avant l'heure n'avait que des amis masculins. Tous ses éditeurs furent des hommes. Un jour que nous avions convenu de rééditer l'ensemble de son oeuvre elle me dit sans sourciller: «Je suis heureuse que acceptez de me publier car vous êtes un homme». Cependant, elle avait refusé à ce que l'on réédite *Sans Alcool* pour ne pas être jugée comme un

paroissienne débordante de bons sentiments. Chaque auteur a ses contradictions; cependant je pense qu'elle serait heureuse de savoir qu'elle est lue et défendue par des femmes.

Cela étant dit, on aurait tort de résumer son oeuvre à son caractère féministe. Son oeuvre est tellement vaste et riche, raison pour laquelle nous permettons de présenter Alice Rivaz comme un autrice d'avenir.

Bibliographie

Nuages dans la main (La Guilde 1940).

Disponible dans l'Aire bleue avec une préface de l'autrice).

Comme le sable (Juillard 1946). Disponible dans L'Aire bleue avec une préface de Françoise Fornerod.

La Paix des ruches (LUF 1947). Disponible chez Zoé avec une préface de M. Chollet et dans l'Aire bleue avec une préface de M. Dyens.

Sans alcool (La Braconnière 1961. Disponible chez Zoé.

Comptez vos jours (José Corti 1966). Disponible dans l'Aire bleue avec une préface de Xochitl Borel.

Le Creux de la vague (L'Aire Rencontre 1967). Disponible dans l'Aire bleue.

L'Alphabet du matin (L'Aire Rencontre 1968). Disponible dans l'Aire bleue avec une préface de Claire Kraenbühl.



De mémoire et d'oubli (L'Aire Rencontre 1973). Disponible dans l'Aire bleue.

Ce nom qui n'est pas le mien (Bertil Galland 1980). Disponible dans l'Aire bleue.

Traces de vie – Carnets (Bertil Galland 1980). Disponible dans l'Aire bleue.

Jean-Georges Lossier (Etude, 1986). Editions Universitaires, Fribourg.

Creuser des puits dans le désert, lettres à Jean-Claude Fontanet (Zoé 2001).

Les enveloppes bleues, correspondance avec Pierre Girard, (Zoé 2005).

Pourquoi serions-nous heureux (Correspondance avec Jean-Georges Lossier-Zoé 2008).

A paraître:

Une table pour deux (théâtre). L'Aire 2023.

Petits échos de l'Aire (littéraires)

Nous avons récupéré auprès de la Bibliothèque Nationale la préface d'Adolphe, de Benjamin Constant, que nous avons demandée à Jacques Chessex quelques mois avant qu'il ne quitte ce monde. Ce titre reparaitra dans l'Aire bleue au printemps 2023.

La découverte des oeuvres de l'écrivain japonais Taeko se poursuit aux Editions de l'Aire. C'est la plume du Genevois nipponisant Ivan Salamanca qui préfacera les prochains titres à paraître.

Le journal parisien «Le Causeur», dirigé par Elisabeth Lévy, a estimé que le roman de Jean-Michel Olivier *Fête des pères* (coédité avec Serge Safran) est le roman numéro 1 de la production française 2022.

Le libretto de Michel Moret: «Ceux qui rient sont ceux qui savent», fera l'objet d'une adaptation théâtrale appelée **Confidence partagée**. L'interprétation sera assumée par Jean Winiger et sa troupe théâtrale. Premières séances: les 15 et 16 avril à la salle du Phénix à Fribourg.

La collection Le Chant du monde poursuit son activité en célébrant le gai savoir par une anthologie passionnante *Poètes élégiaques de la Grèce archaïque*, la traduction et la sélection ont été réalisées par Yves Gerhard, à qui la Suisse romande doit beaucoup.

Lucien Dallinges est connu comme traducteur d'Hésiode, mais l'Aire, très sensible au talent de cet humaniste, va sortir: *Les Escaliers de la nuit*, des nouvelles préfacées par Georges Leresche, et un admirable recueil de poèmes: *Fièvre*, dont nous publions un extrait dans le présent numéro sous le titre de *Prières*.

Depuis 1978, année du centenaire de C.F. Ramuz, l'Aire a réédité sept titres: *Aline*, *Présence de la mort*, *Besoin de grandeur*, *Adam et Eve*, *La séparation des races*, *Découverte du monde* et *Vendanges*. Nous publions cette année un choix de citations sous le titre: «Le temps humain», un terme qui revient souvent sous sa plume.

Ramuz l'Éternel

David Rouzeau préface *La Guerre aux papiers*

L'aspiration à la paix

Nous avons à nouveau affaire ici à un excellent roman de Ramuz et nous verrons que cette excellence se manifeste à plusieurs niveaux, comme il se doit, naturellement. C'est le dernier roman de Ramuz, comment eût-il pu donc être autrement qu'excellent, même si Ramuz ne faisait que pressentir sa mort et qu'il avait un nouveau roman en chantier, pensé de longue date, *Les hommes posés les uns à côté des autres*? D'*Aline*, paru en 1905, à *La Guerre aux papiers*, en 1942, du destin tragique de la jeune paysanne encerclée par la méchanceté des hommes — car «les hommes sont méchants»... on le rappelle et comprend que pourra —, via tous les périls moraux et naturels affrontés au travers des vingt autres romans, on aboutit à la paix et à la vie simple de Fanchette et de Borchat, le soldat de 42 ans rentré au pays, cette paix et cette vie simple, qui étaient du reste tout ce que demandait Aline, et qui lui fut si impitoyablement refusé... L'œuvre romanesque publiée du vivant de Ramuz est ainsi allée d'un amour-passion tragique à l'amour sage et à la paix. De la fragilité tragique d'une âme juvénile à la sagesse tranquille d'âmes mûrs. La première phrase d'*Aline* présente l'homme mauvais, ennemi de l'amour, «Julien Damon rentrait de faucher.» et *La Guerre aux papiers* se clôt sur l'invite faite par la femme à l'homme à vivre ensemble, dans un amour calme, légèrement teinté d'érotisme, «— Alors si tu veux...». Trente-sept années séparent ce premier et ce vingt-deuxième roman, Vingt-deux romans en trente-sept ans. Vingt-deux chefs d'œuvre ici présentés.

D'une certaine manière, Ramuz avait en quelque sorte accompli son œuvre, que pouvait-il encore ajouter à cette paix simple, à la paix politique, quotidienne et sentimentale, après les ouvertures vers l'Absolu dont d'autres romans s'étaient déjà amplement chargés, que ce soient les romans mystiques ou d'autres comme *Farinet*, le grand roman du rapport poétique au monde et à la vie.

Il est intéressant de noter également que les premières œuvres romanesques narrent des amours ratés (*Aline* (1905), *Jean-Luc*, *Les Circonstances*, *Samuel Belet*) tandis que les œuvres de la maturité montrent des amours réussis (*Derborence*, *Farinet*, *La grande peur dans la montagne*, *Si le soleil ne revenait pas*) — car réciproques, même si les issues sont parfois tragiques avec la mort des héros.

La Guerre aux papiers présente tout d'abord une efficacité dans le sens où un suspense traverse le texte et porte le lecteur jusqu'à la fin. Un roman doit rester un texte qui entraîne le lecteur. Il lui faut une intrigue qui pousse la lecture. Bien sûr, on peut inventer d'autres formes de romans, et Ramuz ne s'est pas privé d'expérimenter, en artiste accompli, en particulier avec ses romans mystiques, dont certains sont précisément plus difficiles à lire (*Présence de la mort*, *Passage du poète*, *Les signes parmi nous* et déjà *Terre du Ciel* ou *La Guérison des maladies*), mais si l'on veut que le texte soit lu et vécu par des lecteurs, cette énergie du suspense, cette captation de la narration, importe. C'est le propre d'un récit, comme d'un film. De son premier récit, *Aline*, à son dernier roman *La Guerre aux papiers*, Ramuz a toujours écrit des romans présentant un suspense, afin de tenir le lecteur en haleine. Ramuz est avant tout un grand romancier, un auteur qui a créé dans la forme du roman, au travers de ce genre. Ces romans sont aussi poétiques — comme chez tout grand écrivain —, mais l'expérience de la beauté artistique n'empêche pas le transport du lecteur par une intrigue, au contraire même l'intrigue sert l'expérience poétique.

La taille de ce récit est assez brève. Sur le papier bible de la Pléiade, il compte une centaine de pages, mais l'édition originale, avec une graphie plus ample, propose un joli roman de 200 pages. On est dans le format des romans-poèmes de la maturité de Ramuz. Il s'agit là d'un des grands romans de sa maturité aux côtés de *La Séparation des races*, de *La grande peur*, de *La Beauté*, de *Farinet*, de *Derborence* ou encore de *Si le soleil*.

Ce roman est en partie historique, puisque l'histoire de ses personnages se produit dans le contexte de la «fermentation» des idées révolutionnaires dans le Pays de Vaud dans la foulée de l'aventure révolutionnaire initiée en France en 1789, et après des siècles, si ce n'est des millé-

naires d'Ancien Régime où le pouvoir est nobiliaire. Beaucoup de Vaudois, en particulier des classes populaires, des paysans surtout et artisans de ces villages, aspirent à la liberté, à l'égalité et donc à la suppression des anciennes «dîmes», dues aux nobles, auxquels se sont déjà ajoutés les impôts de nouveaux gouvernements après l'invasion napoléonienne de la Suisse en 1798 et la libération du Pays de Vaud du joug bernois.

Nous sommes au printemps 1802. Dans un village du pied du Jura, au nom fictif de Bossenges, sis à environ 700 m d'altitude entre la Sarraz et Morges — car c'est surtout cet Ouest vaudois qui se soulèvera en 1802 —, avec la belle vue descendant par monts et par vaux jusqu'à notre lac, avec les Alpes derrière, les habitants brûleront, au début du roman, les actes juridiques fixant les vieilles servitudes, les devoirs féodaux impliquant taxes, corvées et autres obligations en faveur du Monsieur du village, en l'occurrence un certain Monsieur d'Ependes, toujours absent de son village — le mauvais pouvoir abuse de loin, et toujours plus maintenant avec le «progrès», notamment numérique, et les nouvelles tyrannies en régime démocratique... La plèbe paysanne entrera dans le château, se saisira des papiers et en fera un jeu de joie sur une éminence afin que la flamme de la liberté soit vue loin à la ronde. On les appela les brûle-papiers, et dans le patois franco-provençal des Vaudois, les Bourla-Papey.

L'intrigue historique, modifiée librement sur certains points par Ramuz, double des intrigues personnelles. Et il est intéressant de noter qu'il n'y a pas vraiment de personnage principal dans ce récit — à cette manière du Ramuz de la maturité, qui montrait des personnages posés à côté les uns des autres et composaient des romans à multiples situations, comme dans *Présence de la mort* —, ou pour le dire différemment, le héros est secondé par d'autres personnages également assez importants et que la narration suit. Certes, le récit commence avec Borchat, le mercenaire retraité, retourné, comme Ulysse après 10 ans de service, dans son village et se clôt avec lui, et elle — sa caractéristique Fanchette, une Pénélope découverte —, mais on suit aussi le destin de Rose et de David, l'autre couple menacé par la guerre et l'excitation politique. On nous parle également de quelques autres personnages, offrant des contre-points subtils comme parfois dans certains romans de Ramuz — la Tserpette, Pythie locale qui prédit avec le plomb fondu jeté dans l'eau, le frère débile de Fanchette, qui rit de tout — parce que tout n'est pas risible au fond pour une âme demeurée enfant, un rire quelque part supérieur, métaphysique —, et aussi Mlle Suzanne, inconsolable d'avoir perdu son amant disparu et qui s'ennuie, ne sachant plus quoi faire de sa vie... car en effet qu'y a-t-il à part l'amour? Rien bien sûr, le seul néant, l'ennui... On parle également de la collectivité dans son ensemble, de ce peuple de paysans que sont avant tout les Vaudois. Le suspense est ainsi double, historique et singulier, puisque le devenir de deux couples est en jeu.

On peut voir dans ce roman, comme toujours chez Ramuz, une réflexion sur la vie et nous retrouvons la question fondamentale du lien entre, d'un côté, la politique et, de l'autre, la vie sentimentale — intérieure — de certaines personnes. Comme dans *La Guerre dans le Haut Pays*, mais de manière moins tragique, des relations affectives, et tout simplement la vie normale et naturelle des hommes, sont contrariées par la situation politique. Le jeune couple de parfaits amoureux, qui est un élément récurrent de l'œuvre ramuzienne de la maturité, Rose et David, est séparé par un conflit politique, par le contexte social et politique, qui parvient à perturber même jusqu'aux plus profondes campagnes où les vies sont pourtant quasiment autarciques. L'amour est contrarié. Au début du roman, la séparation, nom du Mal chez Ramuz, domine l'amour, qui est le Bien. Rose est servante au château du village, d'une famille nombreuse, elle a besoin de cette place. David est le fils du jardinier du même château, un jeune homme acquis aux idées républicaines et décidé à s'engager par les armes.

Comme dit, on retrouve la présence centrale dans le roman d'un jeune couple qui s'aime, véritable matrice vivante de l'avenir, matrice de la vie pour les hommes, force fondamentale, car lieu de l'amour et de la fécondité,



Quelques livres publiés autour de Ramuz

Benjamin Mercerat: *C.-F. Ramuz ou l'utopie de l'art* avec reprise de la couverture de Mercerat. L'Aire.

Jacques Chessex: *Ecrits sur Ramuz*. L'Aire.

Philippe Renaud: *Ramuz ou l'intensité d'en-bas*. L'Aire.

Vient de paraître: C.F. Ramuz: *Le temps humain* — choix de citations de M. Moret (Collection L'Aire bleue).

qui est aussi présente de manière fondamentale dans plusieurs autres romans: dans *La Guerre dans le Haut pays* avec Félicie et un autre David, dans *La Grande peur dans la montagne* avec Victorine et Joseph, dans *Derborence* avec Thérèse et Antoine et, à certains égards, aussi dans *Si le soleil ne revenait pas*, avec une autre Thérèse — spécialement de feu et voulant donner la vie à des enfants, Thérèse, du grec *tarasia*, «qui récolte» — et son nouveau, et aimé, mais faible époux, Augustin. Nous avons ici cinq romans où le jeune couple est d'abord empêché d'avancer, les deux *Guerre*, *aux papiers* et dans *le Haut pays*, pour des raisons politiques (pour les raisons folles de la guerre, heureusement en l'occurrence elles furent de petites guerres, pourtant avec leur lot de morts et des tragédies totales pour certaines personnes), dans *La Grande peur* pour des raisons financières et de calamités naturelles, dans *Derborence* pour une seule grande calamité géologique et enfin dans *Si le soleil* à cause d'une paranoïa collective. Ramuz passe en revue, dans ces romans et plus largement dans les autres aussi, cette diversité de causes amenant le malheur de l'homme. Il y a ainsi comme un certain souci d'exhaustivité dans son étude de l'homme. Certains de ces romans finiront mal, avec la mort des héros, la mort du jeune couple — unis jusque dans la Séparation, comme Roméo et Juliette (*La Guerre dans le Haut pays*, *La Grande peur dans la montagne*), la plupart finiront bien, comme *Derborence*, *Si le soleil ne revenait pas* ou *La Guerre aux papiers*.

Ces jeunes couples, manifestant un amour réciproque et évident, montrent, pour Ramuz, le fait que l'amour entre un homme et une femme est possible et qu'il peut être le fondement de la famille qui accueillera des enfants. Cet amour est au fond la base de la vie humaine.

C'est le premier amour, un amour érotique, l'amour pre-

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

mier qui fonde la cellule primordiale de la société et de l'humanité qu'est le couple, lequel va donner naissance à des enfants. C'est une des formes de l'amour, aux côtés de l'*amour absolu* de la vie (l'amour expérimenté par le poète lors de la « minute heureuse » baudelairienne, par le mystique et par tout homme quand il se relie à l'Absolu), de cet amour qu'est l'*amitié* et de cet autre amour enfin qu'est la *fraternité* sociale et humaine, entre tous les hommes, qui sont, au fond, frères.

Ce roman se rapproche encore plus de *La Guerre dans le haut pays*, car on a aussi une jeune femme qui encourage son amant à ne pas s'engager dans le conflit idéologique et guerrier. On trouve au début du roman une discussion consacrée à ce sujet, où la jeune femme cherche la paix et accepte une situation peut-être point optimale au niveau idéologique, tandis que l'homme est poussé par ses « idées » politiques, par un « idéal » politique, qui l'entraîne dans le conflit social, alors qu'il eût pu continuer de mener sa vie normale tranquillement. *Mutatis mutandis*, Victorine dans la *Grande peur* assume aussi cette fonction typiquement féminine, du point de vue de l'œuvre de Ramuz, de chercher la paix de la vie humaine normale, quand elle ne veut pas que son Joseph monte sur l'alpage maudit. Ici, ce ne sont pas des « idées » politiques et relativement abstraites, qui poussent Joseph, mais cette autre idée abstraite qui est d'avoir plus d'argent. C'est la tentation du *matériel*, qui fait prendre le risque, en l'occurrence mortel, de la *séparation* d'avec son aimée, c'est une réplique en plus petit de la motivation des propriétaires de ne pas laisser sans usage cette herbe au pied des glaciers, la cupidité humaine de tout optimiser, de refuser l'inutile, d'être incapable de se relier à cette nourriture suprême, vraie manne céleste, consistant à *voir*, et donc *sentir*, c'est-à-dire rendre *présente* en soi, la Beauté du monde, l'Absolu ; au nom de la raison et de l'argent, c'est-à-dire du règne de l'utilité, du matérialisme, que Ramuz honnissait, l'homme veut tout posséder, veut tout « marchandiser » — ce que les oligarchies anglo-saxonnes, davosiennes, à l'œuvre de nos jours se chargent de faire, à son insu, et avec si peu de révolte —, et la montagne lui montrera impitoyablement, à l'homme, que là n'est pas l'essentiel. L'essentiel est dans l'*amour*, obtenu par la contemplation de la Beauté du monde et par tout un travail de l'âme, bref l'Absolu.

Il y a ainsi trois romans dans le début desquels on trouve un *grand dialogue de jeune couple*, où la jeune femme encourage son aimé, son mâle, son homme, à rester auprès d'elle, à continuer de mener la vie normale composée de toutes les belles activités quotidiennes ainsi qu'à fonder une famille, à donner vie à des enfants et à les élever. Au final, Ramuz semble donner raison à ces femmes, car en chacune de ces situations, le péril politique n'était pas si grand qu'il fallût absolument prendre les armes. Si la testostérone masculine avait été plus calme, la vie aurait été plus paisible et plus juste. Ici, il semble que le masculin soit moins incarné dans le réel que la femme, qui saigne chaque mois et porte les enfants, et qu'il ait plus tendance à partir dans l'abstrait. Ramuz réfléchit à la complexité de ces situations, à cette problématique anthropologique fondamentale qui nous concerne tous. Il ne dit pas que les choix sont faciles. Mais on peut reconnaître dans ces situations la méfiance que Ramuz a toujours eue envers les idéologies et les engagements partisans. Ni de droite, ni de gauche, ni conservateur, ni progressiste, ni libéral, ni communiste, refusant de donner en 1936 telle contribution à *Commune*, la revue communiste d'Aragon, mais refusant aussi de s'engager avec la Ligue vaudoise, le mouvement Ordre et tradition, un mouvement identitaire et maurassien vaudois, quand bien même il est proche sur certains points de ces deux conceptions présentées habituellement — mais peut-être en grande partie faussement — comme radicalement opposées (le communisme d'un côté et, d'un autre, le souverainisme identitaire et conservateur, au sens noble du terme¹). Ramuz se méfie des abstractions irréelles, des « idées » trop abstraites, et qu'on excuse ces pléonasmes, mais c'est que le pléonisme n'est précisément pas compris. Elles font d'une part perdre le rapport avec le réel, elles nous en détournent, et elles peuvent potentiellement faire beaucoup de mal, en violentant les personnes, en voulant changer de manière autoritaire des pratiques au demeurant positives, des pratiques séculaires, fruit d'innombrables expériences et améliorations humaines, des pratiques souvent dictées par la Nature. L'essentiel, selon Ramuz, est l'Etat de Poésie, pour parler comme Haldas, c'est la « minute heureuse », c'est la relation avec l'Absolu de la vie, avec la Source haldasienne, c'est être dans l'Amour, et c'est aussi la vie simple qui entoure ce rapport à l'essentiel. Le contexte social ou politique est quelque part secondaire. Il faut simplement qu'il n'empêche pas cette relation à la Vie. Et les seules petites améliorations que l'on peut porter aux régimes politiques, dès lors qu'ils sont assez modérés et qu'ils laissent les gens vivre tranquillement trouveraient

leur justification sur cette seule question d'améliorer le lien à la vie. Ramuz est en cela un conservateur, mais un conservateur humaniste et « progressiste », dès lors que certains « progrès » vont dans le sens de la vérité, de la beauté et de l'Amour, mais souvent les progrès vont vers la laideur et le mal, ou rien de particulièrement mieux...

Notre roman exprime bien cette conception de Ramuz. Le vrai enjeu pour ces hommes est leur rapport à l'Absolu, et chose semblable, à la Beauté de la vie et de la Nature. Leur vie consiste, et ils y consentent pleinement, à travailler leurs champs et potagers pour avoir de la nourriture. Leur vie de paysans consiste à accomplir ce travail millénaire du travail de la terre. « C'est qu'on est avant tout paysan, par chez nous. On est esclave des saisons ; c'est elles qui commandent. » Leur vie est dictée par le rythme de la nature et celui des saisons. C'est agissant de la sorte que leur vie aura du sens, qu'elle s'accomplira de manière plénière.

Pour aller un peu plus loin sur la question des oppositions politiques, une résolution pacifique des problèmes serait de laisser les individus libres de choisir leur idéologie et de se regrouper avec ceux qui partagent la même. Car, nous disions que les enjeux politiques n'étaient pas si grands, mais on peut aussi les considérer comme très forts. Dans les deux *Guerre*, il s'agit de la différence entre les valeurs de l'Ancien régime et celles de la modernité démocratique. Les référentiels mentaux, les cultures, sont très tout à fait différents et opposés, du moins au plan des mots et des références (conception religieuse hiérarchique *versus* conception athée égalitariste). Josias-Emmanuel, le père de David, puisant dans l'Ancien Testament sa vérité, ne peut supporter l'athéisme et l'égalitarisme de la Révolution française, et cette opposition amènera à cette guerre des Ormots. Il en va de même dans *La Guerre aux papiers*. Simplet, les hommes ont tendance à ne pas supporter ces différences et de partir en guerre, et le vainqueur imposera son modèle au vaincu. On n'est pas tolérant avec la différence culturelle et civilisationnelle... Ramuz travaille cette problématique complexe et montre la tragédie pour les êtres que ces contradictions insolubles impliquent. David aurait dû se montrer moins radical, plus prudent par rapport aux idées françaises s'étant répandue dans la plaine jusqu'à Aigle. On aurait pu être un peu plus souples avec les « idées » et rester plus en lien avec des réalités essentielles, sa relation à son père, fonder une famille avec Félicie. Son père aussi aurait dû être moins radical, plus pondéré. Mais la question se pose, jusqu'où faut-il faire des concessions, jusqu'où peut-on tolérer un ordre politique que l'on désapprouve, jusqu'où, avant de prendre les armes et de mourir peut-être en martyr pour une vision du monde ? On verra que *La Guerre aux papiers*, écrit en pleine et atroce seconde guerre mondiale, publié en 1942, défendra cette pondération, cette modération, cette tolérance parmi les hommes...

Les actions des Bourla-Papey ont fait montre d'un certain courage. Il fallait quand même y aller pour oser brûler les titres féodaux, pour marcher sur Lausanne, puis Morges et à nouveau Lausanne, avec tous les risques de représailles. Et ces actions ont sûrement contribué à bien montrer l'état de l'opinion publique, qui était pour une transition vers un régime républicain et l'abandon des structures d'Ancien régime. Mais ces actions furent menées à la va-doise, de manière calme, avec ce fameux mélange d'audace et de prudence, de courage et de pleuterie — « elle tient le juste milieu ! » —, avec des pauses où on se passait la bouteille de fine de cerises, il faut bien se donner du courage quand même ! Au final, on craignait de trop verser de sang, on n'est pas des sanguinaires par chez nous, pas des extrémistes, on est pour la paix, et on craint aussi les balles pour soi-même, peut-être surtout aussi. On ne veut pas utiliser les armes... « La patrouille, n'ayant rien répondu, ils avaient tiré en l'air. » On tient à sa vie calme, on est au fond pacifique, on est paysan, pas soldat, on travaille la terre, on aime et on est formé à ce rythme calme et puissant imposé par la Nature, mais on a sa fierté et on ne va pas se laisser faire non plus — « mais elle fait à son idée » —, et s'il le faut vraiment, on se battra, et certainement avec une grande rudesse. Borchat reçoit une balle dans le mollet, blessure bénigne, dont il va se servir pour être cajolé par les autres. L'équipée fut particulière, on y marcha beaucoup, on transpira, on attendit passablement avec une certaine crainte nouée au ventre, mais on y but aussi, et ce ne fut pas si désagréable au final, avec les copains. Et quand le commandant de cette troupe révolutionnaire perdit le soutien de la France, on rentra vite dans nos campagnes.

Et surtout, c'est le gel qui sonna la fin de l'aventure. Ramuz le dit clairement dans son texte. La problématique politique existait et n'était pas anodine. Il fallait bien un jour renverser le pouvoir de ces Messieurs prétendant être d'une autre nature, supérieure à la leur — mais qui ne furent pas toujours à la prétendue hauteur... Le gel ayant

tout détruit, il était nécessaire pour eux de revenir au village pour aider leur femme à replanter le potager, à s'occuper du bétail et des terres. Cette nécessité s'imposa.

Ce roman, en pleine guerre, au milieu des horreurs, en 1942, est un roman de paix, de modération, de sagesse. Ainsi la communauté du village sait aussi être modérée et cette pondération est fortement manifestée par l'intendant du château, Epars, qui est au service de Monsieur d'Epandes, car, malgré la violence des événements, l'intrusion dans le château, le vol et la destruction des documents, il reprend à son service Rose, qui pourtant a trahi le secret de la cachette des titres, déchirée qu'elle était par son amour pour David. Elle est reprise grâce à la médiation de M^{lle} Suzanne, figure pourtant assez notoire des révoltés. « Il a fait semblant d'hésiter encore, mais je voyais qu'au fond ils étaient tout contents l'un et l'autre, parce qu'ils étaient habitués à toi, le frère et la sœur. » Les « habitudes » affectives, les liens affectifs habituels, connus, expérimentés, appréciés, les fidélités affectives — *vraies réalités* — prirent sur les dissensions politiques. Rose n'en a que faire d'être sous l'ancien régime ou dans la république. De toute façon, au final, un système est-il vraiment mieux que l'autre ? Telle bonne noblesse sera peut-être meilleure que telle démocratie miteuse et corrompue par des groupes d'ultra-riches comme à notre époque... Elle désire vivre son amour et sa vie simple avec son amoureux. Elle désire réaliser son destin personnel, là où elle est, humblement, et de même pour toute personne.

Ce roman est un vrai éloge de la vie paisible, de la vie en paix. Il se clôt avec un dialogue se terminant comme un poème, avec un quatrain de pentasyllabes, et des symétries exprimant la réciprocité de l'amour :

Il lui avait dit :

« Alors, cette fois ? »

Elle lui avait dit :

« Alors, si tu veux... »

Enfin, si cette paix a son sens, c'est que le monde est *beau*. La beauté du monde est là, l'homme peut la voir et la vivre. En organisant sa vie de manière simple et réaliste, l'homme peut profiter de cette beauté des choses et être heureux. Il peut remarquer et ressentir le miracle de l'existence à chaque seconde, et en tirer une leçon pour être meilleur, pour être digne de ce miracle, pour donc aller vers l'amour, le plus possible. Le roman est ainsi ponctué de magnifiques descriptions poétiques de la nature, des paysages, et aussi des réalisations de l'homme, ses champs, ses villages. Et quelque part, les conflits politiques, l'excitation idéologique, les armes, ... détournent de la vie simple qui permet de vivre cette beauté du monde. L'idéologie détourne de la contemplation. Les hommes devraient moins s'exciter dans les choses abstraites, dans les combats d'idées, dans les idées tout simplement, mais ils devraient plus être reliés à la nature, au monde physique autour d'eux, qui est beau, et qui permet de les nourrir intérieurement. C'est pour cela que la modernité est catastrophique. Elle coupe de plus en plus l'homme de la nature. On le voit maintenant avec la progression de la technologie numérique, du monde numérique, de ces fous qui préfèrent vivre devant les écrans, de télévision ou d'ordinateurs, avec des lunettes de monde virtuel, dans des jeux virtuels et comble de cette pathologie dans un monde parallèle, celui de ces métaverses et autre réalité virtuelle dédoublée. C'est notamment l'homme américain, soumis à la techno-science et à des forces diaboliques de l'Argent, qui est malade.

L'homme doit être au contraire relié à la beauté de la nature et à l'amour pour ce monde et les hommes. L'homme doit être dans une foi chrétienne, dans une foi bouddhiste, dans l'attitude du poète. Il doit l'être aussi par son travail. Il doit l'être au moins par la pensée, par la vue, qui nourrit la pensée. Les artifices laids faits de béton ou d'images numériques perdent l'homme, le déshumanisent, en font une bête, même pas, un monstre détestable, et qui, heureusement, court à sa perte, la meilleure chose qui pourra lui arriver à lui, et au reste de la Création.

La composition du roman est donc brillante. On y voit tout l'art de Ramuz. C'est un roman léger, un roman d'épilogue, très calme, qui chante la vie ordinaire et sa beauté. Il ressemble au dernier film de Clint Eastwood, *Cry macho*, qui est également un film de fin de carrière, de fin d'œuvre, d'adieu, ayant une trame simple, et un héros qui a pour finalité de vivre paisiblement avec une femme et une famille, vivre en paix et pouvoir savourer la vie simple, qui recèle l'essentiel, la vie elle-même, sa présence, la Source de la Vie.

¹ Cf. Georges Duplain, qui parle de cette indépendance intellectuelle de Ramuz dans son *C.F. Ramuz, une biographie*, 1991, pp. 371-372.

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Rencontre à La Boisserie

Christophe Gaillard

L'innocente et la grâce

Il fallait bien la gourmandise et l'érudition de Christophe Gaillard pour se faire greffier – une plume et des coussinets – d'une telle matinée...

Georges Bernanos décline – les honneurs et tout court. Boiteux, malade, il lui reste un an et demi à vivre. De retour du Brésil qui lui a rendu sa fierté, il serre une dernière fois la main d'un général de Gaulle qui, en cette fin de 1946, a déjà entamé sa traversée du désert. Mais l'aube est belle, à Colombey-les-Deux-Eglises, et les deux hommes prennent le café comme le temps de se retrouver, sinon de se connaître. Arpentant le domaine, ils conversent et monologuent, s'emportent, s'amuse, s'opposent autant qu'ils se confondent, devisent des guerres et des vieilles pierres, du Ciel et des utopies, des bancs de l'Immaculée-Conception qu'usèrent leurs jeunes fesses, d'écriture et d'humbles créatures; car voici la vraie raison de l'invitation des époux de Gaulle: leur fille Anne – la grâce en hébreu, benjamine trisomique, blessure et bénédiction, *l'innocente aux mains pleines* – c'était le titre du manuscrit.

Les pas mènent dans la ménagerie qu'elle aime tant, terme d'une balade jubilatoire en la meilleure des compagnies: celle des morts dont l'auteur transcrit ici, comme Lucien de Samosate ou Fénelon, le dialogue – part belle à l'un comme aux autres, conciliant le nerf du théâtre et le souffle du roman, l'intelligence roborative et la verve de personnages qui n'ont pas plus à perdre qu'à cacher, comblant le lecteur d'anecdotes et de bons mots – dût de Gaulle se faire lyrique.

On n'en attendait pas moins de Gaillard, esthète amoureux, prodigue et prévenant, qui sait par cœur ses grandes figures, lui qui, superbement capable de contes espagnols (*Boabdil et la femme qui pleure*) et d'une sottise canine (*Chienne de vie magnifique*), dit avec la même exigence virtuose l'ambassade valaisanne de Chateaubriand (*Une aurore sans sourire*) et la captivité de Chénier (*La glorieuse imposture*).

Tout aussi inspirés, de Gaulle et Bernanos convient à la fête Rabelais, Bloy, Balzac et Baudelaire, bien sûr Malraux, Péguy, Churchill, le courage du Père Bruck et l'honneur de Bayard, plein battant pour le spectre d'un dernier larron: Stefan Zweig.

Jeune retraité, Christophe Gaillard se promène dans les vignes, déguste des livres et des vins; il écrit tous les jours, et la littérature s'en réjouit.

Cécric Pignat

L'ultime rencontre entre Charles de Gaulle et Georges Bernanos est longtemps restée à l'abri de la curiosité des historiens, qui ont toujours répété qu'elle fut strictement privée, que rien n'avait filtré et que ce qu'ils pouvaient en dire n'étaient que spéculations. Depuis peu, nous savons qu'elle se tint le 5 décembre 1946, plus précisément au début de la matinée jusqu'à l'heure du déjeuner où vinrent les rejoindre d'autres invités, dont André Malraux. Le soleil brillait ce jour-là en Haute-Marne et, après le café de bienvenue et une visite au cabinet de travail, une grande partie de leur entretien se déroula à l'extérieur, dans l'allée, puis à la «ménagerie».

Nous nous sommes refusés à retranscrire leurs discussions pour en faire une espèce de pièce de théâtre où l'on aurait noté les silences, les hésitations, les interruptions. Nous avons également renoncé à indiquer leurs moindres gestes, si essentiels à la littérature réaliste et au cinéma pour révéler les personnages, mais incongrus dans le projet qui est le nôtre. Personne ici ne se coupe la parole: on s'écoute, on se respecte, et, si les avis divergent, on ne claque pas les portes. Nous avons donc préféré, plutôt que d'ennuyer le lecteur par d'inutiles didascalies, rassembler leurs dialogues, les concentrer pour en faire des tirades comme on en trouvait autrefois dans le théâtre et dans certains romans historiques. Ce choix ne va pas sans inconvénients, dont le principal reste la longueur, qui découragera probablement des lecteurs peu coutumiers aux exigences d'un discours parfois soutenu. Cependant, à l'élégance mondaine des personnages d'avant-guerre ou à l'insignifiance métaphysique du vocabulaire à la mode dans les années noires («– Alors voilà. – Voilà. – C'est comme ça... – C'est comme ça.» Sartre), nous voulions privilégier les diatribes aussi serrées que des cafés «gloria», comme quand s'entendait la voix forte et bien timbrée d'un Vautrin.

Il existe d'ailleurs en Europe un genre venu de l'Antiquité, qui n'est en principe pas destiné à la scène et ne montre aucun geste mimant la vie des hommes. C'est celui du «dialogue des morts». Il donne la parole à des personnages ayant pu se connaître ou non. Lucien de Samosate, Rabelais, Érasme, Quevedo, plus tard Renan, y font se rencontrer aux Enfers des couples, hommes ou femmes, anciens ou modernes, qui furent parfois contemporains, parfois séparés par de longs siècles. Ainsi Montaigne croise Socrate; Charles Quint, Érasme; Agnès Sorel, Roxelane; Montesquieu, Machiavel...

Nous pourrions également évoquer une

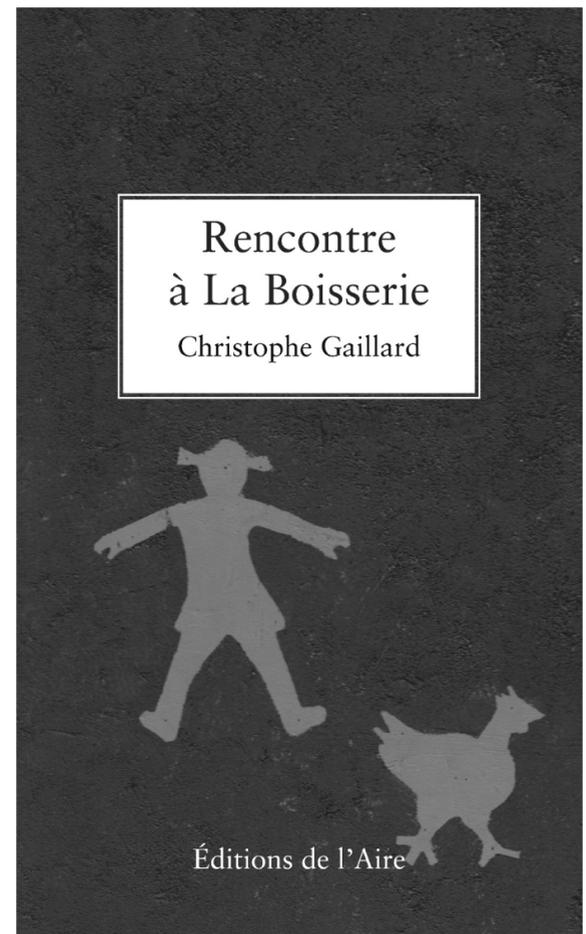


Illustration: Alphonse Layaz

autre tradition. C'est celle du «*récit dialogué*», prise et reprise par les dramaturges qui voulaient illustrer par des conversations plaisantes les débats épineux qui agitent le Grand Siècle: l'absolutisme, le libre arbitre, la grâce, la naissance. Pour varier l'intérêt et soutenir l'attention du lecteur, ils y rajoutaient quelquefois une courte nouvelle, un dialogue dans le dialogue, voire la galanterie d'un madrigal. Bientôt les Lumières, puis les auteurs de la Révolution adoptèrent la forme. Olympe de Gouges confrontait dans une allégorie la «Vérité» et la «France». Sous la Terreur, des chroniqueurs faisaient se croiser Robespierre et Saint-Just, Marat et Hébert. Après Thermidor, afin de sortir des querelles de tribunal et éviter de retomber dans les travers du conte inauguré par Voltaire, on invita les philosophes de tous sexes à débattre dans les boudoirs.

Nous ne sommes pas ici dans un boudoir, pas plus que nous ne sommes aux Enfers. La scène a lieu aux alentours d'une gentilhommière champenoise récemment reconstruite après avoir été pillée, outragée, bombardée. Deux anciens élèves d'un même collège parisien se rencontrent, près de quarante-cinq ans plus tard, auréolés de gloire, mais désespérés de constater que les hommes ne savent que faire de leur liberté retrouvée.

Avant-propos de l'auteur

CHF 25.–

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Quand Pizzotti embellit Lausanne

Juste à côté

J'ai emprunté, en piéton, des centaines de fois, à la montée et à la descente, la rue de la Grotte à Lausanne. Je m'arrêtais devant le magasin de tourne-disques – j'en avais acheté un beau – je disais bonjour au gros chien blanc qui chaque jour de belle saison, dormait sur le flanc devant une vitrine, je lorgnais derrière les haies de maisons bourgeoises où des gens s'affairaient pour des fédérations sportives mondiales et fortunées, je croisais des personnalités qui prenaient le temps de marcher dans ce morceau de Lausanne un peu hors du temps que j'aimais bien. Je ne savais pas qu'au premier étage du numéro huit, un artiste observait, notait, dessinait. Et un jour que j'arrivais aux Editions de l'Aire, autre lieu dont le cœur bat à un autre rythme que le reste du monde, j'ai rencontré Laurent Pizzotti qui dédicait ce petit livre tout en délicatesse. Je ne connaissais son nom que par un dessin au crayon que j'avais il y a longtemps adopté dans une brocante. Des arbres, sans doute des platanes, alignés sur un quai. Cully, Lutry? Je n'en sais rien, mais en bas à droite, il y a cette signa-

ture: Pizzotti. Le papa de Laurent, peut-être. L'homme du premier étage du huit, rue de la Grotte me le dira un jour.

Bon, quand on ne connaît pas, on se renseigne. J'ai donc lu avec grand intérêt la post face du petit livre délicat signée Jacques Poget, et je sais maintenant que Laurent Pizzotti, que ses proches et connaissances surnomment Pizz, «a baigné toute son enfance dans le travail de son père, découvrant ainsi que dessiner, faire de la gouache, de l'aquarelle, c'est un acte normal.» Gamin, il, avec ses dessins et ses mots, de petits livres rien que pour lui. Plus tard, il évoque son désir, à vingt ans, de fonder un atelier de graphisme. Il le fera. Quand le temps du davantage de temps arrive, il regarde comme toujours par la fenêtre, observe le monde tout proche, puis le décrit avec ces aquarelles qui racontent dans ce livre aux allures de carnet les (apparemment) minuscules histoires de ce minuscule quartier. Un texte léger et souplement informatif accompagne les illustrations que je ne me lasse pas de regarder, même parfois à la loupe, pour en déceler les finesses, les nuances colorées qui les tiennent, la grâce des couleurs



à peine posées qui donnent vie à des silhouettes, des engins, même au béton. Il faut que je montre le tableau des arbres à Laurent Pizzotti. Je lui poserai des questions sur l'art du dessin, de l'aquarelle et sur ce talent qui anime sa famille. Pour moi qui ai toujours rêvé de savoir dessiner ce que je vois de beau ou d'intéressant, c'est un mystère.

Philippe Dubath

Juste à côté – En couleurs – CHF 15.–



Danielle Risse Respirer la pluie

Depuis maintenant plus de dix ans, Danielle Risse trace son chemin dans le monde de la poésie en Suisse romande. Sans nul doute les difficultés de l'existence sont la principale source de son inspiration; elles donnent à ses textes le sel et l'intensité qui la caractérisent. D'une sensibilité extrême, la poétesse dessine sa vie en pointillé, poussant ses vers aux confins les plus éloignés de la métaphore, souvent en marge de la philosophie. Questionnant toujours le sens de l'existence, le pourquoi du destin de l'homme et la dureté des temps. Derrière, se cache aussi le mal-être de sa condition de femme – un thème récurrent chez elle – le difficile questionnement sur une vie que l'on a peut-être passer. La vie terrestre est sans doute un passage, mais la poésie reste. Un recueil qui parlera aux âmes sensibles.

Danielle Risse est née à Bienne, mais habite le canton de Fribourg. Elle a publié à ce jour plusieurs recueils poétiques, dont Enfance volée (L'Aire, 2013). CHF 22.–

Coups de chapeau

A la collection «Savoir suisse», qui fête ses vingt ans en publiant «Bertil Galland – vagabond des savoirs», dont les auteurs sont Jean-Philippe Leresche et Olivier Meuwly.

Au livre d'entretiens de Jacques Poget avec Jacques Pilet (Alphil 2022), un condotierre de la presse romande qui a défendu avec panache la littérature romande au cours des cinquante dernières années.

A *La Liberté* de septembre 2022, qui a publié un texte remarquable de Charles-Albert Cingria sur la basse-ville de Fribourg, avec une illustration sublime de Claudio Fedrigo.

Au styliste Antonin Moeri, qui a traduit merveilleusement une biographie de Ludwig Hohl (écrite par Anna Stüssi) chez Campiche éditeur.

A la Municipalité de Carouge, qui a créé, avec quelques écrivains

genevois, le Prix Yvette Z'Graggen. Le secrétariat municipal de Carouge assume l'impartialité des choix du jury et le bon déroulement du Prix. Le premier lauréat est Damien Murith, pour son livre «Dans l'attente d'un autre ciel», paru aux Editions d'en bas.

A Pascal Vandenberghe, directeur de Payot Librairies, qui est devenu le fer de lance de la collection de poche «Florides helvètes» (surgeon d'un titre de la collection «Poche Suisse», à l'Âge d'Homme), qui s'est engagé, au nom de la déontologie professionnelle, à défendre dans ses librairies les collections de poche concurrentes: Zoé-Poche, Campoche et l'Aire bleue.

«Aline», le roman éternel de C.F. Ramuz, a fait l'objet d'une adaptation théâtre-musicale de Thierry Romanens («Et j'ai crié Aline»). Best-seller de la collection L'Aire bleue, à relire avec la préface éclairante de Cédric Pignat. Une Reprise est annoncée au Théâtre du Jorat le 26 mai.

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Patrick Claudet

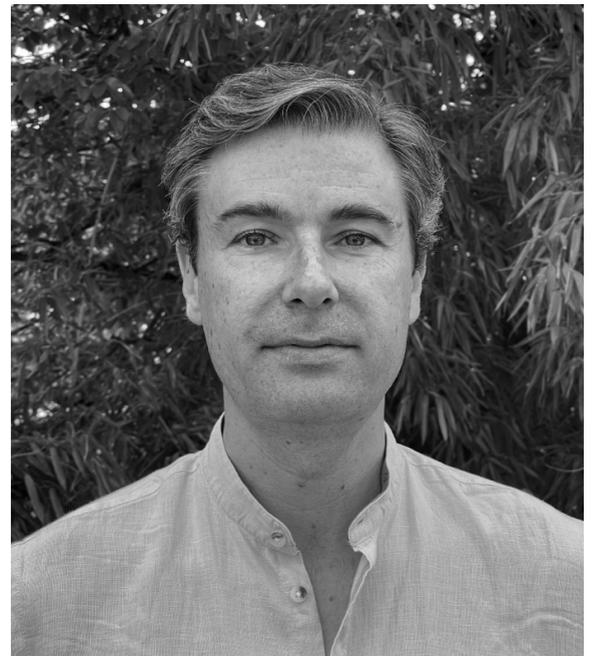
Un ami presque parfait

Résumé

Franz et François ont vingt ans quand ils font connaissance à Londres. Le premier est Alémanique, le second Romand, et leur cohabitation dans un *garden flat* débute au lendemain de la votation sur l'EEE. Huit ans plus tard, on les retrouve à un moment charnière de leur existence : Franz est en burn-out, rongé par son boulot et encore plus par son incapacité à réaliser que son boulot le ronge ; François se fait larguer par Carole, la comédienne avec laquelle il forme un couple qui bat de l'aile à cause d'un ex un peu trop présent. Ensemble, ils tentent de remonter la pente et cherchent à renouer avec l'insouciance et la légèreté de leurs vingt ans. A travers l'histoire de cette amitié a priori contre nature, méta-

phore des rapports entre Romands et Alémaniques, *Un ami presque parfait* évoque en mode caustique quelques épisodes de la Suisse contemporaine. Une manière de construire, par la fiction, un espace culturel commun à deux communautés qui souvent s'ignorent. Une façon aussi pour l'auteur de puiser dans son expérience personnelle et professionnelle, et d'adresser un clin d'œil à Leonard Cohen, dont les strophes suivantes, tirées de l'ouvrage bilingue *The Flame* paru aux Éditions du Seuil (2018), font office d'épigraphe: «*It is going to be like this / Sitting at a bar in Geneva / or is it Zurich / I can never tell which*» («Ça va être comme ça / Assis dans un bar à Genève / ou est-ce Zurich / je confonds toujours»).

CHF 24.–



Patrick Claudet – Biographie

- Né le 5 février 1973 à Lausanne (VD).
- Marié et père d'un enfant.
- Journaliste, scénariste, réalisateur, producteur, auteur.
- Baccalauréat universitaire ès Lettres en Histoire et esthétique du cinéma et en Français moderne (Université de Lausanne).

Diplômé du Centre romand de formation des journalistes, à Lausanne, Patrick Claudet exerce depuis plus de vingt-cinq ans la profession de journaliste. Au fil des ans, il a couvert une grande variété de domaines (tourisme, économie, culture, hôtellerie-restauration, etc.).

Parallèlement, il participe, à partir de 2000, à plusieurs ateliers d'écriture financés par la Radio Télévision Suisse (RTS), dont *Nous les Suisses*. Il est aussi l'un des lauréats du concours d'écriture Grand Public 2005. Ces expériences jouent un rôle formateur important et lui permettent de collaborer avec plusieurs réalisateurs romands, en qualité à la fois de scénariste et de producteur.

C'est dans le prolongement du projet développé pour *Nous les Suisses* qu'il rencontre Vincent Pluss, avec qui il écrit le film de long métrage *Du bruit dans la tête* (Vincent Pluss, 2008), présenté en ouverture des Journées cinématographiques de Soleure en 2009. La comédienne Céline Bolomey, qui y tient le rôle principal, décroche la même année le Prix du cinéma suisse de la meilleure interprétation féminine.

En outre, il écrit, produit et réalise le film de court métrage *Das Künstlerleben* (2012), coproduit par la RTS et financé par la Fondation vaudoise pour le cinéma et le Fonds Regio. Son casting – cent pour cent alémanique – est composé de Lisa Brühlmann, Daniel Rohr et Stephanie Glaser. Cette dernière, connue entre autres pour son rôle dans *Die Herbstzeitlosen* (Bettina Oberli, 2006), fait sa dernière apparition devant une caméra dans la scène finale du film.

Il est également le coauteur du livre *The LP Collection. Les trésors cachés de la musique underground*. Écrit avec Laurent Schlittler, l'ouvrage paraît d'abord en 2013 chez LP Books, avec le soutien de la Ville de Lausanne, de l'Etat de Vaud et de Pro Helvetia, fondation suisse pour la culture. Puis, en 2014, il est publié dans une version augmentée par l'éditeur français Le mot et le Reste. Ce livre est le point de départ d'un projet multidisciplinaire qui a remporté le Prix Ciampi L'Altrarte 2014, et qui a notamment conduit ses auteurs au Lieu unique à Nantes, au Palais de Tokyo à Paris, au Montreux Jazz Festival, au Musée de l'Elysée à Lausanne et aux Rencontres de la photographie d'Arles pour une grande exposition alliant textes, photographies et projections.

Dans le cadre du Master ès Lettres qu'il effectue actuellement à l'Université de Lausanne, il s'intéresse à la question de la représentation des rapports entre Romands et Alémaniques dans les œuvres de fiction. Son travail de mémoire cherchera à déterminer dans quelle mesure la littérature et le cinéma helvétiques contribuent ou non à la construction d'un espace culturel commun.

Bibliographie

The LP Collection. Les trésors cachés de la musique underground (avec Laurent Schlittler), Marseille, Le Mot et le Reste, 2014.

The LP Collection. Les trésors cachés de la musique underground (avec Laurent Schlittler), Lausanne, LP Brooks, 2013.

Filmographie

Katabui (Daniel Lopez, 2016), LM documentaire / producteur associé

Das Künstlerleben (Patrick Claudet, 2012), CM de fiction / scénariste, réalisateur, producteur

Du bruit dans la tête (Vincent Pluss, 2008), LM de fiction / scénariste

The Japanese Cook (Robert Nortik, 2004), CM de fiction / producteur, scénariste

Blanc-bec (Robert Nortik, 2003), CM de fiction / producteur

Liens

Du bruit dans la tête (Vincent Pluss, 2008). Play Suisse <https://www.playsuisse.ch/watch/1328515?locale=fr>

Das Künstlerleben (Patrick Claudet, 2012). Bientôt disponible en ligne.

Page IMDb :

[mhttps://www.imdb.com/name/nm3138972/?ref_=nv_sr_srg_0](https://www.imdb.com/name/nm3138972/?ref_=nv_sr_srg_0)

The LP Company (page associée au projet The LP Collection). www.thelpcompany.com.

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

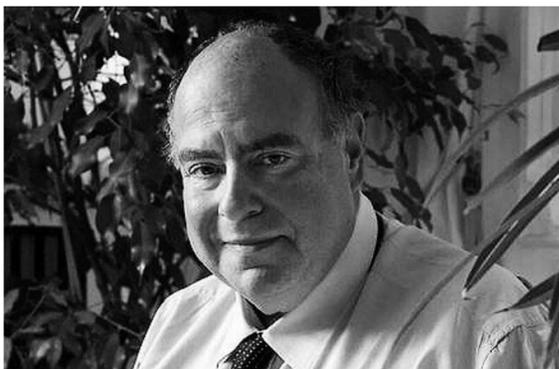
«LE MONDE QUI SE LÈVE – Alexandre Adler m'a dit»

de Jean-Christophe Aeschlimann

Quelques révélations sur fond de l'histoire comme révélation

Le messianisme ? C'est un autre nom de l'espérance, le souvenir de l'espérance et l'espérance du souvenir. De l'Asie aux Amériques, en passant par la Russie, l'Afrique, l'Australie, l'Europe, le Moyen-Orient, la Turquie et l'Iran, Israël, la Suisse, l'Engadine et Sils-Maria, Alexandre Adler, qui connaît aussi bien l'Amérique que l'Union soviétique, dit dans ce livre sa vision du monde et des choses, et parle pour la première fois de son père. Et lève un voile sur Vladimir Poutine, fils de Broverman, chef du contre-espionnage soviétique de 1943 à 1945 et adopté ensuite comme son fils par Youri Andropov lui-même. Une histoire extraordinaire, à verser au dossier des changements qui s'annoncent dans le monde. C'est *Le monde qui se lève – Alexandre Adler m'a dit*, qui paraît dans quelques semaines aux Editions de l'Aire et ???.

C'est à partir de 2015 que nous avons eu l'idée, avec Alexandre Adler, l'un des éditorialistes, historiens et essayistes français les plus marquants de son temps, de nous entretenir d'un sujet qui nous tenait et nous tient à cœur : **celui de ce qu'on pourrait appeler le messianisme aujourd'hui**. Parler du messianisme, dans notre esprit, c'était d'abord suivre les intuitions, historiques, géopolitiques ou simplement subjectives de ce qu'on pourrait appeler l'espérance. **Le souvenir de l'espérance et l'espérance du souvenir**, qui nous font croire et espérer en la possibilité et l'émergence d'un monde meilleur. D'un monde délivré sinon de tous ses défauts, mais du moins émancipé et en marche vers la liberté de l'homme et l'humanité de l'homme.



Un parcours dans le monde d'aujourd'hui et de demain donc, où présent, passé et avenir se répondent et se relancent vers ce qui, peut-être, est à venir, et où, comme aurait dit Walter Benjamin, logent quelques étincelles de messianisme.

Ces pages ont par ailleurs une tonalité particulière, venant d'un homme qui dit ici des choses souvent bouleversantes, y compris qu'il n'a jamais dites à personne, comme par exemple au sujet **de son père, qui dès avant la guerre d'Espagne, à laquelle il participera aussi, fut un agent soviétique**. Ou les passages sur la **Suisse et l'Engadine**, quand avec Alexandre nous parlons d'émancipation, de guérison, de libération.

Ou encore d'histoires extraordinaires. Comme celle de **Vladimir Poutine, fils de Broverman, chef du contre-espionnage soviétique de 1943 à 1945** et adopté ensuite comme son fils par Youri Andropov lui-même. Une histoire extraordinaire, oui, à verser au dossier des changements qui s'annoncent dans le monde.

L'Engadine et la Suisse en chiffre secret du bonheur est de l'utopie, dans le souvenir de Anne Frank

«J'ai connu l'Engadine dès l'enfance et ses ondes m'ont porté depuis toujours. Déjà mes parents et mes grands-parents y séjournaient. L'Engadine, d'une certaine manière, est un endroit utopique. Adorno y a vécu ses dernières années et y est mort apaisé, dans un petit hôtel du val de Fex, juste au-dessus de Sils.»

(...)

«Oui, je suis aussi, comme Einstein a fini par le devenir à Zurich, comme tant d'autres, un citoyen imaginaire d'une Suisse idéale. Et cette Suisse idéale, je souhaite de tout mon cœur qu'elle continue son existence, avec la pluralité qui est la sienne des langues, des religions et des fidélités. Dans l'espérance que toutes ces fidélités finissent par converger, comme dans le calcul infini-tésimal, vers un point commun: celui du messianisme.»

(...)

«Qu'est-ce qui dans tout cela se dit? Ceci: une utopie qui cherche à se manifester. S'il y a cette démesure, c'est que l'histoire est encore à advenir. Et même si la Suisse est aujourd'hui le pays le plus sage et le plus raisonnable de l'Europe, c'est aussi dans cette démesure de Pontresina, de Sils-Maria et de l'Engadine que s'exprime une espèce d'espoir indicible que quelque chose de grand est encore à venir et à créer.»

Poutine, fils de Broverman, adopté par Andropov, une histoire extraordinaire

«A l'origine, il y a le père biologique de Poutine, Broverman, l'un des artisans de la résistance populaire à l'invasion allemande, notamment au titre de chef du contre-espionnage de 1943 à 1945. Ce qui lui a d'ailleurs valu la médaille de héros de l'Union soviétique.»

(...)

«Tout le monde le sait: après la naissance de l'Etat d'Israël, en 1947, Staline s'est retourné non pas d'abord contre Israël, mais contre la communauté juive de l'Union soviétique qu'il considérait occuper une place tout à fait exagérée dans la société, et qu'il tentera ensuite d'éradiquer par les moyens les plus violents. C'est à cette période que Broverman, l'un des personnages les plus en vue parmi les chefs juifs de l'Union soviétique, sera arrêté puis torturé. (...) Quand Staline meurt survient un bref moment extraordinaire de libération. Broverman sort de prison et a encore trois bons mois devant lui. En suite de quoi Beria est à son tour liquidé par Joukov, et comme on dit en Chine, les verdicts sont à nouveau renversés. Tous ceux que Staline avait fait arrêter reviennent en prison. Parmi eux, Broverman. A partir de là, on ne le reverra quasiment plus. Condamné à une douzaine d'années de prison, il en sort pour les deux dernières années de sa vie, comme un légume, tant il a été torturé. Le jeune Poutine, son fils, ne le voit qu'une fois. Après sa mort, le problème Broverman disparaît et devient le problème Poutine.»

(...)

«En 1956, Andropov, qui était très proche de Broverman père et d'autres tchékistes juifs de premier plan - tous seront torturés ou liquidés sous Staline - sort triomphateur mais en réalité titubant de l'épreuve de Budapest, un épisode où pensait-on l'empire soviétique allait s'effondrer sous les coups de l'insurrection du peuple hongrois. Andropov, qui était ambassadeur, c'est-à-dire en fait haut-commissaire du pouvoir soviétique en Hongrie, est victime d'un infarctus, mais il est indemne. (...) Mon père et d'autres amis lui demandent de bien vouloir considérer le fils de Broverman, 12 ans à l'époque, placé en orphelinat vers l'âge de 2 ans. (...) Et Andropov l'a fait. Andropov a adopté Poutine.»

(...)

«Vladimir Poutine était le secrétaire d'Andropov. Ce Poutine était également un héros de guerre, grièvement blessé dans le siège de Leningrad. La femme de Vladimir Poutine, elle, avait perdu l'un de ses enfants, encore petit, dans le siège de la ville. Sachant cela, Andropov a dit à Vladimir Poutine, son secrétaire, qu'il pensait avoir trouvé pour sa femme un jeune orphelin, en l'occurrence le fils Broverman, que lui-même comptait adopter mais sans lui donner son nom. Celui que Vladimir Poutine adoptera s'appellera donc Vladimir Vladimirovitch Poutine.»

Jean-Christophe Aeschlimann, *Le monde qui se lève – Alexandre Adler m'a dit*, Editions de l'Aire, Vevey, 2023.

UNE AIRE DE LITTÉRATURE

Précisions concernant le Prix Michel-Dentan

Dans l'un de ses derniers numéros, la Revue Persil dirigée par Marius Popescu a fait une étude des Prix littéraires de Suisse romande. L'enquête était très complète sauf que le Prix Michel-Dentan avait écarté pour des raisons qui échappent au commun des mortels. Personnellement, je devine les raisons de cette mise à l'écart. En effet, la création de Prix devenu prestigieux a toujours été mystérieuse et floue. Il m'incombe de donner quelques précisions à ce sujet. Le premier Prix Michel-Dentan était interne, il fut décerné à Jacqueline Tanner pour son roman-poème : « La Maryssée » en 1984 d'une écriture très soignée, un brin précieuse mais dépourvue de sens romanesque. Lors d'un repas de fin d'année que j'avais organisé au Vieux-Lausanne, Jacqueline Tanner se sentait un peu oubliée à un coin de table avec son compagnon François Clément. Son teint blême et ses grands yeux désolés ne me laissaient pas indifférents. Je dois rajouter que j'avais beaucoup aimé son recueil : *Aurore pétrifiée*. La presse ne savait pas comment parler de ce livre baroque. Sur le champ, je décidai de créer le Prix Michel-Dentan en lui remettant une enveloppe contenant 500.- Cela me permit de rendre hommage à Dentan pour son travail, d'éditeur en cofondateur de la Coopérative de l'Aire et de la Bibliothèque romande. Bien sûr, je dois rajouter que Michel Dentan avait joué un rôle prépondérant lors de la transformation des statuts de la Coopérative Rencontre en Editions de l'Aire, société coopérative. Pierre-Balthazar de Muralt l'avait, sur le plan juridique, soutenu activement dans ses démarches. Guidés par leur instinct, ils avaient jugé que j'étais l'homme de la situation. J'avais l'avantage de n'être ni professeur, ni juriste mais seulement un libraire, débordant d'enthousiasme capable de passer à l'acte. D'ailleurs à cette époque je lisais « L'Espoir » d'André Malraux, un écrivain certes, mais aussi un aventurier. Il est vrai que la littérature romande de l'époque avait ses mages, ses princes du silence : Gustave Roud et Philippe Jaccottet. Il serait inconvenant de contester la qualité de leur inspiration mais en bons Suisses, ils vivaient hors du monde. Ont-ils su qu'il y a eu une guerre en Corée et au Vietnam ? La littérature romande était dépourvue de sensualité, elle était faite de soupirs inavoués et de frôlements. Grâce au parrainage de Michel Dentan, j'ai fait mon apparition officiellement dans le monde de l'édition avec cinquante francs en poche (le coût d'une part sociale). Mon éducation paysanne m'a appris qu'avec un planton de pomme-de-terre et avec un peu de chance, de patience et de savoir-faire, on peut nourrir un peuple. Avec un œuf, vous pouvez dix ans plus tard vendre dix mille cuisses de poulet. Les mots se commercialisent différemment, mais se commercialisent quand même. Revenons à ce Prix, j'avais quelques économies (trois ou quatre mille francs), j'ai donné rendez-vous à un professeur que j'estimais Roger Francillon au Café Romand à

Lausanne pour lui raconter un conte dormir debout. Je lui ai dit que j'avais rencontré au Comptoir Suisse un diplomate suisse retraité, vivant à Madrid et que celui-ci regrettait qu'il n'y ait pas de Prix littéraire annuel en Suisse romande alors que la production littéraire de ce pays prenait de l'importance en qualité et en quantité. En conséquence, il s'engagera à verser chaque année sur un compte bancaire le montant de 3000.- pour distinguer un auteur méritant. Je le remerciai et lui dis que je serais son intermédiaire loyal et discret. Avant de présenter mon projet à Roger Francillon, je créais des statuts et proposai un jury impartial provenant de tous les coins du pays. Le Prix devait échapper au copinage lémano-genevois et représenter toutes les sensibilités. L'éclectisme n'a jamais nuit à la qualité. Chaque année le Prix était décerné avec un certain panache et même une fois, j'ai entendu un lauréat qui se félicitait d'avoir quitté les Editions l'Aire car cette Maison n'aurait jamais fait le battage médiatique lui permettant d'obtenir cette prestigieuse distinction. Comme dans les contes, cette coopération désintéressée et secrète a pris fin d'une manière inattendue. En 1994, Daniel de Roulet reçut le Prix Michel-Dentan pour « Virtuellement vôtre » (Canevas, éditeur) et lors d'une petite fête sur la Place Saint-François, nous étions une quinzaine personnes autour d'une table, soudain Daniel de Roulet sortit une enveloppe de sa poche et dit en me regardant gravement : « c'est ton fric que j'ai là » ! Je ne me souviens plus très bien de ma réponse mais cet incident arrivait à un moment opportun, car l'Aire vivait un passage difficile et que mes économies pourraient servir à combler d'autres trous. Ceci d'autant plus que Jean-François Duval, membre du jury depuis sa fondation avait déniché une aide financière supplémentaire de Migros. Et j'en profitai pour dire la vérité sur cette histoire et de me retirer de ce projet devenu trop onéreux pour moi. Je me permets de rajouter que jamais je n'ai fait la moindre pression sur le Jury qui ignorait l'origine des fonds. Je ne saurai jamais comment Daniel de Roulet le généreux avait découvert le pot aux roses. Personnellement, j'avais communiqué mon secret à ma compagne de l'époque : Véronique Jobin uniquement. Pour la petite histoire, je dois dire que le Journal de Genève grâce à l'intervention d'Isabelle Martin versait un complément de 1000.- au lauréat.

J'ai été très surpris de la gêne des membres du jury lorsqu'ils ont appris que j'étais à l'origine de cette initiative littéraire. Peut-être ai-je même été sanctionné ? Si j'étais décédé plus tôt, les choses se seraient déroulées sans encombres pour les membres du jury sauf pour Pierrette Pichino qui était psychanalyse et amie de Michel Dentan qui a bien ri lorsque la démystification a eu lieu.

Michel Moret

Lucien Dallinges *Fièvre*

Lucien Dallinges, traducteur d'Hésiode, d'Eschyle et de Columelle, proche de l'helléniste André Bonnard, est peu connu pour son œuvre de poète. Pourtant, en le relisant, non seulement nous voulons saluer sa mémoire, mais nous aimerions qu'il soit lu par la nouvelle génération.

*J'aime la terre et l'homme
Et le sang qui mugit dans l'arbre et le rocher,
J'aime le limon rouge
Où gronde le remous des genèses primaires
Et je sens sourdre en moi par delà les saisons
Des milliards de soleils broyés sous l'avalanche.
Un feu secret s'irrite au plus profond du temps,
Le vent de l'infini fait tournoyer sur moi
Ses vergers de lumière
Et je me vois rejoindre ma naissance
À travers le feuillage
Où passe la rumeur des mondes foudroyés.*

CHF 15.-



Extrait de *Fièvre* de Lucien Dallinges

Prière

Seigneur, ayez pitié, laissez-moi vivre un peu...
Le soleil et la terre ont enfanté l'aurore
Et les choses d'ici sont si belles, mon Dieu,
Qu'il vous faut, sous le ciel, me laisser vivre encore.

J'entends la course rauque et la clameur des eaux,
J'entends dans les torrents la saison triomphale
Et la joie roule sur la terre à larges flots,
Dans le départ puissant des musiques pascales.

Seigneur, me prendrez-vous la volupté de vivre
À l'aube où le vent frais et la douceur d'aimer
Ricochent au lointain, sous le soleil de cuivre?
Me prendrez-vous, mon Dieu, l'âpre plaisir d'aimer ?

J'entends tous les vivants marcher sous le soleil,
Une tendresse étrange a traversé la terre
Et le matin rutile d'un bonheur pareil
Au bruit des tambourins qui chantent dans la mer.

Des premiers jetons de l'Aire bleue à ses derniers rejetons

L'anecdote est peu connue, pourtant elle a son charme: la dégaine de la collection Aire bleue a été pensée, en son temps, par Frédéric Pajak, quand sa silhouette traînait plus souvent dans les parages de la maison d'Éditions ayant ses quartiers à Vevey. Il y a d'ailleurs signé un livre sur Martin Luther («ML, L'inventeur de solitude»), qui semble avoir été, avec quelques autres, le tâtonnement devant le mener à ce grand-œuvre en neuf volumes qu'est le Manifeste incertain. C'était en 1997. J'aime l'imaginer buvant des verres avec Pierre-Laurent Ellenberger et Corinne Desarzens, que je révère.

Vingt-six ans plus tard, il y a aussi quelque chose de l'ordre du manifeste, mais celui-ci sûr de son fait, dans la volonté de publier, pratiquement en même temps, trois ouvrages incontournables de la littérature suisse nés dans trois régions linguistiques et à des époques différentes: «Le pauvre homme du Toggenburg», d'Ulrich Bräker; «Le Chêne brûlé», de Gaston Cherpillod et «Une jeunesse en Engadine», de Cla Biert.

Ce qui rapproche les deux démarches, par-delà l'amitié de deux hommes qui auront marqué l'histoire de la création littéraire dans ce pays dont la forme rappelait, à l'enfant que j'étais, un porc («*Pourquoi Diable mettent-ils des soleils et des nuages sur ce cochon??*», me demandé-je quand la météo s'ébrouait à la TV), c'est la volonté de donner de l'épaisseur à l'histoire, de rappeler que se donnent la main, par-delà les lieux et les langues, les personnes qui réussissent à formuler ce qu'elles sentent et pensent de l'environnement qui les forme et les déforme.

Les Éditions de l'Aire sont très attachées aux œuvres autobiographiques des trois auteurs qu'elles remettent au goût du jour; elles espèrent que des élèves auront ainsi la chance de découvrir des réalités bien distinctes ayant façonné ce pays qui est le nôtre en se gaussant du Röstigraben: celle, plus lointaine, d'un modeste artisan et paysan du XVIII^e siècle; celles, ancrées dans le XX^e siècle, d'un homme de la terre (et de la neige) de Basse-Engadine et celle d'un fils de miséreux romands grandissant pendant l'entre-deux guerres.

«Le pauvre homme du Toggenburg», à l'Aire, passe du vert au bleu, de l'espoir à l'apaisement, pour rencontrer peut-être de nouvelles curiosités. Comme le rappelait Michel Dentan dans sa préface: «*Ecrire, c'est pour lui s'interroger sur le sens même de son existence, et c'est aménager les voies d'une difficile sérénité.*» Ayant noirci du papier toute

sa vie par plaisir et par besoin, c'est grâce au pasteur de Wattwil, qui découvre en 1788 une partie des pages qu'il a griffonnées, que Bräker sera lu. Cela ne changera rien à ses conditions de vie on ne peut plus modestes, mais cela aura son importance dans les considérations portées par l'Europe lettrée sur la manière de (sur)vivre dans certains coins reculés de Suisse.

Trimballé de Schaffhouse à Berlin, se retrouvant soldat à la solde du roi de Prusse des suites de détestables manigances, l'homme de chair et de plume parviendra tout-de-même à finir sa vie sur son sol natal, en profitant pour nous laisser un document d'exception, qu'il est bon de voir désormais voler de ses belles ailes bleues.

C'est en me rendant à Scuol, où il est né, que j'ai lu l'ouvrage posthume de Cla Biert. J'y allais pour revoir et rencontrer des éditrices et des éditeurs venu(e)s des différentes contrées du pays (dans le cadre d'une magnifique idée facilitant les traductions: la Collection ch). Ma lecture était plutôt «technique», puisqu'il s'agissait de traquer les coquilles, mais j'ai été happé. Par ces historiettes; par cette tonalité particulière; par ce mélange de douceur et de dureté; par cette contrée, sur le point de m'accueillir, qui vibrait soudain de 1001 variations confidentielles exaltées.

Gabriel Mützenber, qui a tant fait pour que des livres venus des Grisons voyagent, m'apprenait dans sa préface que Cla Biert est mort presque exactement deux mois après ma naissance, soit en mars 1981; sa sortie de route et mon entrée en jeu se confondaient donc pratiquement. Les livres palpitent aussi par les intimités que l'on s'invente et se découvre avec eux.

S'il est bien deux poétesses qui le savent, ce sont Denise Mützenber et Claire Krähenbühl, fondatrices des Éditions Troglodytes, ceci après plus de deux décennies à déployer les Éditions Samizdat, fruit d'un premier recueil où ronronnait la variante Vallader du romanche. Nous étions en 1992. Aujourd'hui, sous leur nouvelle bannière, elles publient un recueil dans les cinq idiomes composant ce canton que l'on connaît si mal. Cla Biert permet de s'en rapprocher un chouïa.

Il me reste à vous entretenir de Gaston Cherpillod et de son premier récit à la première personne. Celui d'un premier de classe et d'un premier de cordée. Son ascendance a beau être prolétaire, c'est de l'âme d'un leader qu'il est question. L'utilisation d'un mot anglais lui aurait fort déplu, alors parlons d'un

meneur, ou d'un agitateur, ou d'un instigateur. L'homme aimait les synonymes: son vocabulaire est d'une richesse décapante et foisonnante. Il se lit avec un dictionnaire non-loin; de préférence une version en plusieurs volumes.

Son «Chêne brûlé», de son aveu-même, est l'équivalent des poubelles que l'on sort chaque semaine: il est question d'hygiène et de collectivité. Gaston ne veut pas cacher la merde au chat, il préfère l'étaler sur le tableau noir et y écrire avec son poing une déclaration d'amour à Jules Vallès.

J'ai le souvenir physique de ma découverte de la «mise en garde» qui ouvre son livre. J'étais au Café de la marionnette, à Fribourg. Je venais d'acheter cet ouvrage dans son édition originale (collection Aire de la Coopérative Rencontre, 1969), dans une somptueuse grotte à livres, me souvenant que Claire Jaquier nous en avait parlé pendant un séminaire sur la littérature romande.

J'ai ouvert le livre sans trop savoir à quoi m'attendre. J'ai vite été renseigné, et de quelle manière: Un coup-de-poing dans le ventre, suivi d'une bonne droite dans le menton.

Ciel, il y avait donc eu par-là des écrivains qui n'étaient pas des pisse-froid. Il en était au moins un pour avoir craché dans sa plume le venin venu d'années passées auprès de celles et ceux considéré(e)s comme des moins-que-rien, dont mes grands-parents faisaient partie. Ceci avec un style n'ayant rien à envier à ceux qu'il avait appris à admirer, en langue française. Je précise parce que l'animal s'acquiétait aussi plutôt bien avec le grec et le latin. Béret pas, l'artiste d'*avariétés*.

Elles sont nombreuses, les publications indispensables en habits bleus: «L'enfant qui croyait au paradis», de Maurice Chappaz; «L'alphabet du matin», d'Alice Rivaz; «Le marcheur illimité», de Pierre-Laurent Ellenberger; «Trop petits pour Dieu», de Monique Laederach; «Les funérailles d'une herbe», de Raymond Farquet; «Eloge du migrant, d'Adrien Pasquali... Et puis y fredonne aussi le Tessin grâce à Plinio Martini et Daniel Maggetti.

C'est une émotion particulière d'en découvrir trois nouvelles et de vous les présenter après avoir eu déjà l'honneur de préfacer celle (y charbonne un arbre affectionné par les Celtes) de l'affreux gauchiste (devenu, l'aigre-aidant, un réactionnaire misanthrope) que Janine Massard et Pierre Yves Lador appelaient Tonton.

Karim Karkeni

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Jacques-André Reymond***Souvenirs d'un enfant de Genève***

Jacques-André Reymond est né en 1937 à Genève, où il fait ses études. Après divers stages et séjours à l'étranger, il retrouve sa ville natale et rejoint la Faculté de droit, dont il devient professeur dès 1973. Ses souvenirs d'enfance couvrent la période 1940-1956, aux hivers rudes et aux étés lumineux. Ils offrent au lecteur un éclairage du temps de guerre à Genève dans une famille éduquée mais modeste, à Châtelaine puis au Petit-Sacconnex. Le père de Jacques-André, qui a fait mille jours de service militaire, vénère le général Guisan. L'enfant grandit et passe sept ans au Collège Calvin. Les jeunes lecteurs de ces Souvenirs seront sans doute un peu effarés des moeurs de cette école de garçons (les filles n'y seront admises qu'en 1969), où les professeurs sont maltraités et harcelés, à moins que par leur personnalité ou la peur qu'ils savent inspirer, ils parviennent à se faire respecter. L'auteur, un garçon pas tout à fait comme les autres, premier de classe et turbulent, qui dès douze ans courait les librairies de la ville, fait revivre cette époque, ce monde que, dit-il en conclusion, «j'ai aimé et qui a disparu pour toujours». Evelyn, la femme de l'auteur, aurait voulu que ces Souvenirs, qu'elle admirait, fussent publiés avant sa mort. Cela n'a pas été possible, mais son voeu est aujourd'hui exaucé.

CHF 15.–

Françoise Gardiol***Le Reikyūsha arrivera demain à Marrakech***

Comment concilier art et artisanat, recoller des morceaux d'Histoire d'hier et d'aujourd'hui, s'inspirer du Japon et du Maroc pour arriver à

Genève? Point d'énigme policière, mais le parcours d'une oeuvre d'art contemporain créée par Eric Van Hove et des artisans magiciens des matières, détenteurs des savoirs anciens menacés par la bimbelerie industrielle chinoise.

Est née une Peugeot 504 recyclée en *Reikyūsha* et baptisée Zaouïa 504, adoubee par le Ministère des Transports du Maroc et en danses et mets de mouton rituels. Comment arrivera-t-elle au Cimetière des Rois où gisent des pestiférés du XV^e siècle? À vous de le découvrir.

Françoise (Lieberherr)-Gardiol est ethnologue. Son parcours l'a menée sur tous les continents, publiant essais et récits inspirés de ses voyages.

Derniers livres parus : Pérégrinations parmi des peuples invisibles (Aire 2015), Abécédaire de villes entre les mondes (Complicités Paris 2018), Prendre le signal de l'univers, entre Perse et Iran (Aire 2019), Déracinements, exils et renaissances, des routes Gardiol (Aire-Ouvertures 2021).

CHF 5.–

Jacques-André Reymond***Louise***

ou

Madame Maigret

Jacques-André Reymond est né en 1937 à Genève, où il a fait ses études, avant de passer une année à Vienne. Il y rencontre sa future femme, et, après un an de journalisme et trois ans à New York, il obtient son brevet d'avocat et rejoint la Faculté de droit de Genève, dont il devient professeur dès 1973. A défaut de tout talent artistique, aime-t-il à dire, le droit offre les carrières les plus intéressantes. Au décès de sa femme, en 2020, après soixante années de vie commune, désorienté et désœuvré, l'auteur adopte le projet d'une courte «biographie» de

Louise. En trois mois, il lit l'intégralité de la saga Maigret et consacre trois mois de plus à raconter l'histoire d'amour de Jules et Louise. L'un des fils de Simenon l'encourage à la publier. Mon père, lui dit-il, aurait trouvé votre texte «épata-tant». L'auteur avait «découvert» Maigret et Simenon à l'âge de huit ou neuf ans dans un petit grenier de Châtelaine. «Ce fut, écrit-il dans sa préface, le début de ma fascination pour l'auteur de ces romans sombres, où, dans un jour glauque et sous une lumière blafarde, un policier massif et pesant, vêtu d'un manteau à col de fourrure et coiffé d'un chapeau melon, s'imprégnant de l'atmosphère du lieu d'un crime, en devine le motif et en découvre le coupable.» Maigret n'a aimé qu'une femme dans sa vie, qui mérite qu'on la connaisse mieux et lui rende hommage.

CHF 15.–

Louis Courthion***Le peuple du Valais***

Louis Courthion est né 1858 au Châble dans la Val de Bagnes. Suite à des problèmes matériels, il quitta le Valais à l'âge de 17 ans sans espoir de retour. D'abord, il alla à Paris où il fit mille et un petits métiers mais avec une prédilection pour l'écriture et pour les sujets historiques. Désirant vivre de sa plume, il assumait la rubrique «chiens écrasés» au *Figaro*. Dès son retour en Suisse, il fit du journalisme, écrivit des contes typiquement valaisans et s'intéressa aux traditions populaires ce qui l'amena à écrire ce «*Peuple du Valais*» qui narre avec talent le Valais séculaire, celui qui précéda la construction des barrages et l'avènement du tourisme.

Homme éclairé et franc-maçon proclamé, Louis Courthion anima les mouvements intellectuels et anticléricaux qui débouchèrent sur l'industrialisation de l'Octodure. En scrutant le passé de son pays, Courthion nous livre les clés de l'avenir.

CHF 30.–

S. Corinna Bille

extrait de

LE PAYS SECRET*Printemps*

*Une vache danse dans le pré,
Les arbres attendent
Au ciel, je vois une étoile rouge
Les oiseaux s'en sont allés.*

*Je pense à vous mes bien-aimés,
A vous dont le coeur est pur.
Les autres... je les ai jetés
Par-dessus le bord de mon âme,
Je n'irai pas les retrouver.*

Mousse Boulanger

extrait de

POÈMES À L'HOMME*La mémoire*

*L'homme marche
ruisseau, cascade
il retourne ses pas
une fragilité d'herbe
l'incline et le redresse
sa main cherche
l'éclair des mémoires
où chante une voix*

UN AIR DE PRINTEMPS

Harry Koumrouyan, écrivain et gentilhomme*Vienne le 12 mars 1938*

Harry Koumrouyan est un écrivain genevois d'origine arménienne. Licencié en lettres, il fut d'abord un fonctionnaire apprécié de l'Instruction publique genevoise avant de s'adonner à l'écriture. Aujourd'hui, nous rééditons dans l'Aire bleue son premier roman «Un si dangereux silence»: Ce beau roman sera suivi de «L'Impératrice des Indes» et «Courir dans les vagues». Tous ses livres furent traduits en américain et en arménien.

À la veille d'un déménagement, le narrateur retrouve dans une armoire trois lettres d'un lointain aïeul, Elie Elfenbein. Elles ont été écrites à Vienne en 1938. Seules traces du disparu, ces

documents permettent toutefois de deviner ce que fut son destin, à l'époque où l'Autriche connaissait la période la plus tourmentée et la plus brutale de son histoire. Au milieu du drame surgit une histoire d'amour inattendue entre Elie et une jeune pianiste qui interprète magnifiquement une sonate de Schubert...

Harry Koumrouyan a publié trois romans aux Editions de l'Aire, Un si dangereux silence, L'Impératrice des Indes et Courir dans les vagues. Il a également écrit deux histoires policières pour les enfants et prépare un livre destiné aux adolescents.

Vienne, le 12 mars 1938 – CHF 5.–

BLEU COMME UNE FEMME

A la fin de l'été nous allons sortir un ouvrage de photos de Pierre Albert célébrant la femme sous toutes les coutures. L'auteur photographie des modèles sous toutes les latitudes et dans toutes les attitudes. Et nous avons jugé opportun de sélectionner celles qui ont inspiré notre artiste et qui, en même temps ont écarquillé nos yeux. L'éternel féminin fascine l'homme depuis la nuit des temps, (Adam n'aimait pas seulement les pommes mais aux aussi les femmes et nous le félicitons de son bon goût avec un certain retard). Les poètes ne cessent de chanter la femme, les philosophes l'observent, les imbéciles la jugent, les théologiens l'exaltent ou la condamnent et Pierre Albert la photographie pour nous éblouir et pour l'immortaliser.

Le modèle ci-dessous donne un aperçu de la singularité du regard de l'auteur:

Ce livre paraîtra en septembre. En même temps, une Exposition de Pierre Albert aura lieu en septembre à l'Audacieuse Galerie à Carouge, rue Ancienne à Carouge/GE.



Neully, le 14 février 2023

Mon cher,

Tu t'étonnes que nous autres citoyennes et citoyens de France, nous passons une partie importante de notre temps à faire grève ou à manifester dans la rue en hurlant des slogans assassins adressés à notre Président et au Medef. Tu oublies que l'acte de manifester est supérieur à l'objet de notre requête. On préfère manifester qu'obtenir gain de cause, c'est dans nos gènes. Le mécontentement nous aide à vivre. Par exemple, mon mari défunt m'a laissé un héritage qui assure honorablement mes vieux jours, mais je vais souvent manifester dans les rues de Paris car j'y trouve un plaisir spécial. Dans ces moments-là, les gens perdent leurs inhibitions et comme la plupart de mes concitoyennes, j'y vais pour draguer. Lorsqu'on atteint la cinquantaine, ces petits bonheurs sont bienvenus. Ne crois pas qu'après une manifestation, Mélenchon et Ph. Martinez vont se recueillir à Notre-Dame. D'ailleurs, Mai 68 fut une vaste partouze nationale. A l'époque, j'étais au lycée et j'ai pu coucher avec mon professeur de français sans encombres et sans jugements négatifs.

Paradoxalement, en revendiquant on conforte Macron dans sa gouvernance. Autre conséquence agréable: on diminue fortement la facture de la Sécurité sociale. Pendant que je crie Macron assassin (je sais bien que c'est un brave type), je ne vais pas à la pharmacie. Vous les Suisses, vous êtes trop sérieux pour comprendre notre manège. Nous n'avons pas peur de travailler mais c'est le mot travail nous terrorise. Les Français ont un rapport très aigu et complexe avec les mots. Déjà, je me réjouis pour la prochaine manifestation de rue, il fera moins froid et je pourrais me délester de mes lainages. Une France silencieuse serait très dangereuse; elle n'y survivrait pas. Le besoin de crier existe, mais le besoin de plaire aussi. Paris n'est pas la capitale de la mode pour rien. Quand le citoyen suisse dit «Je travaille donc je suis» il a raison dans le fond puisque cela correspond à sa conception du réel, mais dans la forme, ce concept est intolérable dans la forme pour nous.

Je t'embrasse!

Jasmine, éditrice

Du plaisir de lire un frère de Platon

L'esprit d'un homme de Jon Ferguson

Dans la tradition des maîtres l'Antiquité, Jon Ferguson nous invite à réfléchir sur l'état de notre monde qui comme un saltimbanque marche sur un fil. Certes, il en a toujours été ainsi, mais ce n'est pas une raison de ne pas projeter une lumière plus vive sur notre monde. Avant de développer ses critiques et analyses sous le titre *L'ESPRIT D'UN HOMME*, il nous dit brièvement d'où il vient: «Je suis né en Amérique sous le soleil de Californie. J'ai déménagé en Suisse à l'âge de vingt-trois ans. Je voulais être libre de penser par moi-même. Je voulais découvrir une nouvelle culture et ressentir la vie d'une certaine manière. J'aimais la neutralité de la Suisse et sa réticence à porter un jugement ou à suivre le troupeau européen.

J'ai vu les Etats-Unis tuer un million de personnes au Vietnam pour des raisons que je n'ai jamais comprises.

Plus loin il écrit: Je déteste toutes les guerres et toutes les tueries vraiment. Je déteste ce que les Américains ont fait. Je déteste ce que les Ukrainiens ont fait. Je déteste ce que la Russie fait maintenant...» On devine la suite.

Cela fait quelques décennies que je lis Jon Ferguson dans 24 heures ou dans ses livres et j'ai le vif sentiment que notre basketteur philosophe est une résurgence de Platon, de Socrate ou d'Eschyle. Dans mes rêves mi-éveillés je l'imagine autour d'une table avec les philosophes de l'Antiquité grecque et quelques Romains d'envergure comme Sénèque, Marc-Aurèle, Cicéron. Mon rôle consisterait à aiguïser leur esprit autour d'un bon vin et d'un rôti de porc. Et le lendemain, ces beaux esprits ragaillardis par un dialogue fécond tremperaient leur plume dans leur encrier pour nous livrer le sel de leur esprit. Le nouveau livre de Jon Ferguson est né d'une de ces rencontres imaginaires.



Plus j'avance dans la vie, plus je doute de moi-même et des autres. J'ai vu beaucoup de choses, réfléchi à beaucoup de choses, expérimenté certaines, et j'en suis arrivé à cette conclusion: personne ne sait vraiment de quoi il parle sur *quoique ce soit*. Ce n'est pas un problème. Ce n'est pas une mauvaise chose. C'est juste ainsi. Bien sûr, il y a des gens qui «savent» comment construire un pont, rafistoler un pneu crevé, réparer un cœur malade, faire des spaghetti ou aller sur la lune. Mais ce n'est pas de ce type de

«connaissance» que je parle, qui est l'équivalent des oiseaux qui savent comment voler, les araignées comment faire une toile, les castors un barrage, les chats attraper les souris, ou moi qui connaît votre numéro de téléphone. Ceci correspond à vivre dans un monde et savoir interagir avec, ce que toute créature vivante fait. Mais aucune de ces créatures ne «sait» vraiment qui elle est ni d'où elle vient. Personne ne «sait» ce qu'il y a dans la tête des autres. Personne ne comprend l'infinie complexité des autres créatures, encore moins de certains moments de l'Histoire. Personne ne sait comment fonctionne sa conscience, ni même si ce qu'il perçoit et pense correspond effectivement à la réalité du monde qui l'entoure. Personne ne sait pourquoi il est ce qu'il est, ni pourquoi les choses sont telles qu'elles sont. Personne ne sait ce qu'est l'existence, comment la vie, ou la véritable chaîne de causes à effets, sont apparues. Tout ceci est au-dessus de notre portée, au-dessus de notre être, de nos dix doigts, de nos cœurs, de nos cerveaux palpitants, et de nos soi-disant esprits. Nous n'aimons pas l'admettre, mais la vie n'est pas une énigme que nous devons résoudre, ni un mystère à découvrir, ce n'est pas un problème avec une solution, elle n'est ni bonne ni mauvaise, ni juste ni fautive, ni vraie ni illusion, ni longue ni courte, ni profonde ni superficielle, ni simple ni complexe, ni intéressante ni ennuyeuse, ni belle ni laide, ni enrichissante ni atrophiant... non... l'Existence n'est rien de tout cela, on ne peut pas définir l'Existence. On ne peut pas capturer ou saisir l'Existence. On la vit. On en meurt. On la dévore. On la défèque. On erre à travers elle comme un chien aveugle dans un carnaval. Certains y trouveront une main chaleureuse et un bol de nourriture. D'autres recevront des coups de pied dans les côtes, un ticket de parking ou une tumeur cérébrale. Tous seront eux-mêmes tant qu'ils vivront. Mais aucun d'eux ne sera connu ou compris par qui que ce soit, y compris par eux-mêmes, parce que tout est infiniment complexe et très profondément enraciné et fondu dans le tissu de l'Existence.

Nous ne savons pas si les démocraties sont la meilleure forme de gouvernement. Peut-être que les «démocraties éclairées», comme en Suisse, par exemple – où les présidents (la branche exécutive compte sept membres qui effectuent une rotation annuelle) ne sont pas élus par le peuple mais par le Conseil National – sont les meilleurs systèmes politiques. Pas un centime n'est dépensé pour que les Suisses élisent leur président. Il n'y a pas de cirque médiatique. Les membres de l'Assemblée votent en connaissant parfaitement les candidats pour avoir travaillé pendant un certain moment à leurs côtés, puisque chaque candidat vient du Conseil en question.

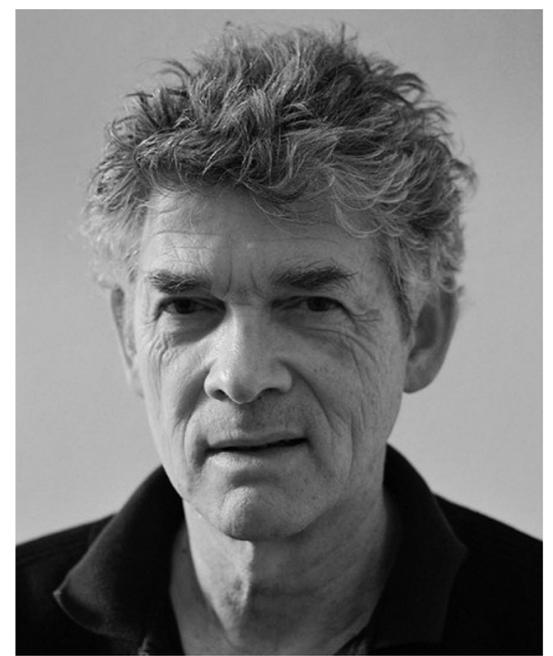
Je suis conscient que chaque forme de gouvernement à des points positifs et d'autres négatifs selon la personne qui est au pouvoir. Un roi ou un dictateur «bon» et clairvoyant sera toujours mieux qu'une démocratie irréfléchie et corrompue, ou qu'une personne qui est déjà pourrie par une machine de guerre.

Je pense que la démocratie ne devrait pas se voir offrir un *contrat garanti à vie*, parce que les choses changent constamment et peut-être bien qu'un jour elle ne sera plus la bienvenue du fait que l'homme change et avec lui, le monde.

Je ne pense pas que les Etats-Unis aient la «meilleure» démocratie. Il semble que la bête soit devenue trop grande, les médias aboient trop fort et trop longtemps, et le simple fait qu'il y ait autant de violence impliquant une arme et que les prisons soient si pleines la discréditent en tant que «meilleure» démocratie. Les devises des Etats-Unis – «En Dieu nous croyons»... «Liberté et Justice pour tous» – ont perdu de leur panache et la machine militaire est devenue un monstre auto-suffisant dévoreur d'hommes. La France n'est pas non plus la meilleure démocratie. Elle

a perdu sa place en tant que leader culturel dans le monde. Ses intellectuels ont perdu de leur aura et de leur mordant. L'Allemagne semble être la plus civilisée des grandes démocraties que je connaisse, mais je sais que je ne sais pas vraiment.

Je me demande à quoi ressemblerait le monde aujourd'hui, si un Caesar, Napoléon ou Gengis Khan l'avait conquis et gouverné sur une longue période. Je me pose la question des limites de toutes choses. Je me demande s'il est impossible de ne jamais avoir la paix sur Terre. On n'a sûrement jamais vu cela aussi loin que l'on puisse chercher.



Note de l'auteur

Depuis peu, de nombreuses personnes m'arrêtent dans la rue partout où je vais en Suisse romande en me remerciant pour quelques articles publiés récemment dans le journal. Je les remercie à mon tour et je remercie également Gilles Simond du 24 Heures. Normalement je demande à ses gens s'ils ont lu l'un de mes livres. Presque tous répondent: «Oh, écrivez-vous aussi des livres?» Quand je leur dis que oui, j'ai publié dix-huit livres en français, ils sont très surpris – onze romans (beaucoup, malheureusement, sont épuisés) et sept livres de réflexions sur le monde. J'explique aussi que j'ai enfin trouvé un éditeur en Angleterre qui a sorti sept de mes romans l'année dernière...

Alors, pour rectifier cette tragédie mondiale, hier matin je suis allé dans mon bureau pour travailler sur un nouveau livre, *Echantillons*. Grâce au miracle de l'ordinateur moderne, en quatre heures le livre était achevé. J'ai parcouru toute ma rédaction française et choisi des passages qui révèlent le mieux ma vision de la vie, la politique, l'humanité, la vérité, la beauté, l'absurdité, le cosmos, la Suisse, mon chat, et la morale. Tout est là pour ceux d'entre vous qui ne me connaissent pas bien, ou pour ceux et celles qui voudraient m'examiner de plus près.

Si par un quelconque caprice de la nature il y a un peu de répétition dans les passages, je ne le considère pas comme un vrai problème car, comme André Gide l'a expliqué un beau jour, «Toutes choses sont dites déjà; mais comme personne n'écoute, il faut toujours recommencer.»

J. F. Morges, le 10 février, 2023

C'EST DANS L'AIRE

Les écrivains face à la neutralité

Une rencontre et un poème

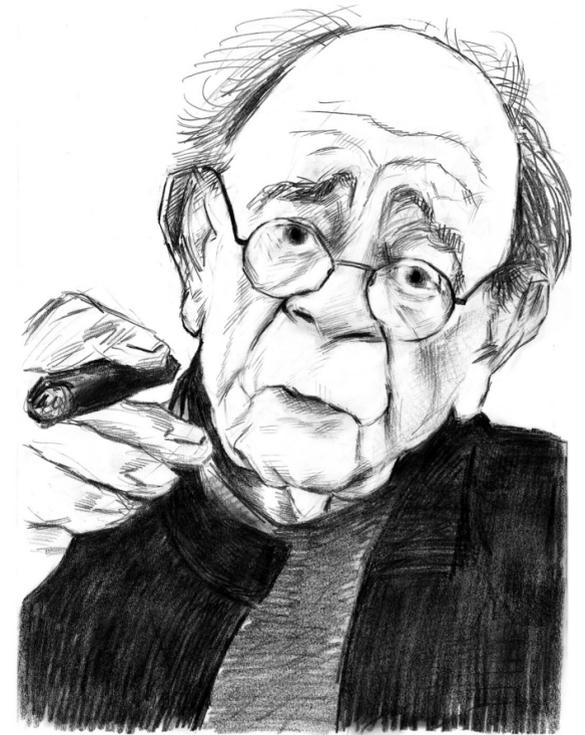
Georges Haldas

Dans les années cinquante plusieurs écrivains romands se sont posés la question du bien-fondé de la neutralité suisse. Pour l'occasion, nous avons ressorti des tiroirs ce texte de Georges Haldas paru dans Rencontre N° 13 de 1952 que nous vous soumettons en lecture. Aujourd'hui, la question de la neutralité resurgit avec l'agression russe en Ukraine. On peut adopter le concept d'Henri Dunant: «Ferme ta gueule et soigne les blessés» et on ne peut rester neutre quand un puissant appuie sur la gâchette. Les Etats-Unis ont eu à maintes reprises une attitude condamnable, la Grande-Bretagne aussi, l'Allemagne s'est suicidée en attaquant l'Europe entière, la France que nous aimons inconditionnellement a été sanguinaire et inhumaine avec ses anciennes colonies, l'Espagne a égorgé des centaines de milliers d'Amérindiens au non de la Croix du Christ etc. On peut se déclarer neutre par opportunisme mais on ne peut demander à un peuple de l'être. Cela consisterait à aiguïser ses bas instincts. A la fin de la Guerre 14-18, Henri Roorda avait demandé que le port d'armes soit interdit avant septante ans sur toute la planète. Tout instinct guerrier est porteur de malheurs et de misères. La neutralité du Roi Hérode qui s'en lavait les mains était inacceptable.

Ce qui est troublant dans tous les conflits c'est que David finit par vaincre Goliath. La France a dû quitter l'Algérie et récemment le Mali. L'Angleterre a dû quitter l'Inde et de nombreuses autres conquêtes. L'Espagne a dû abandonner le continent américain. L'Empire ottoman s'est rétréci comme une peau de chagrin. Les USA ont dû quitter le Vietnam et ensuite l'Irak. La Russie est rentrée bredouille de l'Afghanistan. L'occupation de la Palestine par Israël sera contestée pour l'éternité. Finalement l'âme est plus forte que les armes. Et on a l'impression que l'Ukraine sauvegardera sa souveraineté et tout le monde le sait, même les soldats russes. Comme dirait Paul Valéry: La faiblesse de la force est de ne croire qu'en la force. En se déclarant neutre, on a le sentiment que la Suisse se met du côté des perdants avec un déshonneur certain. Le courage est supérieur à la neutralité.»

On a dit de la littérature de ces dernières années que c'était une littérature de guerre, une littérature des extrêmes. Celle de l'homme acculé à ses limites par l'expérience de la terreur, de la torture et de la mort. La Suisse, elle, n'a pas connu ces extrêmes. On y a pourtant besoin de s'exprimer. Mais ses écrivains, que peuvent-ils dire qui vaille aussi pour des hommes marqués par le sombre éclair de ces années de meurtre? Le «sentiment de la nature» a été la grande affaire, ici, des écrivains et des poètes. Et sous des formes subtiles il a exercé sa tyrannie jusque sur la pensée d'un C. F. Ramuz. Or, cette fascination de la nature, la philosophie qu'elle implique, la manie descriptive qu'elle engendre, voilà d'abord ce dont les jeunes

écrivains de cette génération désirent, semble-t-il, se débarrasser, mettant comme en exergue de leur effort la phrase de Baudelaire: «Qu'est-ce que les périls de la forêt et de la prairie auprès des chocs et des conflits quotidiens de la civilisation?» Au premier plan donc de leurs préoccupations: l'économique, le social, l'histoire et le politique. Notre histoire et notre politique. Non le pittoresque et le géographique. Comme nous avons eu déjà l'occasion de le dire, ils ont à débrouiller, ces jeunes écrivains, une situation qui, pour n'en être pas extrême, demeure d'une ambiguïté exceptionnelle: à savoir que les énergies de meurtre qu'on voit se déchaîner brusquement au sein des vastes conflits visibles – guerres impérialistes ou révolutions – ne cessent jamais de s'exercer, jusque dans les communautés humaines demeurées à l'écart de ces conflits et qui feraient volontiers état de leur nature pacifique, et «sage». En réalité ces énergies prennent des formes sournoises et il faudrait aller, parfois, les rechercher jusque dans les «vertus» d'un peuple. Mais là n'est pas pour l'instant la question. Je ne pense pas qu'une revue comme Rencontre ait de tâche à la fois plus difficile et plus nécessaire que de mettre en lumière cette réalité. Non par goût du scandale ou en vertu d'un esprit critique uniquement négatif, mais avec l'intention et la volonté déterminées, au contraire, de travailler à la transformation de ces énergies, ou plutôt à leur conversion. Cela pour passer d'un état d'isolement à un état de communication, d'un état de passivité à un état d'échange et de don, d'une mentalité de guerre (cachée) à une volonté de paix. Paix de la personne – «qui surpasse toute intelligence» – et paix des collectivités – politique – qui se pose aujourd'hui à l'échelle mondiale. Jamais l'une sans l'autre. Nous vivons ici sous le signe de la neutralité. En latin, *neuter*, ni l'un ni l'autre. Refus du choix. En somme, une mentalité défensive. Et s'il est vrai que, dans tous les domaines de son activité, c'est par le choix que l'homme s'affirme, on voit quels problèmes il incomberait à Rencontre d'étudier: les influences de cet état de neutralité en Suisse sur les activités poétiques, artistiques, «spirituelles» aussi – voir à ce sujet la contestation si symptomatique de Karl Barth et de M. Feldmann. Les influences également de l'état de neutralité sur les formes de la vie quotidienne: ouvrière, paysanne, petite bourgeoise. Tâche ingrate et difficile, ô combien! Ingrate, parce qu'en l'entretenant – quelques-uns en ont fait déjà l'expérience – on s'attire inmanquablement la calomnie et la haine. Ce qui au reste est parfaitement compréhensible dans une communauté minuscule comme la Suisse, menacée par les orages, et qui subsiste au milieu des bouleversements à force de cohésion, ou plutôt, de volonté de cohésion, et qui ne peut guère, en conséquence, se permettre le luxe des remises en question. Tâche difficile parce que cette réalité qu'il y faudrait saisir – ces énergies sourdes



cachées sous les rideaux de la tranquillité, de l'immobilité – et qui permettrait de nous connaître nous-mêmes, on ne peut pas l'atteindre, insistons-y, d'une manière purement spéculative ou réflexive – par analyse intérieure; elle ne pourra se révéler à nous que dans une action: dans la lutte à mener contre toutes les formes de mystifications qui grèvent notre vie personnelle et notre existence collective. Impossible donc, cette réalité, de la définir par avance. Il nous faut commencer par le commencement, par les petits commencements, c'est-à-dire par nous-mêmes: il nous faut commencer par fouiller les vies individuelles et les rapports sociaux qui les nouent pour trouver «ces réserves intérieures, peut-être insoupçonnées de nous-mêmes, quelque pressentiment de ce que nous pourrions être» et qui nous aideraient à nous «développer d'un mouvement tout intime comme le bourgeon qui tend à s'ouvrir». (Besoin de grandeur.) Cette tâche, en fait, n'a été entreprise par personne. On doit ajouter qu'elle est si ample et si complexe, d'une telle portée, qu'elle dépasse les pouvoirs et les capacités d'un seul homme. Elle ne peut s'accomplir que dans un effort de collaboration et par un travail d'équipe dont il importe de dire deux mots. Car cet effort n'implique pas moins qu'une relation nouvelle entre l'écrivain et le public. Nous voyons bien aujourd'hui que les écrivains, les poètes ne peuvent plus vivre sans ridicule avec les dispositions mentales romantiques (même les plus modernisées) du mage, de la bouche d'ombre délivrant son message du fond de ses méditations abyssales! Il y a plus et il y a mieux à faire. Un jour, il n'y a pas longtemps, c'était à Lausanne, dans un café, j'écoutais un ouvrier travaillant dans une usine de produits pharmaceutiques, nous expliquer, heure à heure,

C'EST DANS L'AIRE

son travail de manipulation à la chaîne. Tout en nous décrivant par le menu chacun des gestes qu'il était obligé de combiner pour augmenter son rendement, il essayait de nous faire sentir, de nous communiquer – comme si nous appartenions à une autre planète : 1° Les impressions éprouvées au cours des différentes phases de son travail, qui au bout de deux heures déjà, l'affectait mentalement. 2° Les sentiments que lui inspirait ce genre de travail et les rapports qui en découlaient entre ses collègues d'atelier et lui, entre ses patrons (invisibles) et lui : les sentiments qu'il éprouvait le soir, après le travail, dans l'incapacité totale où il se trouvait – la fatigue – d'entreprendre une activité quelconque qui pût répondre en lui à une autre exigence que celle, économiquement, de subsister. 3° Les jugements qu'il était appelé à formuler sur ce genre d'existence. Or, pendant tout le temps qu'il nous parlait, disant ce dont l'homme, dans de pareilles conditions de travail, est frustré, frustré de ce qu'il y a de meilleur en lui – ces forces créatrices véritables qu'il y a chez chacun (mais elles sommeillent le plus souvent ou bien sont étouffées); disant également ce dont l'homme, dans de pareilles conditions, est chargé : chargé de ce qu'il y a de pire en lui – rêveries d'évasion, romanesque, rêverie érotique, toutes les nuées de l'impuissance et du mensonge spirituel; bref pendant tout le temps qu'il nous parlait j'étais frappé de la difficulté où il était de s'exprimer. Et ce n'était pas chez lui, particulièrement, difficulté de parole. Parfois ses lèvres remuaient sans qu'une parole parvînt à sortir et parfois les paroles s'accumulaient dans une sorte de sifflement par excès de concentration. C'était, par moments, comme un pantin désarticulé, un tel désaccord fondamental entre l'expérience réelle et la possibilité de l'exprimer en mots, qu'on sentait le silence qui en résultait comme creusé par un abîme de désespoir, par une sorte d'agonie sans nom. Ce silence chargé d'assassinat, tel que nous pouvons le rencontrer autour de nous chaque fois que nous voulons bien ouvrir les yeux de l'âme, ce silence nous appelle. On pouvait, en écoutant ce témoignage, penser à mille choses, et entre autres à celle-ci que, dans des circonstances analogues, un ouvrier français n'eût pas réagi de la même manière, et surtout n'eût pas éprouvé la même difficulté d'expression, de communication. De sorte qu'on peut bien dire qu'un ouvrier suisse fait cette amère expérience dans des conditions de solitude infiniment plus tragique. Qui me semble même inclure le silence et le tragique de beaucoup d'autres solitudes ici. Pourquoi les écrivains n'en parlent-ils jamais? Pauvres écrivains, gonflés d'antiquités et de mythes, et dont les instruments de culture, le plus souvent désuets, ne permettent pas d'interpréter, et encore moins d'exprimer, cette expérience brutale et la solitude – tragique, encore une fois – dans laquelle elle se réalise ici. Tandis que les milliers de gens qui la font, gonflés par ce qu'il y a de non dit, d'inédit, dans cette expérience attendent vainement une expression et un secours. Ou sombrent, entre-temps, dans la passivité et les contrefaçons. Entre les deux un pont n'est-il pas à jeter? Rencontre ne pourrait-elle pas essayer de le jeter? D'abord en réclamant de ceux qui prétendent «écrire» un effort pour adapter, compléter, rééquiper leur culture. Mais il est clair que l'acquisition de ces connaissances – de caractère pratique – et leur usage dans l'ordre, non plus de la seule utilité individuelle, mais dans celui de la lutte contre toutes les formes de tyrannie, déborde

l'effort de chercheurs isolés. Il faut envisager dès maintenant la formation d'équipes de chercheurs qui s'aident de leurs talents réciproques. Cela devra se traduire un jour ou l'autre sur le plan pratique et institutionnel, par la création de centres de recherches où les chercheurs pourraient disposer d'un matériel d'information nécessaire et où ils seraient délivrés de l'obsession économique qui grève encore tant d'entreprises personnelles aujourd'hui. Rencontre devrait réclamer de telles créations. Qui impliquent un esprit nouveau, une manière nouvelle de concevoir la formation de l'écrivain. Ici un malentendu à écarter: nous ne prétendons pas qu'un travail orienté dans le sens que nous indiquons sommairement doive «techniciser» la besogne de l'écrivain au point d'en faire un «ingénieur des âmes»; cent fois non. Ni qu'une telle conception du travail doive donner naissance à des oeuvres encombrées de problèmes et de précisions techniques. Au contraire il nous semble que seul l'écrivain possédant une connaissance assez rigoureuse du fonctionnement des organismes sociaux peut ne pas faire état de ses connaissances et parler en toute liberté et selon son cœur de ce qui, dans l'homme, dépend des conditions d'existence (sans être cependant déterminé par elles). Lui seul pourra parler de la vie intérieure, non par impuissance et de manière descriptive, mais en toute connaissance de cause: en montrant la fonction de la vie intérieure comme source d'inspiration et de liberté. Quant à l'inspiration poétique, disons en passant qu'une telle orientation ne fait qu'ouvrir de nouvelles perspectives à ce qui a été de tout temps l'effort des poètes: allier l'observation minutieuse des faits à la puissance et à la profondeur du rêve. En second lieu il faudrait demander à ceux qui ont l'expérience de la lutte quotidienne, mais pas l'habitude d'écrire, des témoignages de leur condition. Témoignages de ce qu'ils estimeraient être une frustration; ou qui feraient part de besoins humains légitimes ne trouvant pas dans nos formes actuelles d'existence satisfaction. Une revue devrait être heureuse de susciter de tels témoignages, de faire écrire, d'instituer entre écrivains et lecteurs de véritables échanges. Ils pourraient réveiller en Suisse, dans ce corps très sain, un esprit endormi. Sur ce point deux malentendus seraient naturellement à éviter: en suscitant de tels témoignages Rencontre devrait se garder rigoureusement de mettre au service d'un pittoresque quelconque l'expérience de la misère d'autrui. Si elle doit être attentive aux témoignages directs et désireuse d'en provoquer dans la mesure où ceux-ci peuvent la mettre en présence de besoins à l'état brut, que la culture le plus souvent altère (une fausse culture, ou une culture dévitalisée) faut-il préciser qu'un témoignage moins direct, «poétique», mais tout imprégné des nécessités de base et de leur sève sera par elle accueilli et salué avec joie, et considéré comme la meilleure récompense. En second lieu on s'interdira d'interpréter de tels témoignages – ou de les laisser interpréter – en un sens uniquement politique, de les laisser accaparer par le politique. Quel témoignage de privation, de souffrance humaine, peut-il être épuisé par l'interprétation politique? Bref, se garder du double écueil du populisme et de la littérature militante. Dans son souci enfin de communiquer avec «l'étranger» et d'ins-taures avec lui un échange sur le plan littéraire une revue comme celle-ci bannira toute tendance au pittoresque ou la persistance de je ne sais quel cosmopolitisme

désuet. Un véritable travail, à nos yeux, n'est possible que si elle se met en contact avec les forces qui, dans les diverses parties du monde, luttent également pour plus de justice, plus de libertés et pour l'établissement de relations plus humaines. Elle devrait être heureuse de faire connaître sur le plan littéraire des écrits représentatifs de cette lutte. Exemple: Il est clair qu'en Espagne, et malgré le silence que pour des raisons économiques et diplomatiques on s'obstine ici à garder, des hommes meurent pour la liberté, des hommes décidés à lutter de toutes leurs forces contre la dictature franquiste. Ces hommes traqués continuent, sous la menace ou dans l'exil, à organiser tant bien que mal la lutte – intellectuels, ouvriers, paysans – et il nous importe grandement de voir que leur espérance et leur volonté de sacrifice trouvent leur expression dans des poèmes d'une inspiration souvent âpre et virile. C'est cette poésie, en l'occurrence, qui devrait intéresser Rencontre; elle seule, et pas une autre. A ce propos puis-je déclarer – ceci à titre tout personnel d'ailleurs – que je considère comme une honte le fait que des intellectuels suisses – écrivains ou poètes – ayant eu l'occasion de voyager en Espagne ou d'y séjourner, osent à leur retour nous assommer de leurs variations lyriques sur les beautés naturelles du pays ou sur l'éternel tragique de l'âme espagnole sans faire la moindre allusion aux agonies dont sont témoins les geôles de Barcelone et d'ailleurs. Comment ces imposteurs ou ces avortons de la conscience humaine pourraient-ils jamais exprimer quelque chose de vrai?

Tel est l'effort qu'il s'agit de mener à bien. Non pour faire les importants, mais parce que je crois qu'il n'y a pas d'autre issue. J'entends déjà l'amère sagesse locale ricaner: «Mais, monsieur, vous prenez vos désirs pour des réalités». Eh bien parfaitement, et vous ne croyez pas si bien dire, dans la mesure où un désir, émanant d'un besoin véritable, est déjà une réalité. Tous ceux qui ressentent confusément ces choses connaissent la solitude qui les entoure; parmi de tout jeunes gens, étudiants ou autres, même solitude – pour ceux du moins qui ont un peu conscience de ce qui se passe au monde et qui ne sont pas encore obnubilés par le souci de leur «carrière» ou le désir de faire plaisir à leur papa. Solitude comme peu de gens doivent en connaître au monde, pas même les exilés. Jusqu'à présent les écrivains suisses se sont contentés de la constater cette solitude, de la décrire, de la déplorer. Quelques-uns s'en sont enchantés et l'ont, poétiquement, exploitée. Un critique français – Edmond jaloux – a même ajouté qu'elle n'avait pas été assez exploitée puisque on n'avait pas encore réussi à écrire, sous forme définitive, le roman de la solitude; ce qui, je crois, est vrai. Mais qui a essayé, jusqu'à présent, de lutter contre cette solitude, contre ses conditions et son tragique? A Rencontre il échoit d'engager cette lutte. Non dans la boue et le sang – ce pays est très propre et bien électrifié – mais en tout cas dans l'angoisse et dans l'incertitude. Pour briser le cercle de cette solitude et parvenir, enfin, à l'exprimer. Solitude du militant communiste, dans un pays sans grand prolétariat; solitude du chrétien qui s'est désolidarisé des compromissions politiques de son Eglise, solitude du poète, solitude des lecteurs. Solitudes jusqu'à maintenant séparées. Mais que ces solitudes, chargées d'explosif, se rencontrent, et la flamme jaillira. Nous aimerions que les pages de cette revue et chacune de ses rubriques en soient illuminées...

UNE AIRE DE NOUVEAUTÉS

Une réimpression de *Désirs et servitude*

Une préface d'Annik Mahaim



Deux nouvelles de ce recueil, lues à haute voix, m'ont fait goûter le talent d'Anne Bottani d'une manière neuve: la lecture sonore révèle beaucoup des qualités – ou des défauts – d'une écriture. Celle d'Anne Bottani, très travaillée, va à l'essentiel sans fioritures, dans une parfaite justesse. Aucune «sauce». À l'os, comme on dit, mais avec une immense sensibilité. Le rythme propre à l'écrivaine ressortait singulièrement de cette lecture: des mots et des expressions parfois répétés, qui donnent à son texte les accents d'une scansion. Autant de points d'appui pour la voix, pour le sens aussi: «La mère se réveille. C'est l'heure de se réveiller. Le lit de la fille est vide. Catherine ne se fait pas de souci, pas encore. Mariette est sûrement sortie, elle va revenir. Mais Mariette ne revient pas».

Anne Bottani a confié, lors d'une interview, son besoin d'écrire: «Je ne veux pas me la péter», disait-elle avec l'humour et l'humilité qui la caractérise,

avant d'expliquer qu'écrire relevait vraiment pour elle d'une urgence. Ce besoin, cette urgence provient sans doute, en ce qui concerne les nouvelles de «Désirs et servitudes», des personnages qui la hantent, ancrés dans son Valais natal. Ils sont évoqués dans «Aline ou les cahiers de ma mère», son premier roman publié. La mère, inspirée par celle d'Anne Bottani, est une femme étouffée par son milieu d'origine et l'antique morale catholique qui y règne; elle réussira à s'émanciper, un thème omniprésent dans l'œuvre d'Anne. Les nouvelles de «Désirs et servitudes» mettent en scène des femmes, des existences modestes aux prises avec le carcan d'un Valais ancien, sévère, mais aussi contemporain, aux prises avec leurs propres peurs, leurs servitudes internes, leurs croyances emprisonnantes. L'élan et la barrière, la libération et l'autoclamation, la lumière et l'ombre.

L'auteure en donne la clé par la citation de Delphine de Vigan qu'elle place en exergue du recueil: «Les loyautés (...) Ce sont des tremplins sur lesquels nos forces se déploient et les tranchées dans lesquelles nous enterrons nos rêves».

C'est ce qui me touche particulièrement dans ces nouvelles, à notre époque de performance, de «si tu veux tu peux», de résilience obligée et d'apparente réussite. Pas de superhéros dans cet univers. Les personnages d'Anne Bottani se heurtent à bien des écueils, aussi bien intérieurs qu'extérieurs. Ils ne sont pas aidés par leur situation, ils se débrouillent comme ils peuvent, ils «font avec», plus ou moins maladroitement – comme nous. Ils évoquent l'univers de nos aïeux, mais portent aussi les addictions de notre temps.

Anne Bottani était restée proche des valeurs catholiques de son enfance à Sierre, elle aimait relire, me dit-on, les

Béatitudes des Evangiles, gageons que c'étaient celles de Luc:

Heureux, vous les pauvres car le royaume de Dieu est à vous!

Heureux, vous qui avez faim maintenant car vous serez rassasiés!

Heureux, vous qui pleurez maintenant car vous rirez! (...)

C'est avec la même compassion qu'Anne crée ses figures, telle Justine, une jeune paysanne qui trouve sa mère pendue à un mélèze, dans une nouvelle qui se déroule en 1850, *La marque rouge*. Un suicide! Péchés mortels! Pour éviter que le curé ne refuse de l'enterrer et que la morte n'aille en enfer, au moment d'effectuer la toilette mortuaire, elle a l'idée de dissimuler la trace rouge laissée par la corde avec une pâte faite d'eau et de farine, à laquelle elle ajoute un peu de chicorée afin qu'elle ne soit pas trop blanche. On est saisi par la faculté de l'écrivaine d'imaginer (ou retrouver?) les plus petits détails de ce Valais ancien, qu'elle semble porter dans sa mémoire comme si la scène s'était déroulée la veille. Le maquillage du suicide sera éventé, je ne dévoilerai pas ici la chute...

Une nouvelle que j'aime particulièrement met en scène, en 1926, *La robe vermeille*, qui la titre. Anne Bottani regarde son héroïne Marion, une petite bonne de Sion, au travers des yeux de son amoureux, par le biais d'un subtil «tu». Marion profite de l'absence de ses patrons pour essayer les robes de Madame, descend les escaliers dans la robe vermeille: «Tu étais la plus belle femme du monde et tu descendais vers moi». Mais le précepteur entre à l'improviste dans la maison: «C'est inconcevable! Monsieur et Madame apprécieront!» Toutes les différences de classe et de rang tiennent dans ces bouts de tissus interdits. Mais le désir n'a pas dit son dernier mot...

Anne dédie les nouvelles figurant dans la première partie du recueil à ses arrière-grands-mères et grands-mères. Dans la deuxième partie, les textes sont dédiés à sa mère et ses tantes. En 1947, une femme mariée et maltraitée, qui lit Guy des Cars, fait sa valise pour toujours. En 1962, Georges s'oppose à ce que son épouse Claudine travaille; sa victoire: remporter la responsabilité de la conciergerie de l'immeuble et passer son permis de conduire malgré le silence boudeur de son mari. Bien d'autres femmes tentant de se débrouiller de la gangue des us et coutumes des Trente glorieuses attendent le lecteur captivé.

Dans la troisième partie, nous sommes au XXI^e siècle. Anne voit en cette époque le fardeau des proches aidants, les addictions, le diktat des apparences – autant de servitudes contemporaines – mais aussi la liberté d'une femme mariée qui se livre à une aventure torride qu'elle désire et décrit avec gourmandise. Dans la nouvelle qui clôt le recueil, c'est le désir, qui porte peut-être le nom d'élan de vie, qui triomphe. Après une étrange nuit sur une rive sablonneuse du Rhône, Léa comprend qu'elle veut écrire une lettre de démission à son patron. Elle se rappelle une vieille femme rencontrée dans le train, qui lui a dit: «Ce qui nous manque, à nous, c'est le culot».

Avec Anne Bottani, nous sommes toujours dans le concret, les objets, les choses et les dires simples et pourtant – ou plutôt grâce à cela – elle nous ouvre tout grand les portes du rêve, des rêves que nous portons en nous, qui grandissent malingres et finissent par se réaliser imparfaitement, ou qui, tapis obscurément, se lèvent en tornade pour bouleverser, en un instant fondateur, le cours d'une vie.

Annik Mahaim

Instantanés de Monique Saint-Julia

Monique Saint-Julia est née à Perpignan. Elle vit à Revel, charmante bourgade sise entre Albi et Toulouse. Très souvent elle est venue en Suisse où elle a lié de solides amitiés: Mousse Boulanger, Jacques Tornay et Noëlle Revaz. Le hasard a voulu qu'elle passe à Vevey avec son mari. Le temps de nouer une amitié qui a débouché sur l'édition de quatre recueils de qualité: *Colin-Maillard*, *Je vous écris*, *Images d'Irlande* et *Un toucher de neige* publiés avec joie. Nous ne résistons pas au plaisir de vous donner copie de deux courts textes: l'un où elle se met dans la peau de Camille Claudel écrivant à Rodin et un autre sans titre pour l'instant où elle nous enseigne l'art de vivre en poésie.

Lettre de Camille Claudel à Rodin

Monsieur,

Je vous ai aimé, tant d'années à éprouver pour vous une passion, vous offrant ma jeunesse comme une fête, mes sens flamboyants, mon souffle haletant, transportée par le délire de nos corps qui me laissait les yeux fixes et brillants, épanouie, chavirée, heureuse, tandis que mon esprit frémissant rivé à des rêves, nous imaginait unis, soudés, par des liens de couple et de vie. Je vous ai aimé: pourquoi cet abandon? N'ai-je été pour vous qu'un jeu, une amourette, un modèle où vous exprimiez votre talent? Une femme à séduire, une vierge à ajouter à votre palmarès de séducteur? Tandis que mon sang se perdait dans des isolements où le ciel m'enlevait la joie d'être mère. Sans doute suis-je devenue cette emmurée vivante cloîtrée dans la folie parce qu'une indéniable ardeur de sculpter m'étreignait et que mon égarement à vous aimer m'obsédait à en perdre la raison? Mon esprit, n'était plus qu'un grelot, un cerf-volant se brisant sur le sable, un affolé de bête aux abois.

Immolée sur le bûcher des amantes, et oubliée, contrainte à l'enfermement comme on entre dans un couvent. Vauvenargues: les fous enchaînés hurlaient du matin jusqu'au soir. Assise sur une chaise, doigts gelés par le froid, je comptais les jours qui me séparaient de petit Paul. Solitaire, affamée, déchirée, désertée, pleurant dans les nuits glacées de l'hiver. Que de murmures, de cris de désespoir, de plaintes, de douleurs muettes enfoncées dans ma gorge qui m'étouffaient et je me jetais alors à genoux, priant Dieu de m'ôter la vie. Je vous ai aimé, pourquoi cet abandon?

Sans titre

Emerveillons-nous de tout et de rien, ne privons pas nos yeux, notre odorat, notre ouïe de s'émouvoir. Toute image qui peut paraître insignifiante porte en elle une signification. Apprendre à discerner, à voir, à scruter, à découvrir dès l'aube le ciel, un arbre, une flaque d'eau, une herbe, un insecte, une clarté, un bruit. Dans son grand âge Paul Guth me disait: «Le matin je me lève, je vais dans le jardin, je me promène le long de l'allée, je respire les fleurs, caresse les buis, ramasse une pierre, palpe la mousse sur les pins, arrache des herbes, admire un merle, son chant me porte loin dans ma jeunesse, écoute les trilles des oiseaux, les heurts des volets qui s'ouvrent, le gravier qui crisse sous mes pas, les étonnants sons qui montent de la rue. J'admire le ciel, les nuages, prie Bernadette Soubirou, ma précieuse parenté de laquelle je suis si fier car mon grand père maternel des Hautes-Pyrénées qui n'avait que deux vaches et un chien, était son cousin. Voilà, je viens de faire le tour du monde». Cher Paul, arriverais-je comme vous à suspendre le temps, marchant de long en large sur une allée, tenant mon chien en laisse? M'imaginant être à d'infinis lieux? Le soleil paresse sur ma main, le vent me souffle des mots, «des mots, des mots qui font vivre» disait Eluard.

C'EST DANS L'AIR

Le bâtiment des Editions de l'Aire avant la transformation



La marche des écrivains en juin 2022 à Ménières



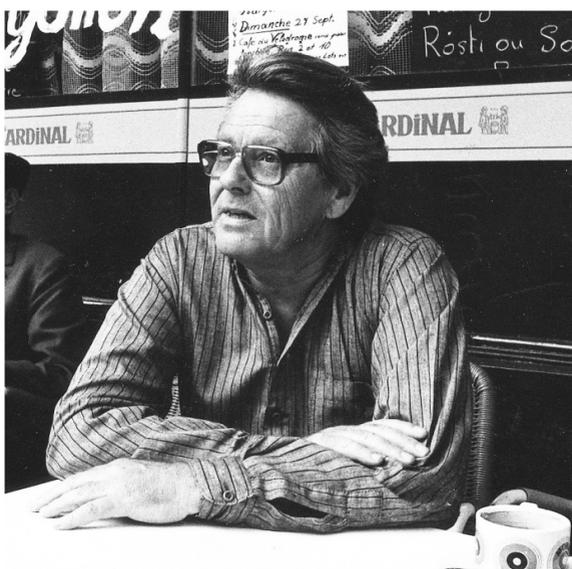
UNE AIRE DE TEXTE D'ANTHOLOGIE

Redécouvrons Raymond Farquet

Avec un esprit d'entomologiste Raymond Farquet a observé et analysé l'évolution de son Valais et des Valaisans. D'abord, il publia des ouvrages d'inspiration autobiographique comme c'est souvent le cas. Mais, depuis 1985 l'auteur s'est fait promeneur passionné et témoin. On pense au « Valais en pièces détachées » puis au « Voyage amoureux » où l'on découvre un styliste sobre et exigeant. Comme un aigle, il survole son pays natal et il nous en laisse des descriptions savoureuses et ironiques. « En longeant son mur chauffé de soleil, de lichens, d'herbes sèches et de sauterelles, j'avais l'impression de retrouver mon enfance des mayens, le moyen âge de l'existence, la période obscure et fervente, celle de toutes les magies et de toutes les craintes ». Contrairement à Maurice Chappaz sensible surtout à la montagne et à la religiosité, Raymond Farquet s'intéresse à l'ornithologie et s'affirme comme un écologiste d'avant-garde mais aussi comme un être nostalgique de la nature transformée et souvent défigurée.

Son entreprise littéraire se poursuit en 1990 avec un joyau: Funérailles d'une herbe – réédité avec une belle préface de Cédric Pignat. Ses partis pris sont convaincants et sa position critique dénuée de concessions inspire le respect. La prose peut être chatoyante: « Oublier la Dent-Blanche au profit d'une brindille » – une remarque qui synthétise l'esprit de son œuvre. L'auteur est interpellé par tout ce qui entoure et conditionne les humains. Ses néologismes emportent l'adhésion ainsi ces « sommets glacifères... » ou « le bisse inanimé me tient lieu d'embarcadère vers le rêve ».

Soucieux d'authenticité, Raymond Farquet ne s'est pas fait que des amis de son vivant, mais avec le temps, l'accueil de ses livres est devenu positif comme si la nature avait le dernier mot. D'autres livres suivirent (voir Bibliographie ci-jointe) et après ses Peintures valaisannes, Raymond Farquet narre ses déambulations sur un fauteuil roulant dans la cité de Rousseau et revient magistralement sur son passé en refermant la boucle dans « Les jours s'en vont et je demeure »: un livre important de notre patrimoine littéraire que l'auteur considère comme un charrette de décombres englués dans sa mémoire. Son besoin d'être aimé se manifestait par des auto-critiques excessives. Ne nous dit-il pas: J'étais toujours du côté du Ying que Lao Tseu opposait au Yang, la double attitude contradictoire et complémentaire de l'homme. Les jugements qu'ils portent sur les écrivains de sa génération sont souvent vitriolés. Pourtant cet anti-clérical déclaré s'est aussi manier l'ostensoir par exemple à l'égard de Maurice Chappaz. Apprenant sa mort il écrit: « Un phare s'est éteint. Il mérite désormais sa statue en bronze sur une des placettes du Châble », avec le poème « Le Valais au gosier de grive » sous le bras. Dans ce livre majeur, Raymond Farquet a défini



son œuvre mieux que quiconque en quelques mots que l'on pourrait inscrire sur sa statue: *Tresser un tout avec des riens.*

MM

Livres de Raymond Farquet disponibles aux Editions de l'Aire

| | |
|--|-------|
| Sept cents ans de solitude (nouvelles) | 30.– |
| Les Funérailles d'une herbe | 15.– |
| Les Jours s'en vont je demeure | 33.– |
| La Lettre aux Bedjuis | 10.– |
| Le Valais en pièces détachées | 15.– |
| Le voyage amoureux | 17.50 |

En réimpression: Peintures valaisannes

POUR QU'IL DEMEURE

Rien n'est moins sûre que la mémoire. Elle reste floue et paresse à fouiller le passé. Ce matin pourtant, elle s'est mise à grossir avec sa loupe émotive un de ces événements minuscules quidevint pour moi le début d'une amitié.

J'avais vagabondé sur les montagnes valaisannes pendant plus d'une année sous l'armure fragile de mes curiosités. J'en avais ramené des variations littéraires donnant aux petites gens de mon pays une place inédite et fraternelle. Je m'étais appliqué à rincer sous l'eau fraîche de l'ironie le linge sale des traditions. Et j'avais envoyé mon manuscrit à Lausanne, aux éditions de l'Aire, dans l'espoir d'acquérir un peu de reconnaissance.

Quelques semaines plus tard, une lettre dans la poche, j'abordais la rue Jean-Jacques Mercier, au quartier du Flon. Sous le Grand-Pont dont les arches

tristes accentuaient la grisaille du lieu, dans un fouillis d'usines désaffectées, d'entrepôts, de rails interrompus, avec ces flaques d'eau qui s'obstinaient à me rappeler la lecture d'un terrain vague. Comme l'Age d'Homme logeait à quelques pas, je crus un bref instant que la littérature romande squattait par intérêt cet endroit décevant. J'en fus secrètement irrité. D'une façon dont j'ai honte aujourd'hui tant j'appris par la suite que les maisons d'éditions font de mauvaises affaires commerciales, mais vivent de belles aventures culturelles.

Donc, au numéro 2 de la rue Mercier, dans un trois-pièces rendu inconfortable par le désordre de piles de livres, je rencontrais l'éditeur Michel Moret que je confondis avec un lointain parent de l'acteur Depardieu, si ce n'est qu'il avait conservé de son ancien exercice de libraire une tranquille impatience sous un sourcil à l'affût qui l'éloignait des exaltations grandiloquentes

« J'ai bien aimé » me fit-il en guise de compliment. Il m'accorda l'honneur d'un sourire qu'il avait large et bref en m'annonçant la prochaine publication du manuscrit. Pour cacher mon plaisir, je me souvins lui avoir répondu que j'avais tenté de me ressembler en peignant les montagnards valaisans. Et que j'avais pris le risque du concret le plus dépouillé. Il ne releva pas la remarque, mais s'appliqua à me signaler que son comité de lecture s'était penché sur mes fresques et qu'il avait quelques retouches à me conseiller. On m'avait dit Moret imprévisible, et parfois négligent. Je le trouvais généreux. En sortant, il m'offrit un livre de poésie et un court roman féminin. Je me sentais déjà de la famille, sous le portrait d'Albert Camus.

Une semaine encore et me voilà face au miroir d'un expert. Jean-Luc Badoux me prodigua d'abord de l'encens pour mieux corriger par la suite des inconvenances de style et de scène. Il désinfecta les textes avec cette prudence vaudoise peu familière au Valaisan que je suis. Je fus surpris, mais comblé qu'il me laissât libre de partager ou refuser certains scrupules. J'ai souvent acquiescé. Le manuscrit semblait parfait.

Le livre échoua. En sortant du petit port de la rue Jean-Jacques Mercier, il alla caboter d'une librairie à l'autre. L'ouvrage eut des lecteurs. Hélas! pas de public. Mais j'avais gagné l'amitié d'un éditeur enthousiaste, confiant et libre, qui depuis lors resta mon unique appareilleur sur les flots de l'édition. En cet après-midi de mars 1998, alors qu'on s'apprête à célébrer le vingtième anniversaire de la maison, et pour faire place nette à d'autres mirages, je me demande si je ne devrais pas soulager les dépôts veveysans des nombreux invendus de ma première entrevue avec Michel Moret.

Raymond Farquet

Cher Michel,

J'ai reçu ta lettre le jour de mes 81 ans. J'ai eu un frisson ce samedi 16 juillet. Je n'ai pas pu le cacher et j'ai mal dormi. Tu m'as placé face à deux attitudes complémentaires ou antagonistes, celle de l'amitié et celle de l'intérêt. Deux mondes, celui de ton comité de lecture, celui du commerce, et le tien, celui de la fidélité. Quand j'ai lu que mon manuscrit était froid, alors que je cherche une forme de survie, quand j'ai senti que ma dernière tentative semi-littéraire devenait un manuscrit-corbillard, un cercueil, alors que j'avais ressenti en l'écrivant le besoin d'aller fouiller encore une fois dans les sédiments les plus épais de mon existence pour ne pas m'ensevelir trop vite sous une couronne d'oublis, j'ai eu froid dans le dos à mon tour. Ton comité de lecture a des

raisons que je comprends. Il faut défendre la vie des éditions de l'Aire. Il faut promouvoir les nouvelles générations d'écrivains, donner à chacun sa chance de créer un monde nouveau. Rien de plus humain que cette attitude. Mais j'ai eu froid dans le dos quand j'ai senti mon élimination comme si je prenais la place de quelqu'un d'autre, comme si la vieillesse usurpait une naissance. Comme si l'on me poussait vers la sortie, alors qu'il me reste encore un peu de souffle avant de m'éteindre. Je n'ai pas envie de « crever » avant l'heure. Il est vrai que le titre de mon essai n'est pas porteur d'espérance dans un monde qui cherche toujours plus à s'étourdir face à la peur, à l'incertitude du lendemain. On ne vend pas facilement un enterrement quand on vit dans le désarroi. Mais ce titre, je ne voudrais pas le changer. C'est moi. Ton comité de lecture a des doutes sur

l'intérêt de ce faire-part. Je le comprends encore une fois. On ne rit pas avec la mort. On l'évite. Plaçons Farquet dans une maison pour personnes âgées. Et on n'en parlera plus. J'ai eu chaud au cœur quand j'ai lu ta décision de m'accueillir envers et contre tout, grâce à ton amitié, grâce au parcours que nous avons fait depuis des décennies. On ne détruit pas un cheminement. On l'entretient. Je te remercie beaucoup de me faire confiance, malgré mon athéisme, toi le catholique de 67 ans, né sur l'aire agricole du pays fribourgeois. Espérons que le Valais aura la même indépendance d'esprit et que ta demande sera acceptée. (Je ne chercherai pas une autre issue à ce manuscrit.) A bientôt. Je t'enverrai le manuscrit définitif cette semaine encore. Il s'y trouve des variantes qui lui sont nécessaires.

Raymond Farquet